This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Span 1710.11

Harvard College Library

FROM THE

SUBSCRIPTION FUND

BEGUN IN 1858

PIERRE SUAU

L'ESPAGNE

TERRE D'ÉPOPÉE

Les Vieilles VILLES

Leurs SOUVENIRS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN & Cie, 35, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS, PARIS

L'Espagne

Terre d'Épopée

DU MÊME AUTEUR :

L'Inde Tamoule, un vol. gr. in-8°, illustré de 130 gravures. Paris, Oudin .... **7 fr. 50**

Cliché HAUSER Y MENET

L'ESCURIAL

PIERRE SUAU

L'Espagne

Terre d'Épopée

Les vieilles villes et leurs Souvenirs

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1905
Tous droits réservés.

Span 1710.11

Subscription fund

L'ESPAGNE

TERRE D'ÉPOPÉE

CHAPITRE PREMIER

FONTARABIE

Le voyageur du Nord, échappé, la veille, aux pays humides, regarde, engourdi de sommeil, le décor fuyant de la côte d'azur : des villas blanches, sur un ciel de turquoise ; devant chacune, un indispensable palmier ; dans de vertes échancrures, de jolis golfes paisibles.... Le soleil monte, avivant l'arome des pins, et, peu à peu, l'âme se détend ; elle s'abandonne au charme de ces verdures piquées d'oranges, de ces grèves fleuries, si doucement baignées par des flots sans colère... Rien qui heurte la pensée et qui force à

réfléchir. L'Italie grise de tendresse l'étranger qui l'aborde par cette route enchantée.

Elle est très moderne. Sur la hauteur, entre le rocher de Monaco, buisson fleuri, et Monte-Carlo, le paradis des aigrefins, le vieux château des Grimaldi, aux tours carrées, éveille un instant l'illusion d'un âge d'or médiéval, dont l'enchantement continue.

L'Italie dissipe vite cette illusion. Elle a souci d'être dans le mouvement; elle connaît l'art de l'affiche. Son tumultueux passé est trop complexe pour causer au voyageur une impression une et distincte. Sforza et Médicis, doges et podestats, — Roméo et Juliette, — forment une mosaïque de souvenirs disparates, très chers aux érudits et aux artistes, mais rappelant des réalités disparues, détruites, comme le Bucentaure, qui nous parlent moins que les Césars et les consuls de Rome.

L'Italie que l'on voit et qui vit, ne continue point ce passé. Elle a voulu recommencer l'histoire, et son œuvre est encore trop nouvelle pour être environnée de gloire; elle est trop diversement appréciée pour provoquer d'unanimes sympathies.

L'art seul, en Italie, reçoit un culte sans dissidences. Terre de lumière et d'harmonie, elle charme, par son éternelle beauté, ceux mêmes que son histoire rebute. On la visite, car elle est accueillante; on l'aime parce qu'elle est belle.

Tout autre est l'Espagne. Aucun empressement dans son accueil. Duègne très noble, mais jalouse et défiante, elle élargit, au contraire, les rails de ses chemins de fer, et se soucie fort peu, par des circuits tentants, d'ouvrir aux voyageurs l'accès de ses domaines. Compostelle est inabordable, la Galice est impénétrable. L'Espagne n'a point peur, mais elle est trop fière pour racoler des hôtes. Elle ne mendie aucun hommage; elle les dédaigne. C'est un pays fermé.

Des races superbes gardent son rempart de montagnes, et qui rêverait de le franchir serait arrêté par un nom formidable : Roncevaux. Aux deux extrémités de la chaîne, les monts daignent livrer passage. Méprisants, ils cèdent à l'homme un bout de plage pour ses routes, mais derrière l'étroite bande ils relèvent leurs remparts hostiles.

Les régions du Nord n'ont point la sauvage mélancolie de la Castille. Elles sont déjà sérieuses et graves. Aussi mystérieux que le langage de leurs habitants, les défilés des *Provinces* sont gardés par des monts menaçants, et jusqu'aux verdures claires des vallées opulentes, jusqu'aux eaux vives qui les arrosent, tout garde une réserve majestueuse, et rien ne condescend à n'être que gracieux. L'Espagne est un pays austère.

Et dans les *pueblos* qu'on frôle, sous le balcon des lourdes maisons carrées, de gros blasons se détachent, authentiques témoins d'un passé valeureux. Parfois de pauvres gens ont hérité

ces gloires, qu'un parvenu, dans nos pays vaniteux et remuants, payerait plus cher qu'une tiare de roi persique.

Tout Basque est gentilhomme. Sur le versant de l'Oleatzu qui regarde Fontarabie, je viens d'aviser un *caserio* blanc au toit de tuiles. Une pierre brune coupait son long balcon de bois ; elle portait un blason effacé. Dans la salle haute où je pénétrai, des bonnes femmes, qui n'entendaient pas le castillan, tirèrent de leur armoire aux souvenirs leurs parchemins signés, en 1620, par Castilla, roi d'armes des Espagnes. Mes hôtes modestes étaient les héritières de Mechin de Arzu, guerrier célèbre, sous Alphonse VIII de Navarre, par ses horrifiques exploits.

Campaniles d'églises aux pierres noircies par les pluies et dorées par l'été, *palacios* de villages, restes branlants de remparts ou de forts, tout, en Espagne, ramène l'esprit vers un passé de vaillance et de solennelle grandeur, et, surtout, vers ce temps que rien semble n'avoir remplacé, le temps de la maison d'Autriche.

Depuis, des giroflées ont fleuri aux joints des pierres désunies ; les boulets et le temps ont éraflé leurs arêtes ; des masures successives ont masqué les murs de l'édifice et altéré son style. Il subsiste, vide d'une grandeur qui fut colossale, et dont l'ombre en impose encore. L'Espagne est une terre d'épopée.

∴

Quand, du versant français, on descend vers Hendaye et la Bidassoa, à marée haute, un joli tableau charme les yeux : la petite rivière et les sables de ses berges ont disparu sous l'Océan. D'Espagne en France, des canots vont et viennent. Une canonnière espagnole, le *Mac-Mahon*, est à l'ancre sur l'autre rive. A gauche, le massif sombre du Jaïzquibel dresse sur l'horizon son échine osseuse, — la selle et les bosses pointues d'un gigantesque méhari. — Dans un col, à droite du Jaïzquibel, jaillit la flèche blanche de Notre-Dame de Guadalupe. De l'ermitage, un promontoire élevé s'étend et va finir au cap Higuer, proue hardie visant la France.

Des collines de l'arrière-plan à la Bidassoa, s'étend une plaine bien cultivée, et sur une taupinière, en face d'Hendaye, isolée, abandonnée, proie offerte à tout venant, s'étage Fontarabie.

Elle dort, à l'écart du chemin banal, la jolie cité à demi emmuraillée. Ceux qui vont d'Irun en Espagne entrevoient à peine, au passage, sa pittoresque silhouette. Ils ont tort de la dédaigner, car elle s'appelle la *très noble, très loyale, très valeureuse et toujours très fidèle cité*. Elle a gagné ces titres un à un par des résistances héroïques ; pacifique guerrière, elle n'a jamais attaqué, et n'a lutté que pour son droit.

Des remparts qui commandaient la Bidassoa il ne reste que des vestiges. Rien ne protège plus, de ce côté, le chevet bruni de la vieille église, ni les massifs châteaux, dont l'un, aux

ruines couvertes de lierre, date du dixième siècle, dont l'autre, sinistre cube de pierre sombre, porte le nom de Charles-Quint. Les glacis de l'ouest sont mieux conservés. Criblés de boulets, percés de noirs trous de mines, ils livrent aux herbes folles leurs brèches ouvertes sur des tours écroulées.

Au sud-est, une porte subsiste, que protégeaient jadis des bastions avancés, noble porte armoriée où sont inscrits les titres de la cité, et que domine une statuette très fruste de la Madone.

L'arceau passé, une rue de rêve apparaît, dont la pente, assez raide, conduit jusqu'à l'église. Assez étroite, pleine d'ombre toujours, elle est bordée de maisons dissemblables, chargées de lourds balcons, et dont les étages en saillie ressemblent à des moucharabiés arabes. Aux toits, des consoles sculptées supportent de larges auvents de bois. D'immenses blasons timbrent quelques murailles, et l'église étale sa façade austère, plate et noire, sans autre ornement qu'un gigantesque écusson sculpté dans un angle, très haut.

Nous sommes en pleine Espagne du seizième siècle, dans le décor voulu pour la scène de la dispute du *Cid*, telle que l'a écrite Guilhen de Castro : Jimena est au balcon. Son père et le Cid sortent de ces deux palais aux portes semées de clous de bronze, ils s'abordent, la tête engoncée dans une fraise aux épais godrons ; puis ils

disparaissent pour ferrailler sur le rempart... Dans la vaste église, aux trois nefs gothiques, l'impression causée par la porte blasonnée et par la rue seigneuriale se complète et s'exalte. Il nous arrache au présent, ce vieil édifice trop large pour une mesquine bourgade ; il nous ramène au temps de l'apogée, dans la chaude foi de la vieille Espagne.

Aussi bien, nous sommes aux derniers jours de la Semaine sainte. La messe du Jeudi saint va commencer. Sur les nombreux degrés de marbre qui mènent au maître-autel se tiennent immobiles, la lance haute, quatorze soldats romains, vêtus en légionnaires. La messe achevée, ils forment une garde d'honneur devant le dais. Deux d'entre eux marquent la mesure en frappant du glaive leur bouclier. Les autres suivent, à pas rythmés, le noble pas des marches royales. Le calice d'or est déposé dans le traditionnel monument. La clef du tabernacle est passée au cou de l'alcalde, qui la portera jusqu'au lendemain. La foule se retire, mais six gardes restent en faction.

Le soir commencent les symboliques cérémonies commémoratives de la Passion. Les douze apôtres sont assis autour du sanctuaire, vêtus de tuniques et de toges, portant chacun l'insigne de son pouvoir ou l'instrument de son martyre. Le prêtre, représentant le Sauveur, se prosterne à leurs pieds qu'il lave ; puis une procession

descend la rue aux balcons parés de stores.

Les statues du Christ au jardin, de la Vierge des douleurs, du Christ chargé de sa croix, sont portées par des pénitents bruns. Les bras du Christ tremblent, sa face émaciée dit sa souffrance, sa robe de velours violet est serrée par un cordon d'or fin.

Les gardes romains marquent le pas en frappant le sol de leurs lances. La rue silencieuse en résonne. Les douze apôtres suivent. Les marins de la canonnière, les soldats du fort escortent les autres statues, le fusil renversé, le *ros* ou le béret pendant sur leur dos. L'alcalde et les notables ont un lourd cierge à la main. Un deuil pèse sur la foule recueillie.

On rentre, et près du monument où repose le saint Sacrement, toute la nuit, jusqu'à l'office du lendemain, six gardes romains veilleront en armes.

Le vendredi, les notables sont revenus. L'escouade romaine, immobile et grave, est en faction à la chapelle ardente. Au grand autel, la liturgie du Vendredi saint s'accomplit, éloquente et sobre.

La *funcion* du soir a attiré de France des trains de curieux. Ils encombrent les rues étroites, qu'ils modernisent, surchargent les balcons, remplissent l'église. Des voiles rouges ont éteint la lumière des vitraux et enténébré les nefs. Devant l'autel, une haute croix se dresse, d'où pend le Crucifié. En chaire, un moine rappelle

les divines douleurs et celles de la Vierge, dont la statue, parée de velours noir, s'élève près de la croix. Sur un catafalque une châsse est placée, sépulcre de cristal et d'or.

De la croix, l'on va descendre le Sauveur. L'orateur demande aux prêtres d'accomplir ce funèbre devoir. Et deux prêtres en aube montent aux échelles dressées contre la croix. « Donnez, dit l'orateur, donnez à la Mère de douleurs le titre glorieux affiché sur la croix. » Et détachant l'inscription de Pilate, les prêtres la tendent à de graves capucins que l'on dirait sortis d'un cadre de Ribera, et qui, avec respect, le portent à la *Dolorosa*. « Détachez ces clous, reprend la voix, détachez-les avec prudence, de peur d'élargir encore ces blessures. » On entend des coups de marteau ; les clous sont enlevés, et les bras articulés du christ de bois retombent doucement le long de son corps. Les moines tendent à la Vierge les clous qu'elle conservera. Dans les ténèbres de l'église, la voix de l'orateur retentit plus suppliante : « Nobles prêtres, descendez ce corps ensanglanté. Déposez-le aux pieds de Notre-Dame ! » Et le corps est descendu lentement. Les Pères le reçoivent et le tiennent étendu devant la Mère de douleurs, dont l'orateur exprime les souffrances. « La Vierge souffre trop de ce spectacle. Placez votre Dieu dans son tombeau. » Et l'on étend le Christ dans le sépulcre vitré, on le couvre d'un voile de dentelles blanches.

Plus solennelle que la veille, la procession se forme. Les douze apôtres en sont exclus : le Vendredi saint ils avaient fui... Mais les gardes romaines sont fidèles. Et les statues s'avancent sur l'épaule des hommes robustes ; tous les pêcheurs de la côte les escortent, un grand cierge à la main, et tous se découvrent et se taisent, les curieux par prudence, les autres par respect.

Le Samedi saint, au début de la messe, l'escorte romaine infatigable est rangée sur les degrés du sanctuaire. Elle est encore païenne : elle ne s'était agenouillée à aucune des cérémonies précédentes. La grâce ne l'avait pas encore frappée, mais l'heure de Dieu est proche, et l'assistance l'attend avec anxiété.

Au premier mot du *Gloria,* le voile qui couvrait le tableau du Christ ressuscité est déchiré. Aussitôt, d'une seule chute, les quatorze gardes et leur chef tombent à la renverse; leurs casques roulent, tandis que les cloches sonnent éperdument la victoire de Dieu, et que les vieux pêcheurs basques se sourient finement d'un air qui veut dire : « Hein ! les voilà donc matés ! » Le *Gloria* terminé, le chef de l'escorte se relève, la tête nue, et, de son glaive dégainé, il va toucher un à un ses hommes pour s'assurer qu'ils vivent encore. Tous se soulèvent alors, et, nu-tête, à deux genoux, vaincus et convertis, ils écoutent dévotement la messe.

Puis, la lance renversée, le casque mis à l'en-

vers, en signe de défaite, ils sortent piteusement de l'église, où, tout à l'heure, ils entraient glorieux.

Ne leur dites pas, à ces mariniers basques, qu'ils ont joué une puérile comédie. Ils nous ont fait assister au drame semi-liturgique, tel, sans doute, qu'il instruisait nos pères au douzième siècle, et ils savent ce que leurs attitudes symboliques traduisent de vérités profondes. Depuis qu'existe Fontarabie, dans l'étroite rue aux lourds balcons, des cortèges semblables ont passé chaque année. Ils passeront encore longtemps, car la foi des bonnes gens n'est pas près de crouler sous l'assaut continu de l'envahissant scepticisme et de la contagieuse sottise.

∴

Aussi bien, les hommes de Fontarabie sont-ils accoutumés aux assauts. Leur inoffensive cité est une héroïne, et il est étrange qu'elle subsiste et qu'elle soit restée espagnole, alors que, tant de fois, ses voisins de l'autre bord l'ont assaillie et l'ont conquise.

Fortifiée au douzième siècle par un roi de Navarre, Fontarabie a, depuis, supporté six sièges en règle et quelques bombardements irréguliers.

En 1476, au temps de Ferdinand et d'Isabelle, une forte armée française investit la ville, mais, deux fois repoussée, elle borna sa vengeance à

dévaster le pays. En 1521, François Ier fut plus heureux. Il avait chargé Bonnivet de prendre Fontarabie, et, en dépit d'une fière résistance, la jolie ville fut contrainte de se rendre. Au rang de ses défenseurs, elle comptait un gentilhomme basque qui s'appelait Martin Garcia Oñaz, seigneur de Loyola. Quelques mois auparavant, Iñigo, le plus jeune des sept frères de Martin, avait, avec encore plus de valeur, défendu Pampelune contre les troupes d'André de Foix.

La France garda trois ans la conquête de Bonnivet. Elle l'aurait conservée plus longtemps, sans doute, si un *condottiere* peu scrupuleux, Philippe Navarra, passé au service de la France, n'avait point quitté Fontarabie avec ses sept cents partisans, pour se revendre à Charles-Quint. Le connétable de Castille, Iñigo de Velasco, eut alors vite raison de la place que le gouverneur français dut livrer. François Ier fut si marri de cette perte, qu'il fit dégrader, en pleine place de Lyon, le malchanceux gouverneur.

Charles-Quint voulut, dès lors, rendre Fontarabie imprenable. Il l'entoura des solides défenses dont les restes subsistent. Des remparts de quatorze pieds de largeur l'entourèrent, flanqués de bastions puissants. On les appela bastions de la Reine, de la Leiva, et de la Magdeleine. Philippe II leur ajouta le bastion Saint-Philippe.

C'est cette ville, armée par Charles-Quint, qui devait, en 1638, soutenir un siège illustre et tel

qu'aucune histoire militaire n'en pourrait peut-être mentionner de plus glorieux.

Depuis trois ans, Français et Espagnols se disputaient dans les Flandres, et l'Espagne la première avait conçu l'habile dessein de distraire l'ennemi en attaquant un autre point de ses frontières. Le marquis de Valparaiso, vice-roi de Navarre, garnit de troupes les Pyrénées, et, débouchant par Roncevaux, occupa la rive gauche de l'Adour. Maladroitement, il hésita devant Bayonne, et sa diversion n'eut d'autre effet que d'indiquer à Richelieu quelles représailles il convenait d'exercer.

Le 17 mars 1638, Henri II de Bourbon[1], prince de Condé, rassemblait à Bordeaux une armée. Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux, recevait le commandement de la flotte. La Guyenne offrit au prince d'importants subsides, et bientôt, douze mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux étaient prêts à entrer en campagne. Le 28 juin, Condé était à Bayonne.

Depuis longtemps, l'Espagne n'avait point vu l'étranger sur son sol. La guerre de Grenade, les révoltes de l'Aragon, mutinée en faveur d'Antonio Perez, avaient presque seules troublé, à l'intérieur, le règne de Philippe II. Rien n'altéra la paix du règne suivant, et le gouvernement de Madrid, endormi par cette sécurité, ne semblait pas s'imaginer que le sol national pût jamais être

1. C'était le père du Grand Condé.

envahi. Le successeur du duc de Lerme, don Gaspard de Guzman, l'imprévoyant et présomptueux favori de Philippe IV, n'admettait guère de conseils. Les avertissements inquiets du vice-roi de Navarre n'eurent pas raison de sa fatuité.

Livré à sa seule initiative, le vice-roi de Navarre, Pedro Fajardo, marquis de Velez, organisa du moins la résistance des montagnes, et repoussa les Français de Roncevaux; mais, après une feinte sur le Roussillon, le 2 juillet 1638, les troupes de Condé descendaient vers la Bidassoa, à la vue de Fontarabie surprise. En trois jours, elles emportaient Irun, Renteria, Lezo, Oyarzun, Pasajes. Sans coup férir, Condé s'emparait du Jaïzquibel; avec trois mille hommes, il se présentait devant le fort Higuer, défendu par dix soldats et deux canons. Du cap Higuer à Pasajes, de Pasajes à Irun, la côte et la plaine étaient à lui. Seule Fontarabie manquait à sa conquête. Mais la faible cité bloquée semblait une prise facile. A la cour de Paris, on se préoccupait déjà de la route à faire suivre à la garnison prisonnière.

De l'extrême confiance, la cour de Madrid était passée à l'extrême panique. Le roi décrète que toutes les levées du royaume partiraient pour le Guipuzcoa. De la Corogne, il fait avancer douze vaisseaux de ligne; il mande à la flotte de Port-Mahon de prendre des renforts à Carthagène et de rejoindre l'escadre de la Corogne. Mais ces ordres s'exécutent avec une solennelle

lenteur. Le 14 juillet, l'amiral de Castille quittait Madrid avec Manuel Perez de Ejea, gouverneur nommé de Fontarabie. Depuis douze jours, Condé avait déjà investi la ville, et douze vaisseaux français gardaient le cap Higuer.

Fontarabie n'était nullement préparée à un siège. Paysans et prisonniers réunis lui faisaient une garnison de sept cents hommes. Elle avait peu de blé, et pas cinq cents barils de poudre. Condé comptait vingt-cinq régiments d'infanterie, huit cornettes de cavalerie, d'excellents généraux, une bonne artillerie. Dans la plaine, sa cavalerie arrête les renforts qui tenteraient de venir de la Navarre. Il occupe les hauteurs de Guadalupe, et, jusqu'à la plage, enferme Fontarabie dans un demi-cercle de tranchées.

Les gens de Fontarabie mesurent l'étendue du péril, mais, du premier jour, ils haussent leur courage au niveau du danger. Ils avaient transporté dans leur vieille église la statue de leur patronne, la vierge de Guadalupe. Ils la constituent leur gardienne, confondent leur cause et la sienne, et s'animent à la pensée qu'ils livrent une guerre sainte contre les profanateurs de leur Madone. L'épopée commence par une rodomontade bien espagnole. La vue de l'ennemi n'empêche pas Fontarabie d'assister, le 1er juillet, à une course de taureaux. La *plaza* grise est bâtie, aujourd'hui, en dehors des remparts. Alors, elle devait être construite dans la ville, car, des gradins, les assistants virent l'armée descendre

vers la rivière, et, indulgents, ce jour-là, pour les taureaux, ils consacrèrent tous leurs sifflets aux agresseurs. En l'absence du gouverneur en titre, ignorant encore qu'un gouverneur intérimaire leur est envoyé par le roi, les jurats confient à Domingo de Eguia le commandement de la place. Eguia distribue la défense aux principaux capitaines. L'alcalde Diego de Butron reçoit la garde des remparts de l'est ; d'autres chefs occupent les bastions. Un jésuite, bon mathématicien, le P. Diego Isasi, est chargé des travaux du génie, et, si grand que fût le mérite du digne Père, il semble que le choix de ce singulier ingénieur prouve la pénurie de la place.

Les soins de la défense ainsi répartis, les Basques expédient un courrier au roi pour lui demander du secours, et, sans l'attendre, sans presque l'espérer, s'appuyant sur Dieu et sur leur bravoure, ils se disposent à recevoir l'ennemi.

Les bras faisaient défaut. Un jour, le 23 juillet, sur l'étroite place qui longe le château de Charles-Quint, un bataillon de femmes apparaît. Elles sont cent, qui ont pris des habits d'hommes, et demandent des mousquets et des lances. Les soldats saluent cette apparition par des vivats. Butron, les larmes aux yeux, refuse des armes aux héroïnes, mais accepte leur dévouement : durant tout le siège, elles travailleront à refaire les bastions, à placer des fascines, à charrier les cadavres, à panser les blessés.

Le duc de Saint-Simon garde Irun, le marquis de la Force est campé à Guadalupe, le duc de la Valette occupe la plaine. Le 6 juillet, un chevalier de Saint-Jacques, don Juan Urramendi, avait, quand même, introduit dans la place cent soixante-dix gars de Tolosa, et, à travers les tranchées et les lignes ennemies, toujours des courriers passent, aussi insaisissables, aussi rusés que le sont, aujourd'hui, leurs fils, les contrebandiers de la côte.

Les premiers jours de juillet se passent en sorties heureuses, mais inefficaces. Le 12, le bombardement commence avec furie et méthode. Du côté de la plaine, les boulets français balayent constamment les remparts et rendent toute riposte impossible. Le 24, une lettre du roi arrive, promettant du secours, ordonnant de tenir bon. L'ordre était inutile, et la promesse provoque peu d'espoir. La petite garnison n'a qu'une maigre pitance. Les Basques s'en contentent, mais quelques engagés irlandais ont peine à s'y réduire. Et les bombes françaises pleuvent. Le rempart de la Reine en reçoit trois cents en un jour. Le rempart de la Magdeleine en est criblé. Des maisons s'effondrent. Sur le palais de Charles-Quint, tombent, pendant le siège, plus de douze cents boulets d'une pièce de 48.

Enfin, don Miguel Perez de Ejea force les lignes et entre dans la ville. Eguia lui cède avec rancune le droit glorieux de défendre Fontarabie.

Le 1er août, les Français creusent une première mine. Ils crient aux assiégés qu'ils sont des fous; ceux-ci répondent aux agresseurs qu'ils sont de lâches taupes. Et tandis que la mort pleut du ciel, qu'ils l'entendent gronder sous terre, les Basques aperçoivent à l'horizon une escadre qui s'avance. C'est Sourdis qui vient, avec cinquante voiles, renforcer l'escadre française du cap Higuer. Au gré de Condé, l'escadre venait trop tard, et, forcée de se tenir loin de la côte, elle ne peut empêcher des chaloupes espagnoles de ravitailler la place.

Les mines éclatent. Le bastion de la Leiva s'effondre. Toute l'Espagne prépare des secours. Aucun n'arrive. Fontarabie lutte seule, avec des exagérations de courage. Par bonheur, la division se met parmi les chefs français. Le duc de la Valette refuse d'assister aux conseils pour ne pas se rencontrer avec l'archevêque de Bordeaux. L'anarchie des agresseurs sert la cause des assiégés.

Le 4 août, un renfort de quatre-vingts Navarrais entre à Fontarabie. Le 7, le gouverneur, Perez de Ejea, ordonne une sortie. Du rempart, il anime les soldats. On lui dit de se moins exposer. Il est chevalier de Montesa, et il serait prudent ! Cambré sous le feu, il jette ses ordres, Un boulet l'atteint. Frappé à mort, Ejea réunit près de lui Butron, Isasi, les principaux capitaines. Il les exhorte à tomber jusqu'au dernier, mais à ne point se rendre. Il reçoit les sacrements,

et, dans le fracas de la lutte, il meurt noblement. On le porte dans l'église, drapé dans son manteau de Montesa, et on le dépose sous les dalles, auprès des autres, dans une tombe sans nom.

Redevenu gouverneur à la mort de son rival, Domingo de Eguia continue les exploits d'Ejea. Par des contre-mines, il essaye de couper les travaux de l'ennemi. Il est sur tous les bastions, fraternisant avec ses hommes, ne désespérant jamais, même quand il voit la flotte de Sourdis achever le blocus de la baie.

En France, on annonce déjà la reddition de Fontarabie. Les Navarrais retranchés à Hernani pourraient être déconcertés par cette fausse nouvelle. Afin de les rassurer, afin de fronder l'ennemi, Eguia fait arborer, au sommet du palais de Charles-Quint, un grand étendard rouge. Les Français, qui le voient, en font leur cible, mais l'étendard, criblé de balles, claque toujours sous le soleil, ironique et dominateur.

Le 15 août, un armistice est proposé. Les assiégés se confessent et communient aux pieds de la Madone de Guadalupe. Leur foi exalte leur courage, et ils se relèvent plus résolus à la guerre sainte. Un courrier, du reste, leur apprend que l'amiral de Castille a concentré à Hernani un corps de six mille hommes, et que le vice-roi de Navarre le rejoint avec quatre mille cinq cents partisans, commandés par un héros, Francisco Caraciol, marquis de Torre-

cusa. Les deux généraux ont opéré leur jonction à Oyarzun, et tous deux reprennent Oyarzun, Lezo, Renteria, Pasajes. En eux, Fontarabie salue des vengeurs plutôt que des sauveurs, car un feu sans merci attaque les remparts, et les mines lézardent les murailles.

Le 20 août, Condé fait donner l'assaut. L'assaut est repoussé. Le prince, l'épée à la main, regardait le mouvement des troupes, appuyé sur l'épaule d'un ami. Celui-ci tombe, broyé par un boulet de dix-huit livres. Furieux, Condé rentre dans sa tente, et de son épée, traçant une croix sur le sol, il jure que pas un assiégé ne sortira vivant de Fontarabie.

Un jour, on aperçoit, des remparts, une troupe évoluer au sommet du Jaïzquibel, et des manœuvres inaccoutumées agiter la flotte de Sourdis. La troupe disparaît bientôt, et le secret des manœuvres de l'escadre n'est que trop tôt pénétré.

Don Lope de Hoces était enfin parti de la Corogne avec douze vaisseaux de ligne. Mais indécis et maladroit, il imagine de s'ancrer à Guetaria. Sourdis l'entoure aussitôt et le tient cinq jours bloqué, sans que l'amiral aveuglé ait l'idée de forcer ce redoutable blocus. Le 22 août, la flotte française canonne l'escadre de Hoces, et lance sur elle des brûlots enflammés. Hoces affolé craint d'être réduit à rendre ses vaisseaux, et, pour éviter cette honte, il les fait lui-même incendier. L'escadre espagnole sombre ainsi,

détruite par son propre chef. Onze vaisseaux disparaissent ; quinze cents soldats périssent, deux mille se réfugient sur la côte. Un seul capitaine, don Pedro Montanio, refuse d'obéir à l'ordre absurde de l'amiral. Il traverse, avec son *Santiago*, les lignes françaises et, pendant sept jours entiers, il lutte contre la flotte de Sourdis. De Zaraus, Hoces voit ce superbe spectacle, et, furieux qu'un des siens triomphe malgré lui, il demande à l'alcalde de Zaraus de tirer sur *le Santiago*. L'alcalde refuse, et Montanio amène son navire à Pasajes.

Le 24 août, le marquis de Guèbres vient, en parlementaire, offrir aux assiégés une capitulation honorable. Il espérait trouver Fontarabie abattue par le malheur de Hoces, et, pour gagner plus sûrement sa confiance, il charge un Père capucin de conseiller à la ville une reddition qu'exige la prudence.

Mais Fontarabie ne veut rien entendre. Condé essaye d'intimider la résistance par des stratagèmes qu'on déjoue. Il sait que les assiégés ont peu d'eau, que leurs munitions s'épuisent. La veille de la Saint-Louis, les Français font dire aux Basques de se bien préparer à les recevoir, car, le lendemain, ils veulent célébrer dans la ville la fête de leur patron.

Le 30 août, Condé envoie un ultimatum. La place doit se rendre sur-le-champ ou s'attendre à une exécution sans merci. On sert au messager du prince un festin plantureux — gasconnade

héroïque — et on l'éconduit. A ce défi, Condé répond par un ordre d'assaut général. Les assiégés repoussent l'assaut.

Le 1er septembre, le bastion de la Reine s'effondre sous l'explosion d'une mine. Par la brèche béante, quinze hommes de front pourraient passer. Le duc de la Valette la déclare pourtant impraticable, et refuse d'avancer. De guerre lasse, Condé fait relever les troupes du duc par celles de l'archevêque.

Les seules forces humaines ne pouvaient pourtant plus conjurer une ruine imminente. Les assiégés, qui le sentent, commencent une neuvaine solennelle à Notre-Dame de Guadalupe. Tout ce qui peut lutter garde la brèche ; les vieillards et les blessés prient à l'église.

Ceux d'Hernani ont gravi le Jaïzquibel, et doivent descendre sur Fontarabie. Mais il semble écrit qu'aucun secours ne parviendra à la ville infortunée. Une simple tempête disperse les troupes navarraises, qui reviennent en désordre à Oyarzun.

Ce nouveau malheur achève d'enhardir Condé. Il notifie à la ville une seconde sommation plus menaçante que la première. Il s'adresse nommément à l'alcalde Butron, et le menace, lui et les siens, des pires malheurs. Butron répond en termes dignes du Cid, et le plomb faisant défaut à ses soldats, il donne toute sa vaisselle, dix-huit mille *pesos* d'argent, pour qu'on en fonde des balles.

Le 4 septembre, une nouvelle brèche est ouverte. Deux assauts sont tentés sur toute la longueur des remparts de l'ouest. Les femmes, mêlées aux combattants, retirent les blessés, apportent les munitions, et, sous la mitraille, essayent de boucher quelques brèches. Les assaillants, deux fois repoussés, sont toujours ramenés aux murailles, et, pendant quatre heures d'un corps à corps furieux, s'acharnent, sans le pouvoir renverser, à ce rempart d'hommes de cœur. Ils laissent trois cents morts. Les assiégés n'ont perdu que cinquante soldats.

Le 5 septembre, six autres assauts sont repoussés. L'archevêque de Bordeaux, doux pasteur, pousse plus que personne à l'attaque.

Pour réduire ces invincibles, on décide de faire sauter tous les bastions, et de livrer, le 8 septembre, un assaut irrésistible.

Fontarabie tenait depuis soixante-neuf jours. Du millier de défenseurs qu'elle comptait au début du siège, il ne lui restait plus que quatre cents combattants et quarante barils de poudre. Elle avait reçu plus de seize mille projectiles, plus de cinq cents bombes. D'Hendaye, des barques de pillards s'avançaient déjà pour avoir part à la curée prochaine.

Les troupes d'Hernani, naguère dispersées par un orage, s'étaient remises en marche. Le 6, elles occupaient le Jaïzquibel. Les assiégés les distinguent, mais doutent que cette armée, trop tard venue, puisse autre chose que les venger.

Ils demandent cependant un miracle à la Vierge, et, à la veille de périr, ne songent ni à se rendre, ni à se plaindre.

Les Navarrais de Torrecusa campent à Santa Barbara, un des sommets du Jaïzquibel. Ils doivent livrer bataille le 8; l'ennemi le sait par ses espions. Mais Torrecusa, bien inspiré par son courage et par Dieu, devance l'attaque d'un jour. Le 7, au matin, il ordonne à ceux d'Irun d'arriver sur Fontarabie en longeant la Bidassoa. Lui, va contourner le Jaïzquibel. Un peu après midi, les assiégés l'aperçoivent. Il suit le flanc de la montagne, et, par des chemins étroits, il fond sur Guadalupe, où deux cents Français sont embusqués. Torrecusa les déloge, occupe Guadalupe, et domine ainsi les tranchées ennemies, qui courent à mi-hauteur et que gardent sept mille hommes, servis par une forte artillerie.

Comment ouvrir ces impénétrables tranchées? Les gars du Guipuzcoa demandent de tenter la chance. On les lance. Les premiers qui touchent au fossé sont renversés; les autres bondissent, font une trouée. L'armée navarraise est bientôt maîtresse de presque toutes les tranchées. Ordre est transmis à La Valette de secourir la Force: il ne bouge pas, et les chevau-légers d'Épernon refusent de donner.

A la vue du désastre, Condé est descendu de la hauteur. Il traverse la plaine, veut, en vain, retenir la cavalerie qui fuit. Il est renversé, court à la Bidassoa, et, laissant son cheval, passe en

barque sur le sol français. Les vainqueurs s'attardent au pillage, et ce moment d'oubli est sur le point de les perdre. Mais ils se ravisent à temps. Les défenseurs de Fontarabie, bombardés sans relâche depuis le matin, solennisaient en ce moment les premières vêpres de la Nativité. Cinq cents hommes de la garnison sortent, en bataille, par la brèche. A cette vue, les Navarrais sentent qu'ils ont pour eux la chance, c'est-à-dire Dieu. Le vice-roi Velez et l'amiral de Castille, qui suivaient Torrecusa, franchissent les tranchées ouvertes, rejoignent les troupes basques, et, par la brèche béante, ils entrent dans Fontarabie délivrée. Le soir, il ne restait plus de Français sur les terres d'Espagne.

Le matin même, Philippe IV avait dit à son ministre : « Jusqu'à présent, j'avais supplié Dieu de me défendre Fontarabie contre les armées ennemies, mais, aujourd'hui, j'ai modifié et rectifié ma prière. J'ai livré à Dieu cette ville, et l'ai remise à sa volonté et à sa libre disposition. »

Le 8 septembre, les vainqueurs purent mesurer l'étendue de leur bonheur inespéré. Les Français, qui occupaient le promontoire jusqu'au cap Higuer, voyant la fuite coupée du côté de la plaine, s'étaient jetés vers la Bidassoa, dont la marée haute dissimulait le chenal. Deux mille hommes, dit-on, se noyèrent. Quinze cents furent tués ou pris. Les autres troupes avaient fui, laissant deux mille prisonniers, quatre-

vingts étendards, vingt-cinq pièces d'artillerie. Une d'elles s'appelait *le Richelieu*, et elle portait cette devise, parfois trompeuse : *Ratio ultima regum*. Dans la tente du prince, on trouva son trésor de guerre, son collier du Saint-Esprit, les lettres du roi et les instructions de Richelieu. On apprit ainsi qu'un évêque français avait reçu, du roi, l'ordre de composer déjà le discours officiel, destiné à célébrer la prise de Fontarabie. Les quartiers contenaient un riche butin et beaucoup d'argenterie. Un mortier gigantesque avait été traîné sous les remparts, et les vainqueurs heureux l'entouraient en l'insultant, comme font les pêcheurs aux requins capturés. Le 9, au soir, l'escadre de Sourdis prit le large et appareilla vers Saint-Jean-de-Luz. M. le Prince eut grande peine à éviter une disgrâce.

Cette victoire n'eut aucune conséquence politique, mais la nouvelle en remplit l'Espagne de joie. A Madrid, le peuple força les appartements royaux pour féliciter Philippe IV. Quand le vice-roi de Navarre revint à Pampelune, quand l'amiral de Castille rentra à Madrid, ils furent reçus en triomphe. Le roi offrit à Compostelle une riche lampe d'argent. Fontarabie fut proclamée *Cité*, avec le titre de *très valeureuse*. Cent mille ducats lui furent accordés pour réparer ses murs, quinze ducats furent donnés à chaque habitant, cinquante aux veuves des soldats morts.

La reconnaissance royale acheva de se manifester d'une façon ridicule, car le prétentieux

ministre Guzman, qui n'avait su rien prévoir, fut traité comme le héros de la défense. Philippe IV le nomma *Adelantado* du Guipuzcoa, gouverneur perpétuel de Fontarabie ; il lui assura douze mille écus de rente, et décréta que, chaque année, une coupe d'or serait offerte à ce vainqueur sans mérite, qui n'eut pas même l'esprit de refuser de si aveugles faveurs.

Fontarabie ne s'attribua point sa victoire. Elle en rapporta tout l'honneur à sa patronne invisible, Notre-Dame de Guadalupe, et, chaque année, le 8 septembre, une troupe de Basques, rappelant l'armée des aïeux, monte à l'ermitage reconstruit, pour remercier la Vierge, et, groupée sur l'étroite plate-forme, où Torrecusa culbuta l'avant-garde ennemie, elle fait quelques feux de salve, écho joyeux du bombardement d'autrefois. Le lendemain, dans l'église de la ville, qui vit prier les héros et qui abrite leurs dépouilles, on chante, pour leurs âmes valeureuses, une messe de *Requiem*.

∴

J'ai revécu le siège héroïque, j'ai refait la bataille triomphale sous la conduite d'un Basque à l'âme antique, qui, sous la *boïna* carliste, a lui-même longtemps vu le feu. Cet homme sans lettres avait sa philosophie de la guerre, simple et sublime. Du promontoire, d'où je voyais la baie d'azur aux rides d'argent, il m'expliquait que les défaites comme les victoires sont toujours

méritées, et que le triomphe n'est pas assuré aux gros bataillons, mais aux hommes de foi et de valeur. Il accentuait sa pensée avec une étrange énergie. J'essayais en vain de lui citer des défaites imméritées. « L'histoire est souvent immorale, lui disais-je. Bien des agneaux sont mangés par des loups, et je crois la victoire bien aveugle ou bien folle. — Ne croyez pas cela, répétait-il. Nous ne savons pas tout. Les bonnes causes ont souvent de mauvais défenseurs, qui doivent être châtiés. Des voix crient au ciel, que nous n'entendons pas, et qui demandent les défaites inexpliquées. Mais la victoire est toujours à ceux qui la méritent. »

Tandis que mon vieux Basque parlait ainsi, mon esprit distrait regardait au loin la terre de France, côtes de grès rouge couronnées de verdure. Et je songeais aux luttes qui s'y livrent aujourd'hui, autour d'une place démantelée et envahie. « La victoire est toujours à ceux qui la méritent... » Peut-être ; mais alors ?... Alors, aux catholiques qui défendent leur liberté et leur foi, il manque, peut-être, d'avoir assez souffert pour ces causes sacrées ; il leur manque de mériter la victoire.

Les barques des pêcheurs, rentrant du large, prenaient le cours de la Bidassoa. En vue de Guadalupe, les mariniers ôtaient leurs bérets et priaient. Devant moi, dans le sentier, deux vaches noires passèrent. Une fillette les menait. Pieds nus, un foulard rouge autour du cou, elle

chantonnait un vieil air basque, qu'elle interrompit pour me jeter un frais *Agur*. Mon regard allait, des barques paisibles à ces remparts brunis, que le soleil rajeunissait. Et toujours, songeant au pays absent, je me redisais la parole de mon guide : « La victoire appartient à ceux qui la méritent. »

CHAPITRE II

BURGOS ET LE CID

I

Dans le vaste royaume emmuré, chaque province d'Espagne forme un pays fermé, tout cerclé de sierras. L'Èbre est le fossé, les monts Obarenes la muraille avancée de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. Labyrinthe profond, creusé dans de lourdes montagnes, le défilé de Pancorbo donne accès à la plaine, qu'à l'autre extrémité, en arrière du Duero, une ligne de retranchements, plus formidable encore, sépare de la Nouvelle-Castille.

De noirs nuages roulent en tourbillon sur les cimes dénudées de la sierra de Pancorbo. Les crêtes arides de la montagne semblent déchiquetées par des luttes de géants. Les verdures diminuent. Les espaces infinis commencent : terrains communaux abandonnés aux moutons, monotones champs de blé aux interminables sillons.

Des saules, des peupliers, la solitude. Elle se dépouille de toute parure, la Castille guerrière ; aucune écharpe, aucune fleur sur son armure. Le satin des blés verts dissimule, en cette saison, l'austérité de sa mise, et je l'aime mieux lorsque ses champs d'ocre ou de cinabre ne sont plus barbelés que de chaumes d'or. Alors, son austère poésie éclate, incomprise souvent du voyageur du Nord, mais pleine d'une mystérieuse grandeur.

Et sur ses routes sans ombre, bordées, par endroits, de peupliers ou d'ormeaux maigres, la poussière prend une vie que les anciens auraient divinisée. Impalpable et blanche, elle dort dans les ornières, qu'elle a noyées. Les grelots des mules la réveillent. Elle bondit contre l'assaillant qui viole son domaine. D'un tourbillon furieux, elle enroule la patache emportée, et derrière elle, avant de s'apaiser, elle s'élève en un nuage indigné, qui, lentement, retombe et revient dormir, en blondes secousses, sur le sol où les pluies d'orage ou d'hiver la vaincront seules, jusqu'au prochain soleil.

Aussi bien, elles ont vécu les diligences aux coussins cerise, qui secouèrent Théophile Gautier. Plus de mules pomponnées, plus de mayoral, ni de zagal aux costumes pittoresques. Peut-être les retrouverai-je, comme je les ai connus jadis, dans une contrée plus lointaine, dans la Manche ou dans l'Estramadure. La poésie s'en va de la terre uniformisée, et il la faut chercher,

moins dans les spectacles du présent, que dans les souvenirs du passé.

Isolée dans la plaine, en arrière des monts d'Oca et de la sierra de la Demanda, Burgos attend l'envahisseur du Nord, et fermait jadis l'accès des montagnes à l'Arabe, maître du Midi. Les mendiants y abondent, mais je cherche les capes amadou et les *gorras* de peau de chèvre aperçus autrefois sur le *paseo del Espolon*, et abandonnés, sans doute, comme les costumes de la Campagne romaine.

Des casernes, des maisons banales encadrent et cachent les vieux palais aux blasons pittoresques, restes des âges héroïques. Mais, dominant ces pauvretés et ces laideurs, la cathédrale demeure, qui suffit à nous ravir, hélas! et à nous confondre.

Nous bâtissons, pour un été, des palais de carton. Quel roi, quel peuple est, aujourd'hui, assez sûr de vivre pour entreprendre une œuvre dont l'achèvement demanderait trois siècles? En 1221, quand Ferdinand III posa la première pierre de la cathédrale de Burgos, les Maures étaient encore les maîtres de Grenade, et l'heure ne semblait pas bien propre aux vastes rêves ; mais les adolescents ont des divinations superbes, et Ferdinand le Saint devina l'avenir. Il jeta dans les airs le poème de pierre, et tout est mort depuis, des œuvres successives semées sur cette terre ; seule, la cathédrale conserve sa jeunesse.

Car elle est jeune, cette cathédrale de Burgos;

elle est splendide et gaie. La porte des apôtres aux statues rigides, la statue de bronze de l'évêque fondateur, étendue dans le chœur, reflètent seules la mélancolie gothique. Les cloîtres sont graves. Le reste n'est que dentelle et lumière, et chants de victoire d'un peuple triomphant. Sans tomber dans le naturalisme, le gothique de Burgos est joyeux. Ses clochers ajourés respirent la grâce ; le pittoresque désordre de ses chapelles allie le luxe des nervures flamboyantes aux charmes d'une renaissance sans paganisme. Aucune pensée amère ne peut effleurer l'âme sous ces voûtes légères, et les tombes éparses dans les chapelles promettent un tel repos au héros qu'elles recouvrent, que leur voisinage console. Au centre de la grande nef, les chanoines, malheureusement, ont élevé leur chœur, dont une affreuse façade masque l'entrée, et qui arrête toute perspective. Mais quel paradis que ce chœur aux stalles démesurément élevées, où Vigarni n'a commis qu'une faute de goût, celle de représenter l'enlèvement d'Europe sur le dossier de la cathèdre épiscopale.

Les chanoines reviennent de la procession des Rogations. Les célébrants, parés d'ornements de brocart, tiennent en main une sorte de long sceptre de vermeil ouvragé. La croix capitulaire, au double croisillon, et six ou sept croix d'argent, d'un beau travail, précèdent le chapitre. Chaque hampe porte, au bas de la croix, une

Cliché HAUSER Y MENET

BURGOS. LA PORTE SAINTE-MARIE ET LA CATHÉDRALE

cloche de soie violette, qu'on prendrait pour une grande lanterne japonaise.

L'archiviste du chapitre, M. le chanoine Philippe Pereda, me montre, avec une aimable prévenance, les richesses de ses archives : *libros redondos* des discussions capitulaires, chartes de rois et bulles de papes, un superbe manuscrit enluminé de saint Ildephonse, un lexique arabe du quatorzième siècle, les lettres d'obédience des divers monastères à l'évêque de Burgos, et le joyau des archives, la *carta del arras*, ou contrat de mariage du Cid. L'acte est dressé sur un double feuillet de vélin. Il est signé par *Aldephonsus* les infantes *Hurracha* et *Gelbira*, et les comtes de la cour[1].

Le souvenir du Cid plane sur Burgos. Rien ne reste du château d'Alphonse VI, ni du *solar* de Rodrigo Diaz qui s'élevait à ses pieds. Les ossements du héros sont devenus un bibelot du musée. Mais l'église de Santa Gadea, aux proportions modestes, rappelle l'époque où la Castille doutait de ses destinées, alors qu'elle n'avait pas conquis, à las Navas, ce bel étendard maure, brodé comme un tapis, qui orne aujourd'hui le parloir de las Huelgas, et que, chaque année, à la procession de la Fête-Dieu, arbore le capitaine général. Aussi, en s'éloignant

1. Il commence ainsi : *Ego... Rudexigo Didaz accepi uxorem nomine Scemena filia Didago Ducis de terra Asturien, dum ad diem nuptiarum veni*, etc. — Il est daté : *Die dec. V. K. Augustas, era centesima decima secunda post millesimam.*

des choses modernes, en relisant le *Poème du Cid,* sur le chemin qui mène de Burgos à Vivar, est-il facile de revivre les scènes dont Burgos fut le théâtre et Ruy Diaz le héros.

II

La Chanson du Cid.

L'Arlanzon roule ses eaux bleues,
grossies encore des pluies d'hiver,
et les lourds peupliers balancent
leurclair feuillage mordoré.
La neige des pommiers fleuris
poudre l'émail luisant des blés,
et les genêts d'or étincellent.
Et Burgos, en ce jour d'avril,
Burgos qui n'est plus comtesse,
— le roi Fernand l'a faite reine, —
Burgos profile avec fierté
ses créneaux neufs dans le ciel pur.

De leur repaire d'Asturie,
les rois sont venus dans la plaine.
La Castille encore est étroite,
mais Burgos, au lieu de ses juges
et de ses comtes, pauvres sires,
possède une cour et un roi.
Sanche le Grand, roi de Navarre,
a légué Burgos à son fils,
et le front de Fernand est ferme :
il saura garder sa couronne.

Des monts d'Oca à d'Arlanzon,
et de l'Oca jusqu'à l'Urbel,
chaque colline porte un fort.
Ce sont les fiefs des riches-hommes,
les berceaux des braves infants,
force et espoir de la Castille.
Nobles de Léon, de Galice,
de Navarre et des Asturies,
ont arboré là leurs pennons.
Chacun lève et arme milice.
Vassaux du roi, mais rois chez eux,
ils ont des portes blasonnées,
d'où pendent de lourds ponts-levis.

Sur un *cerro* à pente raide,
et qui plonge à pic dans l'Urbel,
sort des taillis, fière et farouche,
la tour d'un comte asturien.
Aimé du roi don Fernando,
mais orgueilleux autant que brave,
le comte est loyal, vertueux,
riche et puissant, très vert encore.
Il suit le roi dans ses campagnes ;
il l'assiste dans ses conseils.
Sa parole, autant que son bras,
pèse lourd, mais, par sa hauteur,
il s'aliène tous ses pairs.
Jamais il ne s'est cru d'égal.
Le roi est seigneur : il le sert ;
mais il entend bien que le roi,
servi par lui, est l'obligé.

Ce sanglier de haute race
s'appelait comte Lozano.

D'aucuns aussi disent Gormaz,
ou bien Gomez, ou bien Orgaz.

⌘

La tour du comte Lozano
domine et commande la plaine.
Du hameau qui l'avoisinait,
il ne subsiste qu'une ferme.
Dans les sillons, aujourd'hui verts,
bien du sang chrétien a coulé.
Mais le flot more est repoussé,
et nulle main de mécréant
ne prendra, Lozano le sait,
des coquelicots dans ses champs.

Le comte Lozano possède,
gardé par ses larges remparts,
un trésor dont il est jaloux,
le seul amour de son vieux cœur.
C'est une fille : elle a quinze ans,
est blonde comme un épi mûr,
pure comme un frais lis de juin.
Le soir, elle chante en filant ;
alors les rossignols se taisent.
Son seul sourire enivre l'âme.
Tout un ciel se mire en ses yeux.
Elle se nomme Jimena.

La voix de Lozano s'altère,
quand il parle de Jimena.
C'est le seul espoir de sa race,
le bon ange de sa maison.
Pour la défendre, ses vassaux
se feraient tous hacher menu.

Au foyer du comte autocrate,
tout obéit à Jimena.
L'enfant n'a connu qu'une mère :
sa nourrice, une Asturienne,
qui, depuis, fait toujours son lit,
et toujours la sert seule à table.
Et l'altier comte Lozano,
qui parle le front haut au roi,
obéit à l'Asturienne
qui obéit à Jimena.

Les amandiers en fleur embaumaient la maison,
et, près de sa nourrice au rouet, Jimena
rêvait; sa main distraite avait déjà, deux fois,
cassé le fil de lin que roulait la nourrice.
Bibiana laissait s'envoler la pensée
de sa fille, attendant, pour la bientôt saisir,
qu'elle vînt doucement près d'elle se poser.
— Bonne Bibiana, dit enfin Jimena,
sais-tu qui, de nouveau, m'écrit ?
— Dis...
— Rodrigo.
— Ah !
— Oui, hier...
— Tu n'as pas répondu ?
— Certes non.
Mais il viendra céans, ce matin...
— Jimena !...
— Eh bien ? n'est-il pas noble ? a-t-il rien à cacher ?
D'ailleurs, tu l'entendras.
— Mais, Jimena, ton père...
— Le saura de ma bouche. Aussi bien, aujourd'hui,
son père au mien me doit demander...

— Un cadet!
— N'est-il pas petit-fils de Diego Porcelos ?
N'est-il pas un héros ? N'a-t-il pas, récemment,
sauvé la vie au roi ?
— Mon enfant, il est pauvre...
— Il est riche de gloire et d'espoir et d'amour.
Nourrice, tu le hais !
— Il te sera fatal.
— Pourquoi ?
— Parce qu'en rêve il m'a paru sanglant.
— Teint du sang ennemi...
— Non, d'un sang pur, du tien.
A l'oracle d'un songe, enfant il faut se rendre.
— Mais je l'aime ; et mon cœur croit l'aimer sans pécher.
— Diego Laynez, son père, est chef de la noblesse
castillane. A Burgos, il prend sur tous le pas.
Ton père en est jaloux, et, jalousant le père,
il abhorre le fils. Pauvre enfant, sa colère
croîtra, si Rodrigo lui demande ta main.

⌘

A travers les buissons fleuris,
au dehors, un frisson passa.
Aux fentes d'un mâchicoulis,
Jimena se pencha pour voir.

Sur les débris d'un château more,
bâti d'abord par les Romains,
puis dévasté par les chrétiens,
le comte avait bâti son aire.
Mi-palais et mi-forteresse,
bizarre assemblage de style,
arabe à la fois et chrétien.

Sur un cintre de jaspe vert,
couraient des inscriptions cufiques ;
le patio, pavé d'albâtre,
était ceint d'arcs outrepassés.

La fenêtre de Jimena
s'ouvrait sur un lourd mirador,
au balcon de marbre ajouré.
Accoudée à ce marbre rose,
Jimena songe et elle attend.
Elle songe au rêve effrayant
de Bibiana, sa nourrice.
Elle voit Rodrigo sanglant...
Quand, à dix pas de son balcon,
plus léger qu'un chevreuil forcé,
et suivi d'un lévrier blanc,
franchissant un taillis de houx,
Rodrigo paraît et sourit.

Ses cheveux noirs flottent au vent.
Il tient en main un épieu.
Sous l'arc de ses larges sourcils,
brillent des yeux fiers et naïfs.
Jimena voudrait le chasser.

— O mon âme, dit Rodrigo,
je vous apporte le bonheur.
Mon père cause avec le vôtre,
en votre palais de Burgos.
En mon nom, et au nom du roi,
il va demander votre main.
Votre père au roi doit céder.
Le jour de notre mariage,
le roi don Fernand m'a promis

de me nommer chef d'une armée.
Que Dieu vous exauce et m'écoute,
et l'Espagne entendra bientôt
sonner haut le nom de Vivar.

Rodrigue dit, et d'un seul bond
atteignant le balcon de marbre,
au front de Jimena troublée
il dépose un fervent baiser.
Et, se rejetant en arrière,
il pirouette et disparaît,
franchissant le taillis de houx,
plus léger que son lévrier.

Rodrigo chante une *jota*,
une jota asturienne.
Il prend le chemin de Burgos.
Mais un page en vient qui l'arrête,
un page de Diego Laynez,
Ce page lui dit, essoufflé :
— Seigneur, retournez sur vos pas.
Votre père, irrité, vous mande
de ne plus sortir de Vivar.

Dans la prairie aux herbes folles,
Jimena cueille des muguets.
Par la porte un cavalier entre;
c'est l'écuyer de Lozano.
D'un air, dont on n'use jamais
en s'adressant à Jimena.
l'écuyer dit : — Rentrez, Madame.
Le comte ordonne qu'en sa chambre

vous l'attendiez. Jimena, blême,
chez elle s'enferme, indignée.

Diego Laynez était riche-homme,
et des mieux titrés de Castille.
Sa maison comptait, pour ancêtre,
le preux Iñigo Abarca.
Auprès du roi don Fernando,
il s'était battu maintes fois.
Il fut du combat fratricide
où périt l'infant Garcia.
Diego Laynez conquit tout seul
Urbel et puis Ubierna,
et jamais Navarrais ni Mores
ne les lui purent arracher.
Si bien que le roi Fernando
voulut les lui donner en fiefs.
Diego refusa : les Laynez
n'étant point des gens qu'on payait.
Mais comme Laynez était pauvre,
et que la cour lui déplaisait,
dans son vieux château de Vivar,
la paix faite, il se retira.

Diego Laynez avait trois fils.
Les deux aînés étaient malingres.
Rodrigo, l'espoir du foyer,
était ferme et haut comme un chêne.
Dressé par Diego lui-même
aux travaux de chasse et de guerre,
sans bride, il domptait des chevaux,
et calme, sur son épieu,

recevait l'assaut d'un taureau
ou la charge d'un sanglier.
Il avait alors dix-neuf ans.
La foi dorait son âme neuve.
Il aimait Jimène et voulait
chasser tous les Mores d'Espagne.
Le fils du roi, l'infant don Sanche,
ne voyait que par Rodrigo.
Tous deux vivaient d'espoirs immenses.
Tous deux croyaient en l'avenir.

Teresa Rodriguez, sa mère,
descend des nobles d'Asturie.
Les gens de Vivar la vénèrent.
Le roi se découvre à sa vue,
et ses fils lui parlent debout.
Diego Laynez et Teresa
ne paraissent guère à la cour.
Quand ils y vont, les hérauts d'armes
sonnent comme à l'entrée d'un roi.

A l'horizon, le soleil tombe
au delà de l'Urbel, du côté de Léon.
Teresa Rodriguez écoute
la lecture du soir que lui fait son aîné.
L'ombre envahit la large pièce
aux trumeaux blasonnés chargés de panoplies.
Rodrigo, debout, n'entend guère
la légende dorée épelée à mi-voix.
Le lecteur finit. Il agrafe
les deux fermoirs d'argent du livre en luminé.
Et Teresa dit :

— C'est étrange !
Votre père et seigneur tarde bien à rentrer.
Les infanzons se taisent, inquiets.
La nuit vient. Dans la salle, en vols effarouchés,
une chauve-souris pénètre, et Teresa
se signe en criant :
— Chassez-la !

Sur le chemin qui monte, un trot connu résonne.
« Le père ! crie Rodrigue. Éclairez-le ! » Les torches
font danser dans la cour des ombres fantastiques.
Mais avant que Rodrigue ait pu saisir sa bride,
de son grand cheval blanc le vieillard a sauté.
Malgré le rouge éclat des torches, il est pâle.
Un serviteur veut prendre son manteau :
— Va-t'en !
lui dit Laynez. Et, seul, il le sort et le jette.
— Qu'avez-vous, mon seigneur ? dit Rodrigo.
— Moi ? rien !
Et le vieillard suspend son épée et il monte.
Sur le palier, sa noble femme tend les bras.
— Éloigne-toi. Mon seul contact te souillerait !
Ils le suivent, tremblants. Laynez entre chez lui,
et se tournant :
— Vous tous, je n'ai besoin de rien
ni de personne. Allez ! Chacun chez soi. Demain
le Seigneur, s'il lui plaît, saura nous éclairer.
Et d'un revers de main il ferme violemment
la porte qu'il verrouille.
— Allons, qu'on obéisse !
ajoute Rodrigo, car Dieu commande au monde,
et seul mon père commande ici.
Et l'ombre et le silence envahissent Vivar.

Mais jusqu'au jour, toute la nuit, on entendit
le vieux Laynez errer comme un lion blessé.
Quand, ce soir même, à son château, Lozano vint,
Jimena le reçut au seuil et l'embrassa.
Sans rendre ce baiser, le comte l'écarta,
et revenant dehors, vers ses gens : « Oyez tous,
s'écria-t-il, demain je gagne l'Asturie.
Tous m'y suivront. Là-bas, le soleil luit meilleur. »
Quand le comte ordonnait, chacun devait se taire ;
on se tut. Lozano renvoya Jimena.
Il monta seul chez lui, mais, jusqu'au jour naissant,
on l'entendit marcher comme une hyène en cage.

Le matin se leva splendide.
Au château de Vivar, les manants réunis
attendent du seigneur le pain et la corvée.
Et les infants, levés dès l'aurore, attendaient
que leur père et seigneur expliquât son chagrin.
Diego Laynez ouvrit sa porte; il était pâle.
Ses yeux battus disaient la veille douloureuse.
A sa ceinture, pas de dague ; il est nu-tête.
Il s'est vêtu de sa tunique de grand deuil.
En sa chambre il appelle ses fils, tous les trois.
Il s'enferme avec eux, et, allant à l'aîné,
lui prend, sans dire un mot, la main droite et la serre
dans le robuste étau de ses mains décharnées.
L'infant crie, et ses yeux se remplissent de larmes.
— Va-t'en, lui dit Laynez; qui pleure fait pitié!
Et, marchant au second, il serre, à la broyer,
la main blanche du gars qui résiste un instant,
puis tombe à deux genoux, criant :
— Vous me tuez !

— Va-t'en, lui dit Laynez; on meurt, mais sans gémir!
Rodrigue regardait sans comprendre. Laynez
saisit ses mains qu'il fit craquer sous son étreinte.
Et Rodrigue rougit jusqu'aux yeux, de colère.
Le poing crispé, la voix tremblante :
— Assez! crie-t-il.
Si vous n'étiez mon père, avec cette main gauche
je vous assommerais ! Laynez serre plus fort.
— Lâchez, crie Rodrigo, car ma gauche m'échappe !
— Je la délivre, dit Laynez, ta main vaillante.
Il te la faut, mon fils, pour venger mon honneur.
— Votre honneur est sans tache.
— On l'a souillé mon fils.
En plein visage on m'a frappé.
L'infant pâlit.
— Hier, on m'a souffleté.
— Qui?
— Tu veux?
— Votre épée
et puis, son nom.
— Tu le tuerais ?
— D'un coup au cœur
s'il me brave ; et, s'il fuit, d'une blessure au dos.
Son nom ?
— Il est bien fort...
— Ma colère est plus forte.
— Le roi l'aime.
— A ses pieds je le tuerais. Son nom ?
— C'est en face du roi, mon fils, qu'il m'a frappé.
— C'est en face du Christ que je jure, seigneur,
de vous venger !
— Prends mon épée, enfant...
— Son nom ?
— Le comte Lozano.

— Mon Dieu !

— Qu'as-tu donc?

— Rien.

– Tu pâlis...

— Pas de peur... Seulement vous percez mon âme, et j'ai souffert un peu, mais c'est passé... Je ferai mon devoir.

— Pauvre enfant, noble fils !

Sous les fenêtres, sur la place,
les gens de Vivar attendaient.
Les groupes parlaient à voix basse.
Un malheur planait sur le bourg.
Laynez paraît à sa fenêtre,
en deuil et le front découvert.
Il fait un signe, l'on se tait.
— Infanzons, crie-t-il à la foule,
de ce jour, Rodrigo, mon fils,
sera le chef de ma famille.
Il montera mon cheval blanc,
ceindra mon épée ; à ma table,
il aura la place du maître.
En campagne vous le suivrez ;
il arborera mon pennon.
Du regard, la foule interroge
Rodrigo dont la joue est pourpre.
Rodrigo s'avance :
— Hidalgos,
Hidalgos de Vivar, crie-t-il,
notre honneur à tous est terni.
Un homme a souffleté mon père.
A cheval, tous! Lui sauf, je jure
de ne plus reparaître ici!

De grand matin le comte Lozano
avait appelé Jimena.
Le comte est sombre, il fait asseoir
près de lui sa fille effrayée.
— Jimena, dit-il, mon bonheur
ne reposait que sur le tien.
Et tous deux, hier, se sont brisés.
Un homme, en public, m'a bravé.
Hier, un hobereau de Castille
a bien osé prier le roi
d'accorder ta main à son fils.
Es-tu donc l'esclave du roi ?...
Et, moi présent, cet ancien brave
a dit son sang égal au mien.
— Père, interrompit Jimena,
les seigneurs de Vivar sont nobles.
— Que sont ces nobles de la plaine ?
reprit Lozano, dédaigneux.
Je suis riche-homme d'Asturie.
Tu sais que dans nos veines coule
le sang des rois d'Oviedo.
Faute de mieux, l'infant dont Sanche
peut seul aspirer à ta main.
— Enfin, qu'avez-vous répondu ?
— A Laynez, j'ai dit qu'à sa place
il lui convenait de rester,
et comme à ces mots, furieux,
il s'approchait trop près de moi,
je lui marquai quelle distance,
devait être entre nous gardée.
Je l'ai frappé...

— Que dites-vous?
— Un soufflet l'a fait reculer.
— Devant le roi ?
— Devant le roi.
— Et vous ne ferez point d'excuses?
— Jamais.
— Mon père!
— Avant une heure
tous mes gens seront rassemblés.
Je quitte aujourd'hui la Castille.
L'avant-garde t'escortera...
— Mon père !...
— Et ce fils de Laynez
apprendra, par cette aventure,
étant petit, à viser bas.

⌘

Tout est prêt; les cavales piaffent,
les cors sonnent le boute-selle.
Cent cavaliers ouvrent la marche,
suivis de cent hommes à pied.
Quarante mules et dix chars
forment le train de Jimena,
dont la litière est entourée
de lanciers au pennon brodé.
La caravane dans la plaine
serpente en long ruban d'acier.
Jimena, seule en sa litière,
baise souvent son reliquaire,
et murmure à Dieu ce serment :
« J'ai donné mon cœur une fois,
je ne le reprendrai jamais. »

Au siècle onzième, un vassal du roi,
s'il était seigneur, servait sans contrainte.
Et s'il se lassait un jour de servir :
« Sire, écrivait-il, je baise vos mains
et dès ce moment je prends mon congé.
Ne me comptez plus parmi vos vassaux. »
De même, le roi, s'il voulait frapper
de sa défaveur un vassal trop fier :
« Sachez, mandait-il, que de mes États,
dans trente-trois jours, vous devez être hors. »

Sur un vélin armorié,
en lourds caractères gothiques,
Lozano vient de signifier
au roi Fernando son congé.
Il signe et roule le vélin
qu'attache un ruban écarlate,
quand, à la porte du château,
trois fois retentit, menaçant,
l'appel d'un olifant de cuivre.
Lozano fronce le sourcil.
« Quel truand m'ose donc lancer
une sommation de guerre ? »
dit-il... Mais aussitôt un page,
tremblant, lui porte un parchemin.
— Qu'est ceci ? dit le comte blême.
— C'est un message qu'un soldat,
sans même descendre de selle,
m'a tendu du bout de sa lance
en me criant : « Porte à ton maître ! »

Lozano brise le cachet.
Il lit, et ses yeux étincellent.
Le parchemin portait ces mots :

« Voici ce que moi, Ruy Diaz,
homme libre et infanzon,
j'écris au comte Lozano,
devant Dieu quí nous voit et juge :
Hier, vous avez, comte, insulté
un homme plus noble que vous,
auquel, moi vivant, nul sur terre
impunément ne manquera.
Seul contre seul, je vous défie,
et jusqu'à ce soir, dans la plaine,
je vous attends,la lance au poing.
Si vous fuyez, je brûlerai
toutes vos moissons dans vos granges.
Je suspendrai votre blason
au derrière de mon cheval,
et le montrerai sur les routes
de la Castille et de Léon,
vous nommant partout lâche et traître.
Voilà ce que moi, Ruy Diaz,
homme libre, infant de Vivar,
j'écris au comte Lozano;
et que Dieu nous juge tous deux ! »

Le message tomba des mains de Lozano.
« Mes armes ! mon cheval ! cria-t-il, tous en selle ! »
Il chausse ses jambards d'acier, et sur sa cotte
croise sa forte épée; à son front, met son casque.
Sur son cheval de guerre il bondit ; à son cou,
suspend son écu de fer ; saisit sa lance,
sur le plateau vert s'avançant, dans la plaine
aperçoit l'infant qui l'attendait, tranquille.
Je suis à toi, brigand, rugit-il. Et il charge,

sautant fossés, taillis, ruisseaux, et il avance
en un tourbillon plein de cliquetis d'épée.

Trente lanciers suivaient Lozano. Trente lances
s'avancent aussitôt pour garder Rodrigo.
Le comte, qui les voit, crie aux siens : « Faites
[halte. »
Et eux arrêtent net leurs chevaux, qui se cabrent.
Ceux de Vivar en font autant. Le comte, seul,
poursuit sa charge. Il est à trois pas de Rodrigue.
— Gamin, crie-t-il, tu peux encor fuir. Sauve-toi.
Rodrigue, dédaigneux, répondit :
— A mon père,
j'ai promis, insolent, de rapporter ta main,
et je viens la couper. Remets ton âme à Dieu.
Et d'un coup d'éperon, enlevant son cheval,
il prend du champ, pointe sa lance, et crie : *Vivar !*
Debout sur l'étrier, il fond droit sur le comte.
Le comte a pris du champ aussi, mais, dans sa rage,
il pique trop son cheval noir, qui, d'un écart,
fait dévier le coup de son maître. Rodrigue
a visé Lozano sous le bras droit. Il feint,
et touche... Un hurlement !... Le choc d'un corps qui
[tombe...
Et Rodrigue bondit. Il dégaine. Le comte
veut parer de la main la pointe qui s'abat.
Ruy Diaz tranche la main insolente, et, du pied,
il frappe l'insulteur de son père à la joue.
Lozano râle. Il saigne à flots, et il bat l'air
de son moignon sanglant. Il râle, il râle..., il meurt !

⌘

Rodrigue est remonté en selle.
Le pennon de sa lance est rouge.

Ses hommes d'armes sont joyeux.
Burgos entend leurs sonneries.
Au grand trot, ils vont à Vivar.
Rodrigue, seul, est consterné.
Qu'a-t-il fait? Son devoir, sans doute.
Mais qu'il voudrait avoir péri!
Tout à l'heure, en face du comte,
l'orgueil, la fureur l'aveuglaient.
L'air vif qui lui souffle au visage
maintenant fait tomber sa fièvre.
Il clôt les yeux pour ne plus voir
Lozano se tordant sur l'herbe.
Hélas! une vision blonde
obsède son âme aussitôt.
Sur son mirador ajouré,
Jimena se tient immobile.
Vers elle, il voudrait s'élancer.
Jimena pleure et le repousse.
Il lâche la bride à sa bête
qui va d'un train d'enfer. Rodrigue,
inconscient, la laisse aller...
Jimena pleure et le repousse.
« Mais le devoir le commandait.
Mais ton père est ton seul bourreau.
A ma place, qu'aurais-tu fait ? »
Jimena pleure et le repousse.
Sous sa cotte, Rodrigue étouffe.
Sa tête se penche, il sanglote.
Ah! sa blessure est plus profonde
que celle dont est mort le comte.

Diego Laynez, de tout le jour, n'a rien mangé.

Si son vengeur ne revient pas, il a fait vœu
de ne dormir jamais dans un lit, de ne ceindre
jamais d'épée, et de ne boire que de l'eau,
de gratter son blason qu'il a déshonoré,
et de ne plus monter qu'un mulet, de ne voir
personne, et, sauf au jour de la mort qu'il appelle,
de ne plus recevoir jamais de sacrements.
Ses fils évitent son regard tout plein de larmes.
Sa femme prie, offrant à la Vierge l'infant.
Dans l'appartement sombre, un page vient d'entrer.
Dans les lampes d'argent, il verse l'huile verte.
Il allume.
— Tais-toi, dit Laynez.
Un galop
s'est fait entendre au loin, se rapproche...
— O mon Dieu !
qui donc revient, mon fils, ou l'autre ?
Un olifant
a sonné. C'est celui de Rodrigo. Laynez
bondit.
— Vous entendez, dit-il, il est vainqueur !
Un siècle !... Les galops s'arrêtent dans la cour.
On monte. Un coup de poing ouvre grande la porte.
Rodrigue entre. On dirait qu'il a grandi.
— Seigneur,
dit-il, voici la main qui vous a souffleté.
Il jette son trophée à terre, et don Diego
dit au page, en montrant cette main :
— Donne aux chiens !

Diego Laynez est resté seul avec son fils.
Il l'embrasse longtemps. Rodrigue enfin l'écarte.
Et, d'une voix qu'étrangle une atroce douleur :

— Seigneur, dit-il, j'ai fait mon devoir. J'ai brisé
ma vie et je l'ai fait avec bonheur et foi.
Encore, si ce n'était que moi ! Mais une autre âme,
qui m'est plus chère que la mienne, va mourir.
Que le sort nous est dur !
— La gloire coûte cher
toujours, répond Laynez.
— Eh bien ! j'ai soif de gloire,
d'une gloire inouïe et qui bientôt m'absolve.
Et, cette nuit, quand tout dormira dans Vivar,
je partirai, vous entendez, avec ma troupe.
Par le malheur, Dieu me conduit à mon destin.
Je suis né pour chasser d'Espagne tous les Mores.
Seulement, vous direz à Jimena pourquoi
je suis parti, pourquoi je l'ai faite orpheline,
et que ce soir, en la nommant, moi, j'ai pleuré...

Dans la cour du palais royal,
le lendemain, au point du jour,
à Burgos, les chevaux de chasse
hennissaient aux mains des valets.
La meute aboyait ; les faucons,
aveuglés par leurs chaperons,
mordaient le gant des fauconniers.
La cour se remplissait de pages,
d'hidalgos aux selles de soie,
d'écuyers aux vestes de cuir.
Le Roi ! cria un héraut d'armes.
Aussitôt les olifants sonennt,
les chiens hurlent, et don Fernand,
sur le perron doré, sourit.
Le roi Fernand est superbe.

Sanche, Alphonse et Garcia,
ses fils, les infants, le suivent.
A ses côtés, marchent fières
Elvire, Urraca, ses filles.
Le roi balance avec aisance
un massif estoc de cinq pieds.
Don Sanche porte un épieu ;
don Alphonse une simple épée ;
don Garcia, le plus jeune,
est armé d'une arbalète.
Les infantes ont au poing
leurs grefauts apprivoisés.

Or, l'écuyer du roi présentait l'étrier,
quand, à la porte, un bruit de dispute s'élève.
La foule s'ouvre. On voit une femme avancer,
puis un vieillard. Tous deux vont au roi. Jimena
relève sur son front son long voile de deuil,
et, tombant à genoux, sanglotant, dit :
— Justice !
Justice, sire roi, on a tué mon père !
Le roi lève les bras au ciel. Chacun fait : « Ah ! »
— Presque au pied du château l'on a tué mon père.
Un traître...
— Dis son nom.
— Son fils, Rodrigo Diaz.
— Rodrigue !
— Il a tué mon père et, deux fois traître,
il a tranché sa main qu'on n'a pu retrouver.

A genoux, Jimena pleurait à fendre l'âme.
Don Fernand la relève et voit Diego Laynez
qui le bravait.
— Laynez, est-ce vrai ? dit le roi.

— Depuis qu'au siècle neuf, Rodriguez Porcelos
bâtit Burgos, jamais, répondit le vieillard,
jamais dans ma maison on n'a compté de traître.
Au jugement de Dieu, mon fils et Lozano,
hier, en ont appelé, et Dieu fut pour mon fils.
Quant aux mains qui, chez nous, se lèvent sur les pères,
sire, c'est le devoir des fils de les couper.
— A l'instant je veux voir Rodrigo, dit le roi.
— Il est parti.
— Pour où? Veut-il fuir ma justice?
— Rodrigo n'a jamais fui personne, seigneur.
— Enfin?
— Vous savez bien qu'il aimait Jimena.
Sire, ce qu'il a fui, c'est elle et sa douleur.
Il a, pour me venger, crucifié son cœur,
et, son devoir rempli, la nuit il est parti.
Il va, je ne sais où, livrer bataille aux Mores.
Au Duero, là-bas, au pays d'où les pères
ne voient plus revenir leurs enfants...
A ces mots,
Jimena des deux mains se couvrit le visage
et dit à Dieu : « Seigneur, vous qui voyez combien,
moi qui demande ici sa perte, je l'adore.
N'écoutez pas les vœux que j'ai faits contre lui...
Sur terre, je n'ai plus que lui; rendez-le moi! »

III

Dieu entendit la prière de Jimena. Après six mois de razzias et de conquêtes, Rodrigo Diaz ramenait à Burgos cinq chefs arabes qui l'appelaient leur *Sîd*. On pardonne aux vainqueurs, et, dans ce rude temps, le sang versé avec courage ne tachait point. Don Fernand et Jimena pardonnèrent à Rodrigo, et, ses noces conclues, le Cid reprit ses courses batailleuses. De l'Èbre au Tage, il porta la terreur, et, dans Coïmbre délivrée, le roi Fernand l'arma chevalier.

Mais le vieux roi victorieux meurt à Léon, laissant son royaume de nouveau divisé. Il donne à Sanche la Castille, la Galice à Garcia, Léon à Alphonse, les deux villes de Toro et de Zamora aux infantes Elvire et Urraca. Don Sanche n'accepte pas cet héritage diminué ; il veut refaire, à son profit, l'unité espagnole. Il dépouille ses deux frères, emprisonne Garcia, cloître Alphonse. Traîtreusement, la mort le surprend tandis qu'il assiège Zamora, et Alphonse, le dépossédé de Léon, devient le maître des trois royaumes.

Le Cid aime les batailles et déteste les traîtres. Quand Alphonse VI vient à Burgos, le Cid le

mène à Santa Gadea, et, trois fois, sur la croix du perron, sur le verrou de la porte, sur l'évangile de l'autel, il presse le roi de jurer qu'il n'est aucunement fratricide. Alphonse, irrité, prononce les trois serments, mais le héros lui fait ombrage. Il l'exile pour un an. « Je pars pour quatre ! » répond le Cid. Aux deux juifs Rachel et Vidas il donne, en nantissement, un lourd coffre de bois bardé de fer, plein, disait-il, d'un trésor inappréciable : il contenait la parole du Cid. En échange, il leur emprunte de quoi mener campagne. A Saint-Pierre-de-Cardeña, le Cid conduit ses enfants et sa femme. Il les y laisse sous la garde de Dieu — ces asiles étaient alors inviolables — et va poursuivre son austère et glorieux destin.

Il bat rois et émirs, et, de son fier exil, envoie à son maître ingrat ses prisonniers et son butin. Trop grand pour se venger autrement que par des victoires, le héros disgracié prend des villes, dont il offre à son roi les clés d'or. Il ignore la rancune autant que la bassesse, et, plus que son courage, cette fidélité frondeuse l'auréole.

Il prend Tolède. Il conquiert Valence, et, prince plus grand qu'un roi, il reste vassal soumis d'un maître qui le jalouse.

Après quarante ans de victoires, le Campeador se sent faiblir. Il entend l'appel de Dieu et dit : « J'y vais ! » Les Maures d'Afrique assiègent Valence. Son ombre les vaincra encore. Il demande qu'on embaume son corps, puis qu'on

le place, tout armé, sur son cheval Babieca. Les prêtres l'escorteront jusqu'à Saint-Pierre-de-Cardeña.

Bucar, l'émir africain, aperçoit, une nuit, l'étrange cortège que commande un cavalier fantastique : les cierges lui font un chemin de lumière. A ce spectacle, l'ennemi se trouble. Les sonneries des clairons ajoutent à sa terreur, et les lieutenants du Cid fondent sur le camp qu'ils bousculent.

A Saint-Pierre-de-Cardeña, les restes du Cid sont reçus par le roi Alphonse. On ne les couche point dans une tombe. On assied le Cid sur un siège de marbre, son épée Tizona au poing, et un jour qu'un musulman trop hardi ose approcher sa main de la barbe du Cid, l'épée s'abat et le renverse.

∴

Pour rompre le charme où plonge le souvenir du Cid, il ne suffit pas d'affirmer que son histoire est une légende, et, qu'en réalité, il fut un condottiere perfide. Les légendes, souvent, sont plus vraies que l'histoire, et celles que tout un peuple a mis des siècles à pétrir, forment des monuments que la critique d'un pédant ne peut anéantir.

Les peuples qui ont *la tête épique* sont de grands artistes. Ils dégagent et éclairent la caractéristique des faits. Ce sont des voyants, qui, dans le bloc de quartz seul perçu du vulgaire, devinent

l'émeraude. Ils peignent l'âme des siècles, sans s'arrêter aux apparences minables, et ce sont eux qui disent vrai.

Aussi bien, quand un peuple imagine un héros, il lui prête ses qualités ; en le peignant, il trace sa propre image. Le Cid, n'est pas Rodrigo Diaz ; c'est l'Espagnol de la *reconquista*, qui chassa les Maures après sept siècles de croisade ; c'est le Castillan à idée fixe et irréductible,

Empanaché d'indépendance et de franchise,

obstinément fidèle, fier, presque insolent dans son obéissance, l'Espagnol à la foi rude et indépendante qui ne souffre pas que saint Pierre fasse la loi à Santiago, feudataire de l'Église de Rome, mais avec des visées d'autonomie et la prétention bien accentuée d'être plus orthodoxe que sa suzeraine, et d'organiser, à sa façon, la sévère police de sa foi.

A Rome, Ruy Diaz, devant le trône du pape Victor, avise, un jour, des sièges alignés. Le siège du roi de Castille est moindre que celui de l'empereur. Peu fait au protocole, le Cid renverse la chaise impériale et installe en place celle du roi. Un seigneur allemand proteste. Le Cid l'envoie rouler à terre. Le pape, outré d'une telle violence, excommunie le Cid. Celui-ci, bon chrétien, joint les mains, et, à genoux, dit au pape : « Seigneur, absolvez-moi, sinon, tout pape que vous êtes, vous sentiriez ce qu'est le Cid. » Et le pape Victor, souriant, absout le

vaillant homme. Bien d'autres papes, après Victor II, en durent aussi passer par là.

Après la dernière guerre de Grenade, après Lépante, on sent, en Espagne, que l'ancien idéal a vieilli. L'*Armada* sombre et les grands chefs vont disparaître. Alors, dans son ironique poème, aux dessous mélancoliques, Cervantès célèbre la mort de l'épopée et marque la fin des temps chevaleresques.

Qu'on ne s'y fie pas cependant: l'âme du Cid sommeille encore dans toute âme espagnole, et don Quichotte la porte en lui. Pauvre hidalgo, déçu par le mirage ! Il n'est point vantard et peureux comme le grotesque Tartarin. Il croit et il risque sa vie, — deux choses sublimes, — et, quand il revient de ses luttes folles, déconfit et blessé, je ne peux souffrir qu'on en rie, et moi aussi,

Je me découvre au nom de cet hurluberlu!

Il ignore la platitude bourgeoise et bête des gens pratiques qui vendent leur dévouement comme du suif, à tant la livre. Il transforme une maritorne en Dulcinée. A sa façon, il clame ces vers sublimes :

Que dites-vous? C'est inutile! Je le sais!
Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès!
Non, non : c'est bien plus beau lorsque c'est inutile!

Que les moulins à vent se changent en armées victorieuses, don Quichotte redeviendra le Cid.

Il se fera broyer sous les ruines de Saragosse, il balayera l'armée de Napoléon.

Cette race vit d'exploits. Elle est extrême. Le scepticisme lui manque, celui qui rend la vie commode, confortable et vile. Dans *le Prêtre de Némi* (de Renan), Ganéo dit à Leporinus : « Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait ; ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais, pour cela, il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit, est le nigaud par excellence. »

L'Espagnol, grâce à Dieu, n'entend rien à ce langage. Il prend la vie au sérieux et il se moque de la mort. Et après cela, peu lui chaut si le Cid, à vos yeux, est le nigaud par excellence.

IV

J'avais beaucoup désiré voir Saint-Pierre-de-Cardeña, l'asile aimé du Cid. A moins d'une lieue à l'est de Burgos, sur une élévation qui domine une plaine opulente, se dresse Miraflorès, l'admirable sépulture qu'Isabelle la Catholique bâtit à ses parents et à son frère. Quand Théophile Gautier visita, en 1840, l'œuvre de Jean de Cologne et de Gil de Siloë, la Chartreuse de Miraflorès était séquestrée. Un moine déguisé gardait seul le couvent spolié. La bourrasque passée, le nid s'est repeuplé. Tandis qu'en France les voûtes des Chartreuses sont muettes, j'entends les moines de Miraflorès, indifférents aux choses de la vie, psalmodier l'office de l'Ascension du Christ.

Leurs stalles sont des œuvres exquises, de vraies ciselures, indéfiniment variées, d'un gothique fleuri. Quelques rinceaux d'arcades conservent des restes de la polychromie primitive. Mais des vandales ont blanchi les murailles et les voûtes de la jolie nef gothique; ils l'ont maladroitement parée de cartouches baroques. On me montre une série de chapelles d'un style

churrigueresque, dont une contient cependant un chef-d'œuvre : la statue en bois polychromé de saint Bruno, due au ciseau de Manuel Pereira.

Je laisse, dans la Chartreuse paisible, les moines bercer de leurs prières le sommeil des rois morts. A deux lieues de Miraflorès, tapi dans un vallon adossé à la sierra de Pineda, à travers d'immenses peupliers et un fourré d'ormeaux, j'aperçois Cardeña.

L'austère église de granit pâle s'élève, en retrait, à l'aile gauche d'un vaste couvent, dont la pierre a pris, sous le soleil, un ton d'ocre dorée. Ce couvent fut bâti au dix-septième siècle, sur les ruines souvent relevées d'une ancienne abbaye bénédictine, fondée en 575 par Sancha, femme de Théodoric[1].

Au neuvième siècle, les Maures envahirent Cardeña, et, dans un cloître dont il ne reste plus qu'un tronçon enseveli, ils massacrèrent deux cents moines[2]. Alphonse III eut beau rebâtir le couvent, chaque année, pendant six siècles, jusqu'à la prise de Grenade, le sang des martyrs

1. Deux inscriptions du chœur indiquent la date et l'occasion de la fondation : *Regina catholica D. Sanctia Theodorici Italiæ regis conjux prima quæ monachos in Iberiam vocavit et hoc construxit cœnobium. Obiit era DLXXX. — Theodoricus infans Sanctiæ reginæ filius hic et obiit et conditus est simulque cœnobium constructum, era DLXXV.*

2. Ainsi l'affirme cette inscription gravée dans le mur du vieux cloître : *Era DCCCLXXII, IIII Fer. VIII id. Aug.* | *adlisa est Karadigna et interfecti sunt ibi* | *per regem Zepham CC Monachi de grege* | *Domini in die SS. MM. Justi et Pastoris.*

reparut sur les dalles du cloître, rappelant le crime, réclamant l'expiation.

Quand il quitta Burgos, banni par Alphonse VI, le Cid conduisit Chimène à Cardeña. Le mur de gauche du patio central porte cette inscription : *Ici fut le palais du Cid jusqu'en* 1711[1]. Au-dessus de la porte d'entrée, dans un lourd cintre surmonté d'écussons, un haut-relief représente le Cid, dans l'attitude qu'on a coutume de prêter à Santiago, à cheval, et pourfendant des Maures abattus.

Les restes de Rodrigo et de Chimène reposèrent longtemps dans cette église. Alphonse X leur dressa un tombeau dans le chœur. Les moines promenèrent ce tombeau du chœur à la sacristie, puis, en 1736, le fixèrent dans la chapelle de droite, dédiée à saint Sisebut. Les Français transportèrent la tombe à Burgos, et le général Thiébaud eut même, dit-on, l'idée heureuse de dormir avec les ossements du Cid, afin, par endosmose, de s'emplir d'héroïsme. Depuis, l'on a rapporté dans la chapelle de Saint-Sisebut les deux pierres tombales, dressées sur un cénotaphe sans valeur. Les statues couchées sont vulgaires. Celle du Cid porte, en relief, ces mots gravés en belles lettres gothiques : *Belliger, invictus, famosus morte, triumphis, Clauditur hoc tumulo magnus Didaci Rodericus.* Sur la pierre tombale de Chimène on lit : *Jimena Diaz*

1. *Aqui estuvo el palacio del Cid hasta el año 1711.*

mujer del Cid, nieta del rey d. Alonso el V de Leon.

Le Cid est accueillant aux proscrits. Dans son couvent, spolié comme tant d'autres par Mendizabal, il offrit asile, en 1883, à des trappistes français. Tout récemment, pendant quelques mois, il reçut des chartreux exilés. Les chartreux s'étant retirés, le Cid ouvrit les portes de Cardeña aux capucins de France, si glorieusement chassés de Carcassonne, de Milhaud, de Narbonne et de Bayonne. Quatre-vingt-douze proscrits (prêtres, scolastiques ou novices) habitent aujourd'hui l'abbaye.

Quelques bancs, disposés en carré, forment, dans l'église, leur chœur conventuel; une table, surmontée d'un méchant pupitre, leur tient lieu de lutrin. Ils ne sont point découragés; ils ne savent pas maudire. Ils vont apprendre la langue sonore de leurs hôtes, et aux villageois, leurs voisins, ils feront le bien dont la France ne veut plus. Leur pauvreté est dans son cadre, au milieu de ces grands murs dépouillés.

Ils rentraient à Cardeña, une vingtaine, quand je m'en éloignais. Deux d'entre eux arrivaient de Burgos et de France. Le doux son de la langue natale arrêta leur marche. La barbe des uns était grise, celle des autres était jeune; une douce figure d'adolescent blond souriait. Ils se groupèrent. J'entendis avec émotion l'expression de leurs calmes regrets et de leur courage.

Quand nous fûmes séparés, je me retournai encore et saluai ces exilés. Ils me crièrent et je leur répondis : « Vive la France ! »

CHAPITRE III

DE VALLADOLID AU DUERO

Histoire d'un évêque et d'une reine [1].

I

Valladolid, riche et superbe sous Charles-Quint, est lamentablement fanée. De maigres mules y traînent de piteux tramways. Quelques quartiers s'y font modernes, et, par suite, perdent toute originalité. Les autres forment un grand faubourg poussiéreux. Rien ne subsiste de l'antique cité de Pedro Ansurez, et peu de monu-

1. Je crois opportun de grouper ici quelques souvenirs et quelques dates d'histoire espagnole qui éclaireront mes récits.

Le roi goth Walia s'était emparé, en 425, de la Marche d'Espagne. Euric (+ 484) et Léovigilde (+ 586) achevèrent la conquête de la Péninsule. Ils étaient ariens ; Récarède (+ 601) fut le premier prince catholique d'Espagne. En 711, Rodrigo, le dernier roi de cette dynastie, périt à la bataille du Guadalete, qui ouvrait l'Espagne à Tarik chef des Maures.

Les Musulmans occupèrent l'Espagne de 711 à 1492. Le Califat de Cordoue, fondé en 755 par Abd el Rahmân Ier, fut démembré

ments aident le voyageur à revivre la vie passée des âges épiques.

J'imagine qu'à l'époque de Philippe II, les rues de Valladolid, comme celles de la Bologne actuelle, étaient bordées d'une rangée d'arcades. Il en subsiste encore une traînée qui encadre la

en 1031, après la mort du Calife Hicham III. Ses premiers et plus connus souverains furent : Abd el Rahmân Ier (+ 787), Hicham Ier (+ 796), Hakem Ier (+ 822), Abd el Rahmân II (+ 852), Mohammed Ier (+ 885)... Abd el Rahmân III (+ 961), Hakem II (+ 976), Hicham II (+ 1006) etc... Une tribu de l'Atlas, originaire du Yemen, la tribu des Almoravides conquérait le Maghreb en 1050, l'Espagne de 1086 à 1108. Une autre tribu africaine, celle des Almohades soulevait les Kabyles contre les Almoravides, et chassait ces derniers d'Espagne, de 1147 à 1170. Ils furent eux-mêmes abattus par les victoires de S. Ferdinand III et d'Alphonse X (1228-1269). S. Ferdinand n'avait laissé aux Maures que le royaume de Grenade. Les rois catholiques le leur prirent en 1492.

Pélage, porte-lance du roi Rodrigo à la bataille du Guadalete s'était réfugié, à l'arrivée des Maures, dans les montagnes de la Cantabrie. Élu roi en 711, vainqueur à Covadonga en 718, il fondait Oviedo. De lui naîtront les souverains d'Asturie et de Galice plus tard rois de Castille et de Léon.

Ferdinand I (+ 1065) ouvre la série des rois de Castille. Il fut le protecteur du Cid. Alphonse VI (+ 1109) se fit appeler *Empereur d'Espagne*. Sa fille Urraca (+ 1126) épousa le comte de Bourgogne, puis Alphonse d'Aragon (Alphonse VII). D'Urraca proviennent les rois de la branche dite *de Bourgogne* : Alphonse VIII (+ 1157), Sanche III et Ferdinand II qui régnèrent séparément, l'un en Castille, l'autre en Léon, Alphonse IX (+ 1214), Henri I (+ 1217), S. Ferdinand III (+ 1230), Alphonse X (+ 1284), Sanche IV (+ 1295), Ferdinand IV (+ 1312), Alphonse XI, (+ 1350), Pierre le Cruel (+ 1369). Avec le frère de Pierre le Cruel, Henri II (+ 1217), commence la dynastie de *Transtamare* : Jean I (+ 1390), Henri III (+ 1406), Jean II (+ 1464, Henri IV (+ 1474), Isabelle I (+ 1506). Isabelle de Castille

Plaza Mayor et la petite place del Ochavo, lieu sinistre. Sur cette place, entre deux colonnes de granit noirci, surmontées d'un large chapiteau de bois qui me rappelle les chapiteaux évasés des colonnes indiennes, je vois pendre, à une chaîne, un anneau de fer. A cet anneau fut attaché Alvaro de Luna, cet infortuné favori de Jean II, dont la colère des grands finit par faire une victime. Aussi bien, un incendie terrible consuma, le 21 septembre 1561, l'ancienne Valladolid ; quatre cents maisons furent anéanties, et les palais détruits ne se sont point relevés. La demeure où naquit Philippe II est modeste. A ce

épousa Ferdinand V d'Aragon (+ 1516). Ferdinand et Isabelle s'appelèrent les premiers, rois d'*Espagne*, et reçurent les premiers le titre de *rois catholiques*.

Ils furent malheureux en enfants. Leur fils unique, Jean, eut un fils qui lui survécut peu. Isabelle, leur fille aînée, mariée au roi de Portugal, mourut laissant un fils, Miguel, qui vécut peu de mois. Catherine épousa les deux fils d'Henri VII d'Angleterre, Arthur, puis Henri VIII. Répudiée en 1533, elle fut reléguée jusqu'à sa mort (1536) dans le château de Kimbolton. Jeanne épousa Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien. Philippe mourut en 1506. Sa veuve, devenue Jeanne la Folle, internée au château de Tordesillas, y trépassa en 1555. La triomphante reine Isabelle mourut, en somme, de chagrin. D'un second mariage avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII, le roi Ferdinand n'eut point de postérité.

Charles I, roi d'Espagne (devenu, en 1559, Charles-Quint empereur d'Allemagne) hérita la couronne que sa mère démente ne pouvait porter. Il abdiqua en 1556, mourut en 1558. Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II lui succédèrent. En 1711, en vertu du testament du dernier des Habsbourg, le petit-fils de Louis XIV (Philippe V) implantait en Espagne la dynastie des Bourbons, encore régnante.

balcon de pierre qui s'ouvre à l'angle du palais, l'infant, à peine né, fut présenté au peuple. Au rez-de-chaussée, les grilles d'une fenètre sont rompues. On tenait à baptiser le prince dans l'église voisine, des Dominicains. Or, le palais relevait d'une paroisse. Pour frustrer le curé de ses droits, on fit passer l'enfant par la fenètre, et, sur une sorte de pont, paré de brocart et de fleurs, on l'amena à San Pablo.

Quelques superbes façades plateresques : celle de Saint-Paul et du collège de Saint-Grégoire, quelques beaux intérieurs d'églises, la vieille tour de Santa Maria la Antigua, dont le clocher roman, au toit pointu couvert de tuiles coloriées, rappelle vaguement le campanile effondré de Venise.

Un bijou : le collège de Santa Cruz, fondé par le cardinal de Mendoza, et abritant aujourd'hui un médiocre musée. Puis, rien : ni silhouettes, ni couleurs, ni costumes. Aucun vestige de royauté dans cette ville qui fut capitale de Castille.

De Valladolid au Duero, la plaine s'étend, délicieusement ondulée, comme toutes les plaines de Castille, égayée de blés verts et de vastes bois de pins, toujours cernée par des collines lépreuses, qui, boisées, seraient charmantes, mais qui ne ressemblent plus qu'à des remblais d'usines composés de scories.

A l'immensité des plaines, le ciel de Castille — le plus beau d'Europe — ajoute sa radieuse

Cliché Hauser y Menet

VALLADOLID. FAÇADE DE SAN PABLO

immensité. Nulle brume n'en ternit l'horizon. Dans l'air léger, des vautours planent, et, emporté sur la route blanche, j'abandonne ma pensée à ces méditations sans suite, qu'aucun pays, sauf l'Orient, ne provoque mieux que celui-ci.

A gauche de la route, un village est ramassé, que précède un château fort trapu, aux remparts de granit. C'est Simancas, la bastille des archives d'État. En tout autre pays, on eût porté dans une ville accessible ces précieuses archives nationales, dont Philippe II, en 1563, ordonna la réunion. C'est encore une poésie de l'Espagne que ce mystère où dorment les secrets de la maison d'Autriche. Dans ce village sans le moindre confort, où l'érudit peut malaisément s'installer, les choses d'outre-tombe restent plus inviolées. La complaisance des conservateurs de Simancas est d'ailleurs sans égale. Aussi, dans la massive prison d'État, loin du bruit, loin des hommes, quand les liasses s'entr'ouvrent, le sentiment des jours où nous vivons s'efface, et l'on subit sans résistance l'hallucination du passé.

Secrets des consciences et des conseils, rapports que seul l'empereur pouvait voir, minutes des réponses royales, aux ratures inquiètes et impérieuses, tout renaît, tout revit, et, dans un bourdonnement confus, on entend la voix de Charles-Quint et celle de Philippe II, les messages hautains du Grand Capitaine, les plaidoyers

et les doléances de deux siècles. Voici le plan de la bataille de Lépante, le brouillon du rapport triomphant de don Juan d'Autriche, les capitulations de Grenade. Les témoins parlent, les mystères tombent : nous allons surprendre la vérité endormie.

La vérité ! Mais qui nous dira la pensée secrète que voilent ces formules diplomatiques ? Qui fera l'histoire des intentions humaines, qui sont pourtant l'âme des événements ? L'histoire est une résurrection, soit, mais il peut seul ressusciter, celui qui sut créer. Pour nous, qui cheminons parmi ces ossuaires, nous ne réveillons jamais qu'un monde conjectural, et les anciens n'avaient pas tort quand ils faisaient de l'histoire une province de la rhétorique et de la poésie. Si précise que soit notre méthode, nous n'arrachons point aux chartes tous leurs secrets, et à qui revient de ces fouilles passionnantes, il reste toujours une déception. Les morts ne revivront qu'à la parole de Dieu. Heureux qui fonde l'histoire par ses exploits et qui préfère agir que raconter ? Chroniqueurs et trouvères sont les suivants des héros, mais aucun poème ne vaut une belle action, et décrire une victoire console mal de n'en pouvoir gagner.

J'aime que les archives de la maison d'Autriche reposent dans cette nécropole. D'autant mieux que ces murs savent aussi des secrets. Cette pièce même, que me cède aimablement le directeur des archives, a vu de jolies pendaisons,

et je ne puis résister au désir de lire sur place l'histoire du bon évêque Acuña.

Les hommes du XVIe siècle avaient de fortes initiatives. Aujourd'hui, l'anarchie intimide et endort ; aucune spontanéité ne subsiste. Alors, chacun s'ouvrait sa voie et y marchait hardiment, au gré de son tempérament.

La guerre des *Comuneros* fut, en 1520, une de ces épopées pitoyables et superbes, où la valeur individuelle éclate en splendides prouesses. Conduite par de pauvres politiques, cette folle équipée servit peut-être à Charles-Quint de leçon salutaire, mais elle coûta cher à un pays déjà ruiné par trop de guerres, et elle ne conduisit ses auteurs qu'à la défaite et au gibet.

Le grand malheur de l'Espagne avait été la mort de l'infant don Juan, le fils des rois catholiques. Ce prince eût, sans doute, continué la politique de son père et de Cisneros. Il fût resté l'homme de sa terre, et, sur sa dynastie, la Castille aurait pu bâtir une durable fortune. Il mourut en 1497, et sa veuve, bientôt après, ne mit au monde qu'un enfant sans vie.

Il restait aux grands rois trois filles. L'aînée, Isabelle, mariée deux fois à des princes portugais, mourut en donnant le jour à un fils qui ne vécut lui-même que vingt-deux mois. Catherine épousa Henri VIII d'Angleterre, et Jeanne un archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien. Le beau Philippe n'avait pas un cœur espagnol. Il affola sa femme, ne joua point franc

jeu avec son beau-père ; pendant trois mois, il fit mauvaise figure en Castille. Un jour, à Burgos, à la suite d'une violente partie de *pelota*, il prit mal et mourut. Sa femme fut seule à le pleurer. De quel sang allait tenir son fils Charles, bourgeois de Gand, que, malgré les prières du roi Ferdinand, l'archiduc Philippe n'avait pas voulu élever en Espagne ? Serait-il espagnol ou flamand ? On crut d'abord qu'il serait flamand, ce prince grandi loin du pays, et qui en ignorait même la langue, ce roi qui ne s'entourait que de ministres étrangers, et qui osait même donner l'archevêché de Tolède au jeune Guillaume de Croy, neveu de M. de Chièvres. Et tandis que les hommes du Nord s'emparaient des prébendes castillanes, les beaux doublons d'Espagne s'envolaient vers l'Escaut. Un Chièvres remplaçait Cisneros, et cette terre généreuse, si fertile alors en grands hommes, souffrait avec raison d'être dédaignée par son prince. On criait : « Vive le roi et mort aux méchants ministres ! » Les Cortès de Castille présentaient de sérieuses remontrances ; celles de Catalogne hésitaient à reconnaître Charles Ier, dont la mère, une vraie Espagnole, vivait encore. Sur ces entrefaites, l'empereur Maximilien trépasse, et Charles Ier d'Espagne préfère se nommer Charles-Quint d'Allemagne. Il s'éloigne de son pays inquiet. Aussitôt, la *Santa Junta* s'organise, et, tout en jurant fidélité au roi, elle se promet de guérir les sept plaies dont souffre la nation. Mais son

programme était trop confus pour avoir chance d'être réalisé. L'appui de la pauvre folle internée à Tordesillas ne donne à Jean de Padilla, le chef des comuneros, qu'une force éphémère. Les impériaux s'emparent de Tordesillas, et, le 23 avril 1521, à Villalar, ils noient la révolte dans le sang.

Charles-Quint avait passé par une belle peur. Un an plus tard, il débarquait à Santander, escorté par quatre mille Allemands. De sévères exemples achevèrent de dompter un pays qui ne demandait qu'à être fidèle, et dont l'empereur apprécia plus tard la fière loyauté.

Mais j'en reviens à mon évêque de Zamora, ce Jean d'Acuña, dont la figure se détache en si puissant relief parmi le groupe des chefs de la Commune.

Les gens de Zamora ont, dit-on, un caractère redoutable. Le tempérament d'Acuña était celui d'un héros du IXe siècle. Frère Jean des Entomeures n'est, près de lui, qu'un timide apprenti.

Cet étrange clerc avait été préconisé par Jules II, sans acceptation préalable de la couronne. Les officiers royaux voulurent s'opposer à son entrée à Zamora. Acuña se présente, escorté de bonnes lances. Les alcaldes n'eurent jamais à se louer d'Acuña. L'alcalde de Zamora, Ronquillo, est assailli par l'évêque, cerné et pris dans sa maison, enfermé en une sûre place forte. Après quoi, le pontife pénètre dans sa cathédrale, dont il prend pieusement possession.

Conseillée par un tel pasteur, Zamora ne manqua point de s'allier aux comuneros. Le comte d'Albe réussit, quelque temps, à pacifier la ville et à éloigner l'évêque, mais Acuña reprit la ville au comte, qui eut grand'peine à s'évader.

A Tordesillas, l'armée de la Commune commençait à se désunir. Son chef, Jean de Padilla, l'avait abandonnée. Acuña pénètre dans la place avec quatre cents clercs, et soutient vivement le siège qu'entreprend le comte de Haro. Le franciscain Quevara voyait avec indignation les exploits des gens de Zamora. « Passe encore, écrivait-il à l'évêque batailleur, passe encore de faire clercs des soldats, mais armer des clercs, c'est un scandale. Or, seigneur, c'est ce que vous avez fait. Vous avez conduit à Tordesillas trois cents clercs de messe, non pour confesser les serviteurs de la reine, mais pour défendre la ville contre le roi, et, de mes yeux, j'ai vu un de vos clercs démonter onze soldats à coups d'arquebuse, et le plaisant était qu'il les bénissait avec le canon de son arme avant de leur envoyer ses balles. »

Tordesillas pris, Acuña ne se tient pas pour battu. Il se réfugie à Tolède, où la veuve de Jean de Padilla, l'héroïque Marie Pacheco, soutient la lutte avec une ferveur d'illuminée. La défaite de Villalar fait, seule, réfléchir l'évêque, qui, prévoyant des jours mauvais, se déguise en montagnard et gagne la Navarre. Il est arrêté, quand il approchait de la frontière. On l'enferme à

Navarrette, puis à Simancas ; ses malheurs commencent. Mais le vieux batailleur est un procédurier retors. Il obtient sa grâce, de son propre adversaire, l'ancien régent du royaume, le cardinal d'Utrecht, devenu le pape Adrien VI. Charles-Quint regrettait de relâcher son captif. La mort du pape tira l'empereur d'embarras. Le décret de grâce fut annulé, et Acuña remis sur la sellette. Le rusé compère était à bout d'intercessions et de pourvois. Il comptait cinq ans de prison et l'issue fatale approchait. Il essaya de gagner ses geôliers, mais on lui avait donné un incorruptible gardien, l'alcalde Noguerol. A tout hasard, Acuña se procure deux couteaux bien aiguisés et une sorte de massue. Un jour, le 25 février 1526, dans cette même tour ronde où je me trouve, le bon évêque tente, une dernière fois, de convaincre l'alcalde. Aucun argument ne touchant celui-ci, Acuña tire de sa poche une tuile, d'autres disent un psautier, et il en assomme son geôlier. La légende du psautier m'agréerait davantage. Cet emploi inattendu d'un livre est assez pittoresque, dans cette tour devenue bibliothèque.

L'alcalde, une fois à terre, Acuña l'acheva en le lardant de coups de dague, puis il l'attacha à son lit.

Cet exploit accompli, l'évêque sort de la tour, et rencontrant le fils de l'alcalde :

— Entre là dedans, lui dit-il, ton père t'appelle.

Le gars soupçonne une ruse ; il court au village avertir les gens. On accourt, et l'on découvre le dernier méfait d'Acuña,

L'évêque avait décidément passé toute mesure. Un nouvel alcalde se chargea de venger les torts faits à ses collègues. Le procès du meurtrier fut vivement conduit, et, le 23 mars 1526, Acuña fut averti qu'il devait périr dans la tour même d'où il avait pensé s'enfuir.

Les caractères de cette époque étaient d'une merveilleuse fermeté. Il n'apparaît point que l'évêque de Zamora ait beaucoup regretté son passé. Il dressa tranquillement son testament, fit dire des messes pour l'alcalde Noguerol, le maladroit avec lequel il n'avait demandé qu'à s'entendre. Ces dispositions prises, il se dirigea vers la tour, en récitant des prières et des psaumes. Sans trouble, sans regrets, plein de foi, il tendit son cou au garrot, et dit à son bourreau :

— Je te pardonne ; seulement, tâche de serrer ferme.

Ainsi mourut Jean de Acuña. Il était âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé le plus grand nombre en complots et en batailles.

II

Les diligences sont une institution qui endolorit les membres, mais adoucit les mœurs. Je veux dire que, soumis aux mêmes douleurs pour un temps que l'on sait devoir durer, on devient, entre voisins, d'une familiarité compatissante. Le heurt de l'un est ressenti par l'autre. La même poussière asphyxie à égale dose. On boit au même *porron,* passé à la ronde, et l'orange que vous offrez à tous achève de resserrer l'intimité commune.

Quiconque a pénétré en Espagne, s'est rendu compte de la simplicité de rapports qui règne entre les diverses classes sociales. J'ai, pour compagnons de galère, de pauvres femmes, des laboureurs, des bourgeois. Aucun n'est gauche, aucun n'est raide. Le laboureur offre des cigarettes à son voisin. Chacun prend, à la conversation, la part qu'il veut, avec une égale autorité, et l'on parle avec bon sens, du même castillan très pur et de la même âme fraternelle. Ainsi devait-on rouler, en France, au temps où La Fontaine allait à Limoges, quand nous formions encore un pays homogène.

Les étendues se succèdent, étendues des blés, étendues des bois de pins, solitaires, inondées de lumière, avec un grand ciel clair par-dessus qu'on sent illimité. — Encore une côte, et, au sommet de la route blanche, se dessine la silhouette d'un gros bourg. C'est Tordesillas, un lieu qui m'attirait, car il fut le théâtre d'une grande infortune.

L'histoire de la reine Jeanne est assez triste, pour que le roman et le théâtre n'aient pas besoin de la défigurer[1].

Cette pauvre infante, intelligente, courageuse et belle, avait les grâces et les vertus qui font les grandes reines. Son éducation avait été fort soignée. Elle était poète, latiniste et musicienne, mais elle héritait de sa mère une susceptibilité jalouse, qui lui devait être fatale.

En 1496, âgée de dix-sept ans, elle avait épousé par procuration, à Valladolid, un archi-

1. Les publications célèbres de M. Bergenroth ont permis à quelques historiens d'inventer une nouvelle histoire de Jeanne la Folle, et de la peindre comme une séquestrée, victime de son père et de son fils. Cette thèse donnait lieu à un dramatique roman, et ces renouvellements de l'histoire sont des jeux auxquels se complaisent certains artistes. Mais celui-ci avait le tort de faire de Ferdinand d'Aragon et de Charles-Quint deux monstres tels qu'il s'en est peu rencontré dans l'histoire, et de leur donner trop et de trop illustres complices. Cette invraisemblance morale, capable, semble-t-il, d'arrêter un historien prudent, se heurte d'ailleurs à trop de témoignages contraires pour qu'on puisse l'accepter. La réclusion, à Tordesillas, de la royale névrosée ne fut certes pas un traitement salutaire, ni clément, mais le mal qui la nécessitait ne nous semble pas douteux.

duc d'Autriche. La flotte des cent vingt navires qui la portait d'Espagne en Flandre semblait la conduire au bonheur. La pompe des fêtes flamandes l'éblouit à son arrivée, et, avec une passion candide, l'Espagnole se donna au bel archiduc. Son bonheur eut un prompt lendemain. Philippe était impudemment infidèle ; quand elle s'en aperçut, l'archiduchesse pleura si abondamment qu'elle tarit, de ce coup, la source de ses larmes ; désormais, aucune douleur ne la fera pleurer.

Philippe le Beau fut plus qu'infidèle. Il fut méchant. Il éloigna de sa femme tout serviteur espagnol, et n'assura pas même à la fille des rois catholiques les ressources dont disposait une bourgeoise d'Anvers. Dès 1599, le prieur de Ségovie, Fr. Thomas de Matienzo, écrivait, de Bruxelles, à la reine Isabelle : « On soumet l'archiduchesse à une telle frayeur, qu'elle n'ose lever la tête, et à une telle pénurie, qu'elle n'obtient pas un maravédi pour faire l'aumône. » A de tels traitements, la princesse répondait par un amour aveugle, mais une tête de femme ne supporte pas impunément un pareil martyre.

En 1502, l'archiduc et sa femme vinrent en Espagne. L'infante devait être reconnue comme princesse des Asturies. Elle était alors enceinte de son troisième enfant, Fernand, le futur roi des Romains. Avant la naissance de son fils, l'archiduc regagna les Flandres Quand la princesse, délivrée, voulut rejoindre son mari, la

reine Isabelle mit quelque obstacle à ce départ. L'archiduchesse donnait déjà les signes d'une singulière monomanie. Elle sortait seule, à pied, s'arrêtant en plein air, dans des endroits d'où on ne pouvait plus l'éloigner. Elle se livrait aussi à des scènes violentes. On jugea plus prudent de la laisser retrouver l'archiduc ; mais, dès 1501, il fut évident que l'héritière des rois d'Espagne était inapte à régner. Ferdinand le Catholique confia ses angoisses aux Cortès de Toro. La princesse savait ce qu'on pensait d'elle ; le 1er mai 1501, elle écrivait elle-même à M. de Vere, l'ambassadeur de l'archiduc près du roi catholique : « On me tient, là-bas, pour privée de jugement... Je ne dois pas m'étonner qu'on élève contre moi de faux témoignages, puisqu'on en a élevés contre Notre-Seigneur... Je sais bien que le roi mon seigneur (Philippe) a écrit en Castille pour se justifier en se plaignant de moi, mais ces histoires devraient rester entre père et fille, d'autant plus que, si j'ai montré quelque passion, si j'ai cessé de tenir le rang qui convient à ma dignité, il est notoire que la seule cause en est la jalousie. Je ne suis pas seule à avoir souffert de cette passion ; la reine elle-même, cette si excellente, si exquise personne, fut jalouse elle aussi, mais le temps guérit Son Altesse, et le temps me guérira aussi. »

Le temps ne devait point guérir la reine Jeanne. Au mois d'avril 1506, elle revenait en

Castille avec son mari. Une tempête fut sur le point d'engloutir son vaisseau. Plus courageuse que l'archiduc et que personne, la princesse, toujours un peu extravagante, se fit couvrir de ses parures et de ses diamants, voulant mourir avec la majesté d'une infante d'Espagne.

La tempête l'épargna : elle était réservée à de plus tristes maux. Selon que l'une ou l'autre de ces déclarations servait ses intérêts, Philippe le Beau déclarait sa femme folle ou rassise. La reine Isabelle était morte en 1504. Aussitôt, Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, s'était dépouillé de son titre de roi de Castille et de Léon ; il avait transporté ces couronnes sur le front de sa fille Jeanne, mais il redoutait de laisser à son gendre le gouvernement de ces royaumes. Le roi s'était du reste remarié : on pouvait craindre qu'il eût de nouveaux héritiers. Par une série de négociations peu scrupuleuses, Philippe parvint à détruire l'influence de son beau-père et de sa femme. Les grands de Castille allaient à ce soleil levant. Seul, Cisneros restait fidèle à Ferdinand.

La mort traversa les projets de Philippe. Pendant sept jours, assise à son chevet, la reine Jeanne lui prodigua tous ses soins. En vain : le 25 septembre 1506, Philippe le Beau expirait ; il avait vingt-huit ans, et la reine, à ce coup, sentit sa raison s'égarer. La reine Jeanne devenait, tout de bon, Jeanne la Folle. Elle fit parer le cadavre du roi à la mode flamande, et, sans ver-

ser une larme, en proie à une effrayante douleur, elle s'attacha à ces restes dont elle ne se devait plus séparer. Le défunt roi, couvert du manteau royal, une épée nue et un sceptre placés des deux côtés de son corps, resta deux jours exposé à Burgos, dans le palais des connétables de Castille, l'actuelle maison *del Cordon*. Le 28 septembre, on le transféra à Miraflorès, et on l'ensevelit dans la sacristie, en un cercueil paré de brocart gris. Pour détacher la reine du cercueil, un chartreux eut la malencontreuse idée de dire que, peut-être, le roi ressusciterait. Cette espérance devint l'idée fixe de Jeanne.

Les Flamands avaient parlé de transporter chez eux les restes de Philippe le Beau. Le 1er novembre, la reine vint à Miraflorès, s'assurer que le vol sacrilège n'était point accompli. Elle entendit la messe, déjeuna, puis, malgré les remontrances de l'évêque de Burgos Fr. Pascual de Ampudia, elle fit ouvrir la bière, et retourna le cadavre décomposé. Elle revint ensuite à Burgos d'où elle envoya, pour parer le cercueil, les rideaux verts et rouges, brodés d'or, de son lit nuptial, des tapis et une robe rouge et blanche.

Une épidémie désolait Burgos et obligea la reine à fuir à la *Casa de Campo* des connétables. Le 20 décembre, Jeanne la Folle vint donc à Miraflorès, et, sur un char magnifique, emporta le cercueil de son mari. Les évêques de Jaen, de Malaga, de Montoñedo l'accompagnaient. Le lamentable cortège ne voyageait que la nuit.

« Une femme, disait la reine, qui a perdu son mari, le soleil de sa vie, ne doit point voir la lumière du jour. » A chaque station, elle commandait un service funèbre, et ouvrait encore le cercueil, afin de s'assurer si le roi ne ressuscitait pas. Toujours jalouse, elle ne souffrait pas qu'une femme approchât de la bière. Entre Torquemada et Hernillos, elle s'était, par erreur, arrêtée dans un couvent de nonnes. Instruite de sa méprise, elle fit précipitamment repartir le cortège, en pleine nuit glaciale. A Tordesillas, elle dut interrompre son voyage. Le 14 janvier 1507, elle y devenait mère de sa dernière enfant, l'infante Catherine. La reine séjourna près d'un an à Tordesillas. Son père, le roi d'Aragon, était alors en Italie. Il n'en revint qu'en juillet 1507. La reine Jeanne le rejoignit à Tortoles, puis se retira à Arcos, traînant toujours après elle le cercueil de son mari. Elle ne se doutait pas, la pauvre princesse, que, son veuvage à peine connu, le roi d'Angleterre, Henri VII, avait demandé sa main. Il ne lui aurait plus manqué que ce malheur, après avoir été la femme de Philippe le Beau, d'être la marâtre de Henri VIII ! La reine Jeanne fit comprendre à son père qu'avant d'épouser un second mari, elle devait enterrer le premier. A cela même elle ne voulait pas se résoudre. Ferdinand obtint, du moins, que sa fille abandonnât Arcos et vînt résider à Tordesillas. Elle y conduisit la dépouille adorée, la garda quelque temps dans son palais,

puis consentit à la déposer dans le couvent de Sainte-Claire. D'une fenêtre, elle pouvait l'apercevoir toujours.

Perché sur la rive droite du Duero, le vaste palais des rois de Castille dominait le fleuve et la plaine. La femme infortunée de Pierre le Cruel, la douce reine Blanche, avait souvent pleuré dans ce palais. Jean II y avait vécu en roi fainéant. En 1494, Espagnols et Portugais, dans une conférence célèbre, s'y étaient concertés sur le partage du Nouveau Monde, décidé par Alexandre VI.

A gauche du palais, s'élevait le monastère de Sainte-Claire. L'aile droite était attenante à la vieille église de Saint-Antolin, à laquelle le palais communiquait par un pont voûté. Le monastère de Sainte-Claire survit encore. La prière qui l'habite l'a sauvé de la ruine. Pierre le Cruel aimait l'architecture arabe. Le couvent conserve encore un délicieux patio mauresque, et le château devait porter les traces de cet art charmant et léger. Mais rien ne subsiste du palais qui fut, quarante-neuf ans, la sépulture de Jeanne la Folle. Quelques assises de pierre brune en marquent seules la place. Notre-Dame de la Guia est la patronne de Tordesillas. Sa statue en bois avait, dit-on, suivi Pizarre dans la conquête du Pérou. Le glorieux capitaine en fit hommage à la reine Jeanne, qui aimait cette madone, et lui donna le collier d'émeraudes dont on la pare encore aujourd'hui. Le couvent possède aussi six

chandeliers d'argent et un grand brasero, présents de la reine démente. Ainsi, des splendeurs royales, cela seul reste qui fut offert à Dieu.

Une maison souveraine fut constituée pour la reine folle. Don Bernardo de Sandoval y Rojas, marquis de Denia, comte de Lerme, en fut nommé gouverneur. Vingt gentilshommes ou officiers occupaient les charges de cette triste cour, qui comptait aussi huit dames d'honneur, quinze femmes de chambre, des chapelains, des gentilshommes de la chambre, une garde composée de monteros et de hallebardiers.

Pendant onze ans, Jeanne la Folle fut oubliée. Elle ne sut pas que son père était mort, le 23 janvier 1516. Quand son fils Charles partit pour l'Allemagne, il vint, le 18 novembre 1517, prendre congé de sa mère. En 1520, la révolte des comuneros éclatait. Souvent la reine avait demandé à réunir des grands. Elle voulait sortir et jouer son rôle de reine. « Elle me tient, écrivait Denia, des propos qui toucheraient des pierres... Elle me dit des paroles si navrantes que j'en ai pitié. » Quand les chefs de la Commune se présentèrent à Tordesillas, leur vue rendit la vie à la princesse. On lui avait caché la mort de son père, le roi Ferdinand.

— Voici quinze ans qu'on me ment, s'écria-t-elle, et qu'on me traite mal, et le premier qui me ment est le marquis.

A ces mots, Denia s'agenouilla.

— C'est vrai, Madame, répondit-il, je vous ai

menti ; je l'ai fait pour vous éviter des excès de passion. Mais je vous déclare maintenant que votre père est mort, et que je l'ai enterré.

Se tournant vers le président du conseil de Castille :

— Évêque, dit la reine, il me semble que tout ce qu'on me dit est un songe.

— Cependant, répondit le président, c'est en vos mains, après Dieu, qu'est, aujourd'hui, le salut du royaume.

J'ai entendu soutenir que la reine Jeanne n'était pas une démente vulgaire, mais une parfaite hystérique. Il se peut. L'appel des comuneros la secoua de sa torpeur. Elle reçut les députés de la Sainte-Junte avec l'étiquette formaliste dont usait la reine Isabelle. Pendant six heures, elle entendit leurs remontrances. Elle nomma aussitôt Jean de Padilla capitaine des comuneros, ordonna que la Junta se transportât d'Avila à Tordesillas, et, tous les jours, voulut traiter avec quatre délégués.

Les serviteurs de la reine profitèrent de ce réveil de sa raison pour affirmer qu'on la tenait injustement captive. Denia fut congédié. La cour de Tordesillas annula bientôt celle de Valladolid. « Si cela continue, écrivait au roi le cardinal d'Utrecht, régent du royaume, ma charge va prendre bientôt fin, et je ne vois pas comment nous pourrons garder une seule ville sous l'obéissance du roi. » Ni la reine Jeanne, ni Padilla ne savaient clairement où tendaient leurs désirs.

Aussi bien, l'esprit de la reine s'éteignait. Elle ne voulait signer aucune décision de la Junta. Elle avait exalté des espérances qu'elle ne pouvait seconder. Les comuneros furent vaincus et Tordesillas saccagé. Le marquis de Denia revint garder la souveraine, dont la détresse recommença[1].

Près de la reine restait sa dernière fille, l'infante Catherine, la plus jolie de ses six enfants, celle qui ressemblait le plus à Philippe le Beau, pauvre captive née après la mort de son père. L'infante avait grandi dans ce palais sépulcral, confinée dans une chambre derrière celle de sa mère, en compagnie de deux vieilles servantes. Pour la distraire, le gouverneur avait fait ouvrir une fenêtre, d'où la princesse pouvait, du moins, voir les bonnes gens se rendre à l'église ou se promener, et les chevaux descendre vers le Duero. Quand des enfants passaient, la princesse leur jetait quelques maravédis, afin qu'ils s'amusassent sous ses yeux.

En 1517, le roi Charles vint à Tordesillas avec sa sœur Léonor. La reine les reçut avec joie. « Vous êtes donc mes enfants ! leur dit-elle. Comme vous avez grandi en peu de temps ! » Et elle les embrassa. Le roi eut compassion de sa petite sœur, si mignonne sous ses pauvres habits. Car la reine Jeanne la faisait vêtir pauvrement : rien qu'une robe de drap gris, une sorte de man-

1. Denia remplit cette charge jusqu'à sa mort, en 1535. Alors, son fils, don Luis, en hérita.

telet de cuir et un bonnet blanc. Le roi voulut délivrer sa sœur. Une nuit, il la fit enlever et conduire à Valladolid. On para l'infante d'un joli costume ; on lui donna quelques jours de joie. Mais l'infortunée reine avait à peine appris le départ de sa fille, qu'elle emplit le palais de ses gémissements et déclara ne rien vouloir manger, tant que Catherine ne lui serait pas rendue. L'infante dut revenir à Tordesillas. Le roi exigea seulement qu'on donnât à sa sœur des compagnons de son âge et qu'on veillât à la distraire un peu. C'est par suite de cet ordre que, de 1523 à 1525, François de Borgia, le fils aîné du duc de Gandie, fut, à Tordesillas, menin de l'infante Catherine.

La reine Jeanne dut pourtant se séparer de sa fille. Le 20 août 1524, Charles-Quint fiançait sa sœur au roi de Portugal, Jean III. Dès lors, aucun bonheur ne resta plus à Jeanne la Folle, qui, trente et un ans encore, devait promener sa douleur sous les voûtes obscures du vieux château. Son fils, le triomphant empereur, ne lui survécut que trois ans. Et au milieu des fêtes d'Augsbourg ou de Tolède, de Valladolid ou d'Anvers, souvent, sans doute, César dut voir passer en ses rêves l'ombre désespérée qui se traînait à Tordesillas [1].

1. Tant qu'elle vécut, Charles-Quint joignit le nom de sa mère au sien dans le libellé de toutes ses ordonnances. Dans les archives d'Osuna (Madrid), je trouve la lettre que l'empereur adressait à la reine après Pavie, le 10 mars 1525. Elle suppose, à

Le marquis de Denia, gouverneur de la cour, avait une tâche ingrate. Il l'exerça avec rigidité. Il avait éloigné de la reine son confesseur, un franciscain, le P. Jean d'Avila. Cette mesure contribua peut-être à inspirer à Jeanne la Folle la terreur des choses saintes. Durant ses quinze dernières années, elle céda à cette terreur. Seul, un saint la pouvait dissiper. François de Borgia, l'ancien page de la petite infante, après avoir été vice-roi, duc et grand seigneur, était devenu un pauvre jésuite et un grand saint. En 1552, il avait, à deux reprises, visité et consolé la reine. En 1554, la reine Jeanne allait plus mal. Sa robuste santé s'était altérée depuis un an. Le

la fois, de l'affection de la part du fils, et de l'intelligence chez la mère. « † Serenissima reyna nª muy cara y muy amada señora madre y lugarteniente general. — En esta ora nos ha llegado la nueva de como a XVIII del mes pasado, nostros capitanes y exercito dieron la batalla al rey de Francia que estaba sobre Pavia, y por gracia de Dios Nº Sr y con su ayuda, hovieron la victoria, y fue preso el rey de Francia, y el principe don Enrique de Labret, y el Bastardo de Savoya, y el gran Maestre de Francia con otros muchos, y muerto el Almirante de Francia y Mossior de La Palissa y Mossior de la Tramulla, y otros XVI mil hombres del campo de los Franceses, con sola perdida de 400 hombres de los nostros, y en ellos de cuenta solo el Marqués de Sant Angelo, que muriò de mano del rey de Francia... Y por ser tan cierta, nos pareció luego, dar aviso della a Vª Serenidad, por vª consolación y plaser, y paraque, señora, proveays y mandeys que en esta ciudad y reyno se den gracias a Dios por tan gloriosa nueva, y por las mercedes que cada dia nos hace de su mano. — Serenisima reyna, muy cara y muy amada señora Madre, Dios Nº Sr os aya en su special encomienda. De Madrit... »

roi d'Espagne commanda au P. François de Borgia d'aller assister la souveraine. Le saint gagna Tordesillas, où sa fille, la comtesse de Lerme, était dame d'honneur de la reine. Il ne voulut prendre gîte ni dans le palais royal, ni dans celui des comtes de Lerme, mais dans le petit hospice de *Mater Dei,* qui s'élevait en face de la demeure de sa fille.

La reine s'imaginait que ses dames d'honneur étaient des sorcières malfaisantes. Elle contait les impiétés dont ses compagnes se rendaient coupables. « Leur présence seule, assurait la reine, m'empêche de remplir, comme je le faisais jadis, mes devoirs de chrétienne.» François de Borgia calma la pauvre démente. Il fit éloigner les dames d'honneur, put absoudre la reine, lui fit entendre la messe, recevoir de l'eau bénite. Sa douceur obtint plus, en un jour, que le marquis de Denia n'avait gagné depuis longtemps. L'année suivante, Philippe II manda de nouveau François de Borgia : « A vous seul, lui dit-il, vous avez, l'an passé, fait plus de bien à la reine en quelques jours, que cent docteurs et beaucoup de médecins en quarante ans. » François regagna Tordesillas. La reine approchait de sa fin. Elle permettait à peine qu'on la soignât, et, dans ses douleurs, elle poussait des cris qui affligeaient toute la ville. Le saint parla, et les ténèbres se dissipèrent. La reine retrouva sa raison. « Récitez le symbole de la foi, demanda-t-elle. Je le répéterai. » Elle demanda pardon

des fautes causées par sa folie. A la prière de François de Borgia, le P. Dominique de Soto était venu de Salamanque s'assurer si la mourante pouvait communier. Elle ne le pouvait pas. Elle reçut, du moins, l'extrême-onction, baisa le crucifix que lui présentait Borgia, et, reine très catholique, elle mourut en disant : « Jésus crucifié, soyez avec moi! »

La fin chrétienne de la reine consola d'autant plus ses sujets et ses fils, que, dans son entourage, on la jugeait possédée.

L'inexplicable, c'est l'extrême pauvreté dans laquelle mourut cette femme, aïeule et mère de souverains régnants. Elle laissa ses serviteurs dans la même misère, et le marquis de Denia en eut si grand pitié, qu'il crut, bien tardivement, devoir en informer l'empereur, le roi d'Angleterre et la régente d'Espagne.

Ses restes demeurèrent quelque temps au couvent de Sainte-Claire de Tordesillas, puis à l'Escurial. En 1574, la reine Jeanne alla reposer pour toujours auprès de son mari, Philippe le Beau, dans la chapelle royale de Grenade.

CHAPITRE IV

SALAMANQUE

Salamanque... s'endort au son des mandolines,
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers...

Voici beau temps qu'elle ne s'éveille ni ne s'endort plus ainsi, la pittoresque cité, celle qu'en d'autres temps l'on appelait la petite Rome, celle dont, aujourd'hui, les artistes s'éprennent encore si vite.

Elle sommeille à l'écart, rendue un peu inaccessible, et, par cela même, plus désirable par l'incommode service des chemins de fer. Comme la grande Rome, elle est cernée d'une campagne solitaire, non plus vallonnée comme les plaines de Castille, mais plate comme l'Océan quand il st calme. Champs infinis de blé, labourés par e rares paires de grands bœufs bruns, lignes finies de chênes verts. Je voudrais traverser s étendues seul, balancé au pas dolent d'une

mule, pour en goûter le calme souverain. Les moissons qui poussent y témoignent du travail et du souci de l'homme, mais le maître est absent. Qui donc a remué toutes ces terres ? A qui donc servira tout ce blé ?

Des omnibus, peints en vert ou en rouge, attendent les voyageurs à la gare de Salamanque. Au grand trot, les mules fondent dans les rues en pente ; elles tournent à angle droit, avec maintes chances de verser. Le soleil du matin illumine les murs de grès, et le premier charme de Salamanque apparaît, celui de sa couleur. Ses dômes et ses palais se dorent et flambent. Elle semble toute bâtie d'un ambre rose très vieux. C'est autre chose que les tons d'abricot des murailles du Midi, et tout est lavé de cette teinte délicieuse : les jolis portails renaissance, et les masses orgueilleuses des églises, et les masures qui longent le Tormès, et le vieux pont romain, au pied duquel des lavandières battent, en chantant, leur linge blanc et leurs toiles rouges.

Et les costumes reparaissent, poésie naïve des pays fidèles. Les *charros* portent la culotte serrée et les bas noirs, la veste courte et le large chapeau plat. Au col de la chemise, un gros cabochon d'or en filigrane. Au gilet, six larges boutons d'argent, carrés ou ronds, plus gr qu'un écu. Aux jarrets et aux manches, quat petites jumelles d'argent. Une ceinture de lair ou la *vacca,* large gaine de cuir ciré, les enseri

semblable au corset des anciens légionnaires.

La plaza Mayor de Salamanque siérait à une capitale de royaume. Carrée, bordée de hauts hôtels réguliers et d'arcades, dont les cartouches, en haut relief, contiennent les bustes des rois de Castille, elle est du grand goût XVIIIe siècle. Mais voici, à côté, pour les aquarellistes, un coin pittoresque : la place de la Verdura qu'emplissent les ânes et les *charros* et les piles de légumes. La seigneuriale Salamanque devait être superbe quand florissaient ses vingt-cinq monastères, ses vingt-cinq paroisses, quand chaque palais dressait sa tour, ceinte de donjons et de mâchicoulis, semblable à cette jolie tour octogone du *Clavero,* appartenant aux Sotomayor, quand le *bando* de Santo Tomé luttait contre celui de San Benito, quand son université rayonnante comptait trente collèges, sept mille étudiants cosmopolites, et se glorifiait, avec Oxford, Paris et Bologne, d'être la lumière du monde.

Mais elle garde assez de restes de son majestueux passé pour qu'on puisse en revivre l'histoire en parcourant ses rues silencieuses. Certains de ses quartiers sont un merveilleux musée. Elle est la Florence de l'Espagne, et l'autre Florence n'a pas de plus beaux palais que la *Casa de las Conchas,* ou celle de Monterey, ou que ce collège des Irlandais, au léger patio renaissant bâti par Alonso de Berruguete.

Pas d'autre ornement, au massif palais de las

Conchas, qu'un semis de lourdes coquilles, et de légères fenêtres gothiques aux grilles ouvragées comme un treillis de filigrane. Et aux encoignures des murs austères, quels jolis écussons aux casques empanachés, quels bijoux de portails d'églises, fouillés comme un triptyque flamand, et dans cette ville, quel délicieux mélange des grâces de la Renaissance et des richesses du gothique fleuri !

On fut deux siècles (1513-1733) à bâtir la nouvelle cathédrale de Salamanque, et j'ai vu peu d'œuvres d'une expression plus triomphante, que cette immense église si pleine de lumière qui domine la cité d'un air si souverain, dont les décorations sont si distinguées, dont les portails, aux ciselures plateresques, sont des poèmes d'une si infinie délicatesse, d'une si opulente ingéniosité. La cathédrale nouvelle est l'œuvre des âges de gloire ; elle proclame la foi dominatrice, maîtresse des âmes et des peuples. Le sentiment qu'elle inspire serait plus puissant si le chœur des chanoines ne s'était emparé de la nef centrale. La luxueuse *silleria* du chœur est l'œuvre d'Albert Churriguera : c'est dire son style. Il faut passer à l'ancienne cathédrale, attenante au transept de droite, pour retrouver l'Espagne du XIe siècle, la Castille romane des âges épiques.

Les Arabes refoulés, les rois de Castille et de Léon confièrent à des comtes *repobladores* — que ne le peuvent-ils refaire aujourd'hui ? — le soin

Cliché Hauser y Menet

SALAMANQUE. CASA DE LAS CONCHAS

de rebâtir et de peupler leurs villes. L'infante Urraca et son mari, le comte Raymond de Bourgogne, appelèrent à Salamanque des Français et des Galiciens, des montagnards d'Asturie et de Léon, des Castillans et des Portugais. Les Juifs vinrent d'eux-mêmes. Sitôt la ville fortifiée et ses *fueros* déterminés, les comtes chargèrent l'évêque Jérôme Visquio de remplacer la chapelle mozarabe, asile du culte chrétien sous la domination more, par une *seo* nouvelle, qu'ils comblèrent de faveurs.

Don Jérôme est aujourd'hui un saint, et il était alors un héros légendaire, dont le poème du Cid fait large mention. Ce moine bénédictin était français et périgourdin, — un cadet de Gascogne ! — Du temps des Maures, il était déjà pasteur des chrétiens de Valence, et les infidèles l'appelaient don Cadoc. Don Cadoc et le Cid se comprirent. L'évêque était grand clerc et homme de Dieu. De plus, il savait, comme aucun chevalier, manier les chevaux et les armes. Arrivant de bataille, il sautait de cheval, endossait son pluvial brodé d'argent, et recevait doña Jimena à la porte de l'église. Un matin, don Cadoc avait célébré devant le Cid la messe de sainte Trinité. Se tournant ensuite vers le héros :

— Bon Cid, dit-il, vous avez de bonne heure ceint votre épée de guerre. Moi, je vous ai chanté la messe. Je réclame maintenant mon salaire. Octroyez-moi de distribuer les premières blessures.

Las feridas primeras, que las aya yo atorgadas.

J'ai apporté un pennon neuf et de bonnes armes : je les voudrais essayer.

— Votre parler me plaît, répondit le Cid, allez éprouver vos armes sur les Maures, et, d'ici, nous verrons comme l'abbé se bat.

L'évêque Jérôme sauta aussitôt en selle, et d'un premier coup de lance, il renverse deux Maures. Sa lance rompue, il met l'épée au clair. Il a déconfit deux infidèles de sa lance; il en pourfend cinq de l'épée. L'ennemi l'entoure; l'évêque rend de grands coups qu'admire le Cid, et ses armes neuves ne se faussent point.

Le Cid mourut; son ami l'assista, et tandis que Chimène défendait Valence, l'évêque essaya vainement d'obtenir des secours d'Alphonse VI. Après sept mois de siège, Valence dut se rendre. Le 5 mai 1102, les Almoravides la prirent. Alors l'évêque accompagna la veuve du Cid à Saint-Pierre de Cardeña. Le mois suivant, le comte Raymond confiait au preux évêque, devenu pasteur de Salamanque, le soin de restaurer la cathédrale. L'évêque mourut le 30 juin 1120. Il aurait voulu reposer près du cher Cid, à Cardeña, mais sa ville garda ses restes et on l'enterra avec le vieux Christ des batailles, rapporté de Valence. Aujourd'hui le saint évêque repose à la nouvelle cathédrale, dans la chapelle du Christ des batailles. Au reliquaire de son église, il laissa une autre croix plus petite,

crucifix roman de bronze doré, celui même que le grand Cid portait au cou dans les combats.

Il faut pénétrer dans la vieille cathédrale en se redisant l'histoire de son fondateur, et en regrettant qu'au lieu de reposer dans la nouvelle église, dans une urne de style baroque, le vieil évêque guerroyeur ne dorme point sous cette nef austère, plus digne de lui et de la croix du Cid.

Cette ancienne cathédrale abandonnée, aux murs épais de trois mètres, aux piliers surmontés de chapiteaux fantastiques, à la voûte ogivale, est une des plus brillantes créations du style roman de transition. Dans un charmant retable gothique, l'abside centrale renferme cinquante-deux fresques en miniature, représentant la vie du Christ. Elles sont l'œuvre d'un disciple de Giotto, Nicolas Florentino, et les grâces de l'art primitif éclairent, comme d'un sourire, les sévérités hiératiques des sculptures grises.

Autour du cloître attenant à l'église, s'alignent les sévères tombeaux des comtes de Bourgogne, et s'ouvrent trois chapelles mémorables. L'une sert encore au rite mozarabe ; elle appartenait aux Maldonado ; à sa voûte est accrochée la bannière du plus illustre des Maldonado, la bannière rouge du *bando* de Santo Tomé. La chapelle e Santa Barbara contient la tombe de l'évêque ucero ; une planche couvre la tombe ; contre 'autel est dressé un vieux fauteuil de cuir. Au mps où l'université florissait, on enfermait pen-

dant deux jours, dans cette chapelle, les candidats au doctorat. Assis sur ce fauteuil, accoudés à cette table, ils méditaient sur la fragilité des choses terrestres. Au troisième jour, les étudiants les venaient prendre au son des fifres, et les menaient recevoir le bonnet et l'anneau. La chapelle des Anaya, nécropole de cette famille, contient, entre autres tombes, une merveille : le sépulcre en marbre de Diego de Anaya, archevêque de Séville. Une grille de fer forgé entoure cette tombe. On l'achèterait à son poids d'or, tant elle est d'un délicieux travail.

Il n'est pas une église de Salamanque qui ne renferme quelque joyau : aux Augustines, c'est une *Immaculée Conception* de Ribera, qui peut rivaliser avec celle de Murillo; à San Espiritu, c'est le plafond *artesonado* de la salle capitulaire; à las Dueñas, c'est un cloître renaissance envahi par les herbes, mais, après les deux cathédrales, le couvent de San Esteban mérite la palme de la splendeur. Une vieille église de San Esteban fut donnée aux Dominicains en 1256. Au xve siècle, Diego de Deza bâtit un premier cloître, et la grande salle *de profundis*, où Christophe Colomb, découragé, lui confiait ses plans et obtenait son ferme appui. Le grand cloître, aux arcades légères, l'église et la sacristie furent commencés au xve siècle, et achevés en 1610. L'oncle du grand duc d'Albe, frère Juan Alvarez de Tolède, plus tard cardinal archevêque de Santiago, construisit l'église à ses frais.

D'autres membres de l'ordre, personnages célèbres, rivalisèrent avec l'archevêque de Santiago, pour faire de leur ancien couvent une merveille digne d'eux. Frère Domingo de Soto fut le plus humble des donateurs. Il fit bâtir un escalier royal, et demanda seulement qu'on enterrât son corps sous la première marche, afin que tout passant pût le fouler. La large nef gothique de l'imposante église aboutit à un ciborium carré d'un puissant effet. La tribune du chœur est ornée d'une silleria délicate. Le retable doré est malheureusement l'œuvre de Churriguera. Pour construire ce titanesque entassement, le duc d'Albe fit couper quatre mille pins, et, parmi les colonnes fleuries, on aperçoit à peine la madone de la Vega, patronne de Salamanque, précieuse statuette de bronze doré du XIIe siècle. La façade de l'église est un retable du plus beau travail plateresque. Il semble que des frises aux dentelures si légères, que des scènes d'un si patient travail devraient être conservées à l'intérieur d'un édifice. Mais le temps n'en a ébréché aucun détail, et la lumière de Salamanque a embelli cette façade en la dorant de son éclat.

La pieuse Salamanque fut batailleuse, et c'est encore une ressemblance qu'elle me paraît avoir avec Florence, que cette lutte des familles qui, si longtemps, ensanglanta ses rues. Fondée par des nations hétérogènes, Salamanque, dès la Renaissance, fut déchirée par les factions, mais

c'est surtout à la suite du règne violent de Pierre le Cruel, que la cité demeura irrémédiablement divisée. Les Maldonado et les Tejeda guidaient les deux factions rivales. A leurs bannières se rallièrent des bans opposés. Ceux du nord de la ville formaient le ban de Santo Tomé, et arboraient la bannière rouge; les autres, du ban de San Benito, élevaient une bannière blanche. Tout leur était prétexte à dissensions : nominations des magistrats, décisions municipales. Chaque famille fortifiait sa demeure, la surmontait d'une tour crénelée, et à l'appel du tocsin on courait s'égorger sur les places. Les discordes se seraient aggravées si les étudiants s'en étaient mêlés; aussi devaient-ils tous jurer de ne jamais faire partie d'aucun ban.

Une petite maison paisible, au balcon surmonté de jolies armoiries serties d'acanthes, rappelle un des plus tragiques épisodes de ces luttes. Cette maison fut celle de doña Maria la Brava.

Don Henri Enriquez, regidor de Salamanque, descendait de Ferdinand III. Il laissait à sa veuve, Marie de Monroy, deux fils et deux filles. L'aîné, Pedro, avait dix-neuf ans; le second, Luiz, en avait dix-huit. Tous deux s'étaient étroitement unis d'amitié avec deux autres frères de la famille des Manzano qui s'appelaient Gomez et Alonso. Un jour, vers 1464, les Manzano jouaient avec Pedro Enriquez. Une dispute survint, puis une rixe. Pour être ami, on n'en était

pas moins espagnol de Léon. Les épées jaillirent du fourreau, et le jeune Enriquez fut tué. Le coup fait, les Manzano se dirent qu'il restait un vengeur, et que, pour éviter des représailles, il serait prudent de le supprimer. On invita donc Luiz Enriquez à jouer, et tandis qu'il marchait confiant entre ses deux amis, un d'eux le blesse, l'autre l'achève. Les meurtriers, aussitôt, gagnèrent le Portugal. On apporta les deux cadavres aux pieds de Marie de Monroy. On s'attendait à la voir défaillir, elle ne versa pas une larme, et à ceux qui lui disaient d'ensevelir ses fils : « Faites-en ce que vous voudrez », répondit-elle. Le soir même, doña Maria réunit vingt hommes bien armés, et, à leur tête, partit pour son domaine de Villalba, sous prétexte de fuir un attentat des Manzano. A mi-chemin de Villalba, Marie de Monroy arrête son cortège et lui déclare qu'elle ne vivra plus que pour sa vengeance. Effrayés, ses soldats lui répondent que ses ennemis sont en fuite, renfermés sans doute dans quelque place du Portugal. Marie réplique : « Rien n'est plus fort qu'un cœur d'homme ; quand ce cœur veut, tout est à lui. Je vais prendre des habits d'homme. Je serai votre chef, et, dans le danger, je marcherai la première. » Elle fait ce qu'elle dit, et avec sa troupe pénètre en Portugal. Avant un mois, ses espions lui avaient appris où se terraient les Manzano. Une nuit donc, Marie de Monroy arme ses gens. De leurs massues, les écuyers enfoncent les portes de la place. Dix d'en-

tre eux gardent les issues ; avec les autres Marie pénètre dans la salle où se tenaient ses ennemis. Atterrés à la vue de la vengeresse, ils appellent au secours. Mais quand les Portugais arrivent pour les défendre, leurs deux têtes pendaient déjà à la main gauche de Marie de Monroy. La troupe espagnole fut bientôt à cheval, et un jour, en plein midi, elle apparut à Salamanque. Marie de Monroy se dirigea vers l'église où reposaient les restes de ses fils, et sur leur tombe, elle déposa les deux têtes des Manzano. Alors elle rentra chez elle et pleura. Dès lors, le peuple l'appela Marie la Brave. Quelquefois encore, aujourd'hui, un *charro,* revenant du marché, et se laissant aller au pas cadencé de sa mule, jette à l'écho des bois de chêne ce vieux couplet d'un poème écrit il y a trois siècles:

No llora la gran matrona
Al ver sus pechos abiertos;
Que, en no llorar hijos muertos,
Quiere ser más que leona [1]...

Le piquant de l'histoire, est que, par son mariage, Marie de Monroy avait voulu réconcilier deux familles. Les Manzano étaient du ban de San Benito; les Monroy, de celui de Santo Tomé. Bannière rouge et bannière blanche n'en furent que plus opposées, et Salamanque ne

1. Elle ne pleure pas la grande matrone — En voyant son sein déchiré ; — En ne pleurant point ses fils tués, — Elle veut être plus qu'une lionne.

retentit longtemps que de luttes forcenées. Aux maux extrêmes, les saints portent seuls remède. Un moine augustin, frère Jean de Sahagun, se fit l'apôtre de Salamanque, et, à sa voix, les hostilités s'arrêtèrent. Dans une rue étroite, qui descend de la cathédrale et qui porte son nom, le saint, un jour, rencontra un taureau échappé. D'un mot, il l'arrêta. Histoire ou symbole, ce miracle résume sa vie. Aussi, quand il mourut, en 1479, on grava sur sa tombe cette éloquente épitaphe: *Hic jacet, per quem Salmantica non jacet.*

Sur deux côtés d'une petite place tranquille, qu'orne une statue trop moderne de Fray Luis de Léon, s'élèvent l'Université et le Collège des études mineures, bâtis à la fin du xve siècle par les rois catholiques. Les deux édifices ont des portes géminées. Très simple, celle des écoles mineures est surmontée d'une madone et d'un jeu de cintres gracieux, aux rinceaux fleuris. La façade de l'Université, aux cloisons armoriées et garnies de médaillons, ressemble à une de ces monstrances d'or repoussé que ciselaient les orfèvres du xve siècle. Nulle part, mieux que sur cette place, ou que dans ce patio verdoyant, ou que sur cet escalier à la curieuse balustrade gothique, nulle part, à Salamanque, mieux que dans cette université, on ne sent combien le passé a fui.

Nous nous targuons, aujourd'hui, d'aimer l'étude et de favoriser sa libre diffusion. Mais

que sont nos libertés et nos ferveurs auprès de celles du moyen âge ? Alphonse IX fonda, en 1230, l'Université de Salamanque. Il ouvrait aux étudiants de l'Europe cette jolie ville au climat sain, aux environs alors boisés. Ferdinand III et Alphonse le Sage comblèrent de privilèges la fondation nouvelle. Les rois l'exemptèrent d'impôts, l'affranchirent de la compétence des tribunaux ordinaires, lui assurèrent toutes les facilités de vivre. Une vieille maison subsiste encore qu'on appelle la *casa de pan y carbon*. On y fournissait aux étudiants pauvres du pain toute l'année, et du charbon pendant l'hiver. Des fondations pieuses assuraient à l'enseignement une absolue gratuité. La chrétienté était internationale : une fusion superbe réunissait, au pied des mêmes chaires, toutes les nationalités, et les papes assuraient aux licenciés le droit d'enseigner en tous pays.

L'Université formait une famille, où maîtres et élèves étaient égaux. Encore au XVIIe siècle, le recteur et les conseillers de l'Université de Salamanque étaient choisis parmi les étudiants. Les élèves élisaient eux-mêmes leurs maîtres. Tout étudiant âgé de plus de quatorze ans était admis à voter, et pour juger à bon escient, les élèves avaient un mois d'auditions d'essai. Pour mieux stimuler l'émulation des maîtres, des prix étaient accordés aux meilleurs. Il fallait qu'un statut organique empêchât les disciples d'exiger des professeurs trop d'heures de classes. Quand

des doctrines opposées surgissaient, on concédait à chacune les honneurs de l'*alternative* : c'étaient alors des tournois épiques que suivait, tout un jour, une jeunesse passionnée.

Du jour où Philippe le Bel, en France, où Charles-Quint, en Espagne, voulurent s'immiscer dans l'inspection et la régence des études et des doctrines, la décadence commença pour les universités. Leur internationalisme fécond fut, peu à peu, détruit par la politique. Le monopole est le fléau de l'enseignement. Tout ce qui le prépare hâte la ruine des saines études.

Du reste, tout sur terre a une fin. Toute institution humaine est promise à la mort. Au début du XVIIe siècle, les étudiants de Salamanque commencèrent à s'illustrer par leurs désordres. Chaque fête, la conduite du recteur, par exemple, donnait lieu à des mutineries sanglantes. On se battait de nation à nation. Les Basques s'en prenaient aux Andalous, et l'on devine qui avait le dessus. Aucune police n'avait raison de ces enragés qui inspiraient à la ville une véritable terreur. En 1640, on signale quarante-six meurtres perpétrés en quelques mois. L'âge d'or était passé. Pauvres étudiants de Salamanque ! ils s'attiraient, il y a quelques mois, une terrible répression qui a désolé la bonne ville. Les mauers de la garde civile sont moins patients que es alcaldes d'antan. De leurs illustres devanciers, ls feront bien désormais, les aimables bache-

liers, d'imiter autre chose que les bagarres qui leur réussissent si peu.

De jolies inscriptions ornent les portes des anciennes salles de cours, et l'une d'elles, celle où enseigna Luis de Léon, est conservée, relique vénérable, telle que le maître l'a laissée [1]. De longues et étroites poutres mal équarries forment les tables et les bancs, aussi peu commodes que possible. Les poutres tailladées prouvent que les écoliers d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, aimaient à marquer leurs places de leurs noms. L'humble chaire de bois est surmontée d'un abat-voix en forme d'éteignoir. Toutes ces boiseries sans peinture sont enfumées par le temps. Il semble que le vieil *auditorio* va se remplir encore, et que Fray Luis va revenir, après ses cinq ans de prison, reprendre son cours interrompu par la phrase célèbre : « Nous disions donc hier, *Deciamos ayer.* »

Salamanque a bien fait de dresser, sur la place de l'Université, la statue de Luis de Léon. Elle connut d'autres maîtres fameux, mais aucun, me

1. J'en copie quelques-unes. THEOLOGIÆ SACRÆ : *Qua, rerum divinarum cognitione hominum mentes imbutæ terrena despiciant, cœlum votis petant, beatamque jam nunc incipiant vivere vitam.* — JURI CIVILI : *Quo possint principes rempublicam bene gerere et curas hominum recte componere, sitque omnibus cordi pax et justitia, prudentiam hoc loco senatus juventutem edocendam curavit.* — MEDICINÆ SERVATRICI : *Corpora ut animæ inhabitent suavius, et vita, tot periculis obnoxia, crescat...* — LINGUIS *hebraicæ, chaldaicæ, arabicæ, græcæ : ut omnis pateat ad sapientiam aditus...*

semble-t-il, n'eut une originalité plus marquée, un esprit plus ouvert à toutes choses, un humanisme plus éclairé. Fray Luis était du bel âge d'or des lettres espagnoles, de cette fin du XVIe siècle où la phrase castillane acquit le nombre et l'art de *clausurar*. Il était né en 1527, à Belmonte, patrie d'un autre théologien célèbre, Gabriel Vasquez. Avant qu'il eût vingt ans, on l'élisait maître, à cinquante voix de majorité obtenues contre sept concurrents. Sa célébrité fut soudaine. Les étudiants raffolaient de ce maître érudit, à la fois orientaliste et philosophe, théologien et poète, et dont une pointe de hardiesse relevait l'enseignement.

Les jaloux veillaient. Ils armèrent l'Inquisition contre le jeune professeur. Fray Luis avait semblé diminuer l'autorité de la Vulgate. On sait jusqu'où vont, aujourd'hui, les hardiesses critiques dans l'interprétation biblique et évangélique. Fray Luis était loin de les atteindre. Le débat qu'il soulevait était cependant délicat, et il convenait qu'on surveillât l'orthodoxie du maître. Mais les envieux aidant, la surveillance dépassa toute mesure. Fray Luis fut enfermé à Valladolid. On accumula contre lui des charges ridicules. Parmi ses ancêtres, on déterra, à la cinquième génération, un juif converti par l'évêque de Cuenca au temps des rois catholiques. Fray Luis manquait de *limpieza de sangre*. Les sachots de l'Inquisition n'étaient pas des oubliettes. Le prisonnier se pourvut de livres et com-

posa, dans sa retraite, son chef-d'œuvre : *los Nombres de Cristo*. Quand il reparut dans sa chaire, il n'en fut que plus écouté. Il avait écrit dans sa prison cette strophe résignée :

Aqui la envidia y mentira
Me tuvieron encerrado.
Dichoso el humilde estado
Del sabio que se retira
De aquel mundo malvado,
Y, con pobre mesa y casa,
En el campo deleitoso,
A solos su vida pasa,
Con solo Dios se compasa,
Ni envidiado, ni envidioso [1] !

1. Ici l'envie et le mensonge me tinrent prisonnier. Heureux l'humble état du sage qui se retire loin de ce monde mauvais, et content d'une pauvre table, d'une pauvre maison, dans la campagne délectable, seul passe sa vie, avec Dieu seul se complaît, ni envié, ni envieux !

CHAPITRE V

AVILA

Avila se compose d'une ceinture de murailles, jetée, comme un collier de pierres dorées, sur une colline de granit. Sa cathédrale, dont l'abside déborde des murailles, forme le médaillon de ce collier, dont les quatre-vingt-six tours sont les perles. Le chaînon n'est point entamé. De quelque côté qu'on l'aborde, la chevaleresque Avila présente avec fierté ses murailles crénelées. On l'appelait, jadis, l'Avila des chevaliers et du roi. Les souverains de Castille la nommèrent la *Mère*, parce qu'elle sut défendre, en leur minorité, les infants qui furent Alphonse VII et Alphonse XI. Elle compte, dans ses annales, une fière histoire. Le vali Adalla, au XIe siècle, voulait la reprendre à Alphonse VI. La garnison faisait défaut. Une femme, Jimena Blasquez, arma ses compagnes et les conduisit aux remparts. Le vali effrayé abandonna la partie.

Si Salamanque me rappelait Florence, Avila

me rappelle Sienne, une Sienne petite, dépeuplée par endroits, moins seigneuriale, mais également pittoresque, avec de vieux palais aux tours carrées, aux mâchicoulis mystérieux, avec un pareil dédale de rues étroites, disposées comme des tranchées de forteresse. Des remparts du sud, la vue plonge, réjouie, sur une vallée gracieuse qu'arrose l'Adaja, et que limitent, au loin, de jolies montagnes bleues. A l'est et à l'ouest, des collines dénudées jonchées de blocs de granit, de *cantos; cantos* et *santos,* disait sainte Thérèse, c'est tout Avila.

La cathédrale d'Avila est pleine d'ombre. Son abside trapue et ceinte de mâchicoulis lui donne un air de forteresse, que ne dément point sa haute tour carrée. Ses nefs sont courtes et étroites. Les guerriers qui l'achevèrent, au XIe siècle, étaient des hommes sérieux, et leurs méditations austères devaient se dérouler à l'aise dans le mystère de cette église recueillie.

Les autels et les retables de marbre blanc qui ont grandi sous les bas côtés, au XVe siècle, respirent la grâce florentine que leur a donnée leur auteur, Fancelli. Oh! les belles églises sincères, comme elles consolent des entablements corinthiens et des cintres sans expression des pompeuses églises du XVIIe siècle! Mais les remparts d'Avila eussent été détruits, le nom de la charmante cité serait oublié, nul pèlerin n'aspirerait à baiser sa poussière, si *la Sainte* ne l'avait habitée. L'âme disparue de

Thérèse immortalise ce qui fut sa demeure terrestre. Elle soutient ces murailles; elle enchante Avila, comme l'âme de François enchante encore la colline d'Assise.

J'avais, la veille, été prier au tombeau de la sainte, à Alba de Tormès. Au sud de Salamanque, des collines surgissent, couvertes de bois de chênes verts. Deux hauteurs dénudées portent un nom célèbre : les Arapiles. Ici fut vaincu Marmont. Mais le souvenir des mêlées humaines s'efface en présence d'un autre plus impérissable. Le Tormès enveloppe de sa nappe un gros bourg brun, sans silhouette. Dans une large prairie communale paissent des bœufs par centaines. Parmi les toits de tuile, un vulgaire clocher se dessine. La chère sainte n'a pas de tombeau digne d'elle ; l'église qui abrite sa dépouille ressemble à une commune paroisse de campagne. L'évêque de Salamanque a bien entrepris de bâtir une basilique opulente, mais, en dépit de son courage, il se demande, non sans inquiétude, avec quelles ressources il finira son œuvre. Une ouverture, pratiquée dans une chapelle, permet d'entrevoir la cellule où mourut sainte Thérèse. Au-dessus de l'autel, derrière une grille d'argent, apparaît le lourd sarcophage. Un beau reliquaire d'argent contient un bras de la sainte ; un autre renferme son cœur. On avait cru longtemps que des épines miraculeuses avaient germé de ce cœur desséché. Un examen plus attentif a détruit cette croyance. Les épines n'étaient que

des poussières et des corps parasites. En rappropriant le reliquaire, l'évêque de Salamanque a fait tomber ces poussières menteuses, et il a consigné ses observations dans un document officiel et décisif [1].

Sur l'emplacement où s'élevaient, à Avila, le *solar* des Cepeda et la maison d'un des oncles de la sainte, se dresse l'église des Carmes. Elle n'a ni style ni poésie : elle est des mauvais siècles. La chambre où naquit Thérèse est convertie en une chapelle aux colonnes fleuries et dorées. Il y faut renoncer à toute consolation esthétique. De l'autre côté des murailles, au delà d'un ravin pierreux, au nord, s'étend le monastère de l'Incarnation. Au xve siècle, c'était une sorte de béguinage, où chaque sœur avait son logis et son service. Le 2 novembre 1536, la jeune Thérèse de Cepeda y prit l'habit. Un an après, le 13, elle faisait profession. Avila tout entière admirait son sacrifice. Seul, Dieu le savait insuffisant. Des voix lui parlèrent à elle aussi, ces voix mystérieuses qu'entendent tous les héros, et qui donnent naissance aux grands événements rédempteurs. Dans ce parloir, Thérèse confia son plan à deux saints. A cette époque, les saints sillonnaient tous les chemins d'Espagne. Assis, peut-être, dans ce vieux fauteuil de cuir, Pierre d'Alcantara et François de

1. *Boletin eclesiastico del obispado de Salamanca*, 1er septembre 1898.

Borgia l'écoutèrent et la fortifièrent. Un jour, Thérèse quitta l'Incarnation, et, à l'ouest de la ville, hors des murailles, dans le quartier des petits et des inconnus, elle bâtit le monastère de Saint-Joseph. Celles que laissait la sainte s'étonnaient de ces désirs de réforme qu'elles ne ressentaient pas. Les plus mortifiantes épreuves assaillirent la réformatrice; les plus insurmontables obstacles se dressèrent sur son chemin. Invincible et allègre, Thérèse allait où Dieu l'appelait. « Thérèse de Jésus, disait Philippe II, doit avoir quelque provision du conseil royal de Dieu, car tout se fait comme elle le veut. »

La réforme s'établit, la vraie, celle qui purifie et qui transforme, celle qui élève, sur les ruines de l'égoïsme vaincu, l'empire de l'esprit et de Dieu. Les hommes de guerre avaient repris l'Espagne aux Maures. La sainte fit une conquête plus difficile : elle ouvrit aux âmes les routes idéales. Accablés du poids des sens, nous soupçonnons à peine, soutenus par la foi, l'existence de réalités supérieures. L'âme angélisée de la sainte les aperçut; elle agrandit le domaine des connaissances supra-terrestres. Elle fut un docteur dans l'Église. Femme admirable de bon sens et d'intrépidité, de vaillance et de foi, écrivain ferme et pittoresque, âme élevée jusqu'à l'extase et cependant condescendante aux âmes faibles, intelligente, gracieuse, humaine, aussi humaine que François de Sales ou que saint

Augustin, elle fut la récompense de Dieu aux grands mérites de l'Espagne. Un peuple peut dédaigner bien des mépris et se consoler de bien des abaissements, quand il compte, parmi ses fils nés dans le même siècle, un saint Ignace, un saint François-Xavier, une sainte Thérèse.

A soixante pas de la maison des Cepeda, s'ouvre une des portes d'Avila. Un jour, — Thérèse avait dix ans ; des idées de conquête et de martyre hantaient sa tête charmante ; elle les confiait à son frère Rodrigo, son compagnon de rêves, — un jour donc, Thérèse s'enfuit avec Rodrigo. Elle sortit par cette porte ogivale et descendit les lacets, à pente raide, qui mènent à l'Adaja. Les deux fugitifs avaient passé le vieux pont romain et prenaient la route de Salamanque. Par hasard, leur oncle les rencontra.

— Où donc allez-vous ? leur dit-il.

— Que Votre Grâce ne se fâche point, répondit Thérèse, nous allons, au pays des Maures, demander qu'on nous décapite pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un peu plus grande, Thérèse lisait avec fureur des contes de chevalerie ; elle en composait même, qu'elle montrait à Rodrigo enthousiasmé. Religieuse, elle regrettait de n'être pas un homme pour aller au loin convertir des peuples. Ame épique, elle écrivait ces viriles paroles : « Le monde est en feu. On veut de nouveau crucifier Jésus-Christ et ruiner l'Église. Et nous pourrions perdre notre temps en projets qui feraient, si

Dieu les réalisait, qu'une âme de moins serait sauvée ! Non, mes sœurs, il n'est plus temps de s'occuper de choses sans importance. » Et un autre jour : « Je viens d'apprendre les dommages que les luthériens causent à la France, et comme cette secte malheureuse y progresse. Cette nouvelle m'a abattue. Comme si j'y pouvais quelque chose, je pleurais devant le Seigneur, et je le suppliais de remédier à tant de maux. Il me semble que je donnerais mille vies pour sauver une seule des nombreuses âmes qui se perdent. Mais, pauvre femme, incapable d'avancer en rien dans le service de Dieu, je ne puis former qu'un désir, c'est que, puisque Dieu a tant d'ennemis et si peu d'amis, ceux-ci, du moins, soient bons. Je me suis donc déterminée à faire le peu que je puis, et à suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection possible... ; confiante en la grande bonté de Dieu qui ne manque jamais d'aider ceux qui, pour lui, ont tout laissé ; persuadée qu'il ne tiendra pas compte de mes fautes, et que je pourrai, en quelque chose, contenter le Seigneur, je m'efforce que toutes s'occupent à prier pour les soldats de l'Église, les prédicateurs et les savants qui la défendent. Ainsi, nous secourrons un peu mon cher Seigneur, lui qui a fait tant de bien et auquel on rend tant de mal, que des traîtres remettent en croix, qui ne sait plus où reposer sa tête. Oh ! mon Dieu ! qu'en est-il maintenant de la chrétienté ? »

Tous les désirs de la sainte furent exaucés.

Elle aspirait au martyre. Elle l'obtint, spontané. Elle voulait défendre l'Église. Au-dessus des atteintes du mal et des blasphèmes des hommes, elle dressa sa vie sainte et immolée. L'erreur passera ; cette grande chose que Thérèse de Cepeda a contribué à rendre au monde, la sainteté, ne passe point, et l'humanité pécheresse applaudira toujours la vierge vaillante qui, par ses vertus et son courage, a, devant le protestantisme, réhabilité l'Église de Dieu.

CHAPITRE VI

TROIS PALAIS

Dans la plaine, à l'ouest d'Avila, du milieu d'un fourré d'arbres verts, se détachent les bâtiments clairs d'un couvent et la façade grise d'une église sans tours. Le monastère de Saint-Thomas fut un couvent, un collège et un palais, le palais des rois catholiques. Un trésorier du roi avait entrepris de bâtir l'église. Ensuite, le roi Ferdinand reprit la fondation à son compte.

Il espérait, en ouvrant cette université dominicaine aux fils de la noblesse, mieux gagner celle-ci à sa cause, et il rêvait d'habiter à l'ombre d'un cloître. C'est de lui que Charles-Quint et Philippe II hériteront le goût de vivre en des couvents. Le prieur de Ségovie, Fr. Thomas de Torquemada, confesseur des rois, fut le premier prieur de Saint-Thomas d'Avila, et il a laissé, dans l'édifice qu'il éleva, les marques de ses pensées profondes et de son goût éclairé. A leur mariage, il avait, me dit-on, fait promettre deux

choses à ses royaux pénitents : de vaincre les Maures et d'expulser les Juifs. Grenade n'était pas encore prise. Le moine patriote répétait sans cesse à Isabelle de Castille son *delenda est Carthago,* et, afin que chaque mur de Saint-Thomas rappelât aux princes l'impérieux devoir, sur tous les rinceaux des portails, sur les balustres des escaliers, sur les vousseaux des arcades, Torquemada fit sculpter des grenades. La merveilleuse *silleria* gothique de la tribune, aussi svelte que celle de la cathédrale de Burgos, fut, raconte une ancienne chronique du couvent, l'œuvre d'un juif auquel Torquemada fit grâce en faveur de son habileté. L'artiste demanda seulement qu'il lui fût permis de ne dessiner, parmi les motifs qu'il figurait, aucun symbole chrétien. Les grenades fleurissent toujours la silleria : elles ne figurent pas dans l'écusson des rois qui orne le centre des stalles, mais la silleria des moines achevée, Grenade avait été conquise. Aussi, au dossier des deux cathèdres royales qui se dressent aux deux extrémités du chœur, la grenade a pris la place qu'elle occupe aujourd'hui dans le blason d'Espagne.

Trois patios d'inégale opulence éclairent le couvent. Le granit du premier n'a guère d'ornements. Aux tympans du patio du Silence, sont gravées les initiales symboliques des rois, des flèches et un joug (F. Y.). Le patio des Rois est d'un style plus superbe, mais encore austère et grandiose. Une des classes du collège est encore

telle que l'ont connue Melchior Cano, Medina, et les grands maîtres qui y enseignèrent au XVIe siècle. Les bancs de l'auditoire sont adossés aux murs. Les appartements royaux se composent de grandes salles, aux murs dépouillés, parés jadis de tapisseries perdues. Dans l'une d'elles, Torquemada se présenta un jour, demandant l'expulsion des Juifs. Isabelle résistait. Montrant un crucifix : « Voulez-vous, dit le moine, le crucifier de nouveau ? » Dans une autre salle, convertie en bibliothèque, furent condamnés, en 1491, les meurtriers du saint enfant de la Guardia. Au rez-de-chaussée, entre le patio du Silence et celui des Rois, dans une salle voûtée, se tint le premier procès inquisitorial.

Les crimes rituels n'appartiennent ni à la légende, ni à l'histoire antédiluvienne. La presse indiscrète en signale encore de nos jours, sur lesquels, aussitôt, les intéressés sans doute, jettent un voile épais. Le docte académicien espagnol D. Fidel Fita a publié, en 1887, dans le *Bulletin* de l'Académie d'histoire, tout le procès du juif Yucé Franco de Tembleque. Pièces en main, on peut ainsi suivre la procédure de cette cause, entendre les charges des témoins et les aveux des coupables. Pour composer leur pain azyme, divers juifs avaient volé es hosties consacrées, et, près de la porte du ardon, à Tolède, ils avaient ravi un enfant rétien de trois à quatre ans, Juan de Pasa-

montes. Ils crucifièrent l'enfant dans une grotte, sur le chemin d'Ocaña. Du cœur de l'enfant et des hosties on voulait composer le philtre sacré. Une des hosties fut prise, à Astorga, aux mains du juif qui la portait. Les principaux coupables furent saisis, leur crime établi d'après leurs propres aveux. Des sept juifs jugés à Avila, quatre furent brûlés sur la place du Marché.

L'église de Saint-Thomas est d'une sobre grandeur. Une seule haute nef de granit sombre. Au-dessus du maître-autel, sur des panneaux enchâssés dans un gracieux retable doré, l'histoire de saint Thomas, par Pedro Berruguette; c'est du Ghirlandajo, avec une puissance de coloris, une fermeté de dessin toutes castillanes. La peinture espagnole subissait alors l'influence des maîtres toscans. Les dominicains se sont montrés artistes — c'est leur habitude — dans la restauration des autels latéraux, aux beaux retables gothiques. Dans le chœur se dresse, calme et imposant, le large tombeau de marbre du fils aîné des rois catholiques. Comme ce tombeau cachait le maître-autel, Isabelle de Castille fit élever cet autel sur une voûte surbaissée d'un original effet. L'église de Saint-Thomas est un chef-d'œuvre, grandiose et simple, d'une unité d'expression saisissante. Une mélancolie la remplit, celle de cette tombe où furent ensevelies les espérances de l'Espagne et les rêves de ses plus grands rois. Ferdinand et Isabelle n'aimèrent plus à habiter Saint-Thomas

Cliché HAUSER Y MENET

AVILA

dès que leur fils y reposa. Le calme de la verte vallée, la paix des cloîtres fleuris de grenades n'eurent plus de charmes à leurs yeux. Ils ne voyaient plus que ce fils étendu, serrant de ses mains jointes son épée inutile.

∴

Non plus seulement la solitude, mais le désert sauvage emplit l'espace à partir d'Avila. Des blocs de granit jonchent les vallées profondes. La sierra de Malagon dresse ses pointes couvertes de chênes verts. Plus de champs ; quelques troupeaux qui semblent abandonnés, et une tristesse solennelle et horrible. Enfin les vallées s'ouvrent, les lointains apparaissent ; on sort de la prison des montagnes. Adossé aux premiers contreforts de la Guadarrama, le grand Escurial apparaît. Théophile Gautier a dit tout ce que ce régulier monument peut causer d'épouvante à des nerfs romantiques. L'Escurial est l'expression adéquate d'une époque et d'un homme, le fruit que l'arbre mûr a laissé, afin qu'on pût éternellement (?) juger de sa puissance et de sa majesté.

Il respire la règle et la grandeur, une règle impassible, une grandeur surhumaine. Fontainebleau dit le plaisir de vivre, Versailles le bonheur de régner. La jolie chapelle de Mansard est une annexe de la demeure du grand roi ; le centre de l'œuvre est la chambre qui regarde la cour de

marbre, et d'où l'humaine divinité rayonnait sur ses peuples. Les salles de fêtes sont essentielles dans nos palais royaux. L'Escurial n'en possède aucune.

L'Escurial fut le domicile d'une idée, utopique peut-être, mais pas criminelle. On peut n'aimer pas Philippe II, blâmer certaines simplifications de sa procédure criminelle. On peut juger malhabile une politique, qui, s'attaquant à trop de peuples, s'attira par suite de trop formidables rancunes. La victoire d'Alcantara lui a livré le Portugal. Pourquoi ne l'avoir pas laissé au petit-fils d'Emmanuel le Fortuné? Avant que la mort lui eût enlevé sa seconde femme Marie Tudor, il l'avait dû quitter. Quelle chimère que ce mariage entre deux princes qui devaient vivre chacun chez soi! Il voulait soulever le roi de Suède contre celui de Danemark, et, sans la mort de Catherine Jagellon, il eût peut-être amené Jean Wasa à convertir son pays. Mais qu'allait-il faire en cette lointaine galère? En France, il soutint la Ligue, quand la Ligue n'était plus soutenable. Il vivait trop dans ses idées. Sixte-Quint devina Henri IV. Lui, jamais. Aux Pays-Bas, s'il maintint sous son sceptre les provinces du Midi, il hâta peut-être la séparation des provinces du Nord. Il voulait régner sur l'Europe, dit-on. Non; il voulait, en Europe, faire triompher sa foi. Cet homme fut malheureux dans ses projets, maladroit dans ses desseins, mais il fut sincère. Il se crut l'apôtre armé du catholicisme. Il dépensa, dans des

luttes extérieures, les plus belles forces militaires qu'un souverain ait jamais commandées, car, pour conduire ses armées et ses escadres, il compta des généraux tels que Napoléon n'en eut pas: Emmanuel de Savoie, le duc d'Albe, don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, Spinola. Mais un homme ne peut pas tout conduire, surtout un homme auquel manquait l'art des tempéraments, et qui voulait, à tous les peuples, imposer le même traitement. Il ne sut jamais gouverner ses finances. Après avoir donné pour cent mille couronnes de joyaux à Marie Tudor, il manquait d'argent pour payer son domestique et pour passer en Flandre; il mangeait à crédit. Lui, le maître du monde, l'impécuniosité l'assaillait dans son agonie. Et il eut, contre lui, la mort, les naufrages, l'imbécillité furieuse de son premier-né, la mystérieuse Providence. Comme à Pierre, il semble que Dieu lui dit : « Remets ton glaive au fourreau. Celui qui frappe sera frappé. » Et après quatre mariages, il laissa à l'Espagne un seul héritier, au cerveau anémique. Sceptique, Philippe II eût laissé les peuples se débrouiller entre eux, et il eût seulement fortifié son royaume; pratique, il n'eût point assumé un rôle gigantesque et écrasant. La vierge Élisabeth a triomphé ; au jubilé de la reine Victoria, on a bu, à Londres, du jerez retrouvé dans les débris de l'Armada. L'Espagne n'a plus de colonies. Ces revers et ces triomphes font partie de

ces choses insondables dont l'historien ne retrouve pas la raison.

L'inimitié s'est acharnée sur l'ombre de Philippe II, et, pour ses qualités bien plus que pour ses fautes, parce qu'il se piqua d'être la règle absolue et infaillible, la légende a travesti ce gendarme de Dieu. Elle l'a rendu hideux. Elle n'a eu pitié ni du roi artiste, collectionneur éclairé, protecteur avisé des arts, ni du père frappé dans son orgueil et dans sa chair. Napoléon a fusillé le duc d'Enghien : peccadille. Il a durement violenté un vieillard sacré, et, dans le tragique duel de Fontainebleau, il s'est abaissé jusqu'à altérer la raison du pape: lui en sait-on si mauvais gré? Mais Philippe II, dans cet austère Escurial, a dû séquestrer un fils forcené. Ce fils avait tous les torts. L'éducation la plus paternelle et la plus intelligente lui avait été assurée. Fou à lier, don Carlos devait l'être. Parce que son père s'engonça dans sa fierté humiliée, parce que, roi espagnol, Philippe II se raidit pour cacher au monde sa douleur et ses larmes, on prend parti pour le gredin contre le justicier, et, contre tout témoignage, on accuse le père d'avoir empoisonné son fils.

Pauvre grand palais mélancolique! Dans cette chambre aux murs blancs, d'où Philippe II vit lentement venir la mort, connut-il les regrets du passé, entendit-il monter vers lui les clameurs de l'avenir? Il croyait avoir bien fait. Du reste, il s'abandonnait à Dieu comme il avait fait quand

il apprit la ruine de l'Armada, et quand il vit mourir cette reine charmante et douce, Isabelle de Valois. Il connut que la fin de tout sur terre est lamentablement triste. Il dit à son héritier des paroles calmes, et, en fermant ses yeux dans la misère de ses dernières souffrances, il fit sans doute appel, de toutes les sévérités de l'histoire, à Celui qui seul est de force à juger une pareille vie.

L'Escurial n'a point, ce me semble, l'austérité sinistre que lui prête le préjugé. Il est, évidemment, d'une étendue exagérée. Élevé dans une ville, il épouvanterait par la surface qu'il couvre. Le voisinage des montagnes atténue ses proportions, et ses couleurs se marient si heureusement au paysage qui l'entoure, que, vu des cimes, il forme un tout harmonieux, rendu même gracieux par les élégantes aiguilles des quatre tours des angles. La façade de l'église, dans le patio des Rois, est tout simplement laide ; c'est un morceau manqué. Mais cet immense gril de granit a sa poésie, et cette poésie n'est point sombre. La multiplicité des patios — il y en a seize — fait qu'aucune partie de l'édifice n'est d'une grandeur énorme. Chacune forme un petit couvent paisible, où rien n'écrase, ni les hauteurs ni les étendues. Les successeurs de Philippe II ont transformé en palais le quart du couvent. Ils ont tendu de vives tapisseries, représentant, près Goya, des scènes populaires. Ils l'ont meublé avec opulence, et lambrissé de bois pré-

cieux. Ce palais, égaré dans un couvent, paraît de dimensions réduites, et il est charmant, avec de belles vues infinies sur la montagne boisée de chênes verts. Derrière les fourrés sombres des premières verdures, les vallées s'enfoncent, noyées dans ces teintes bleutées, que Vélasquez a si merveilleusement rendues dans le fond du portrait de Balthasar Carlos. Tout ce qui est pour l'homme, dans l'Escurial, est réduit à la taille humaine. Mais au cœur de l'édifice, l'église s'élève dans des proportions divines. A elle seule l'immensité est accordée. Aucun ornement aux chapiteaux ni aux corniches. Les cannelures des pilastres les font ressembler aux plis de longues draperies austères. Ce style classique, qui, chargé d'ornements, donne aux églises romaines un caractère si peu religieux, est parvenu, à l'Escurial, à demeurer sérieux et chrétien, et la majesté des églises romanes n'est pas plus empreinte d'adoration, que les cintres graves de la monumentale basilique. On reproche à Philippe II d'avoir défendu à Herrera d'orner son œuvre, mais, grâce à cette défense, l'Escurial, qui est une nécropole, a gardé son caractère. Les successeurs de Philippe II ont voulu orner le caveau royal. Ils y ont trop prodigué les bronzes dorés, et, grâce à eux, le riche panthéon des rois d'Espagne est dépourvu du sens que comportait un si auguste ossuaire. Rien n'y saisit l'âme; la majesté de la mort en est absente. La chapelle des Médicis, à Florence, est plus solennelle, et,

pour goûter la poésie du panthéon d'Espagne, il faut lire les noms gravés sur les urnes de marbre, et ajouter, par la pensée, à ce que ces opulents *loculi* ne disent pas. Le panthéon des infants est tout moderne. Le prince don Carlos et sa mère occupent les premières couches de ce dortoir de marbre blanc, et tous ces noms, toutes ces armoiries accolées éveillent une profonde mélancolie, en qui se rappelle les infortunes et les grandeurs de ces ombres oubliées.

J'aime peu l'interminable façade du couvent. J'aime, au contraire, ses façades latérales, aux douces teintes, aux toits d'ardoises ondulés, aux simples lignes. Celle qui regarde le midi et l'espace parle aux âmes d'infini. Et j'aime surtout qu'en cette œuvre colossale, le maître ait si peu songé à lui. Les rois d'ordinaire, ne construisent que pour eux, et il est manifeste que Philippe II n'a bâti que pour Dieu.

A lui, derrière l'abside, il s'est réservé, autour d'un petit patio modeste, de pauvres appartements. Ils sont blanchis à la chaux, carrelés de briques, garnis, à la base des murs, de carreaux bleus de Talavera. La chambre du roi est une cellule monacale. Il travaillait à ce grand bureau de bois blanc. Il s'asseyait sur ces fauteuils de cuir, appuyait sur cet escabeau, sa jambe malade. Il souffrit dans cette alcôve, et, quand la mort l'appela, il se fit porter, en arrière de son alcôve, dans cet oratoire dont la porte s'ouvrait sur le chœur de l'église, et il mourut en regar-

dant le maître-autel. Qu'on pense ce qu'on voudra de l'homme, cette fin fut grande, et j'en souhaite une semblable à nos parvenus d'aujourd'hui, si égoïstes, si méprisants, et, après tant de crimes, si dénués de repentir et d'espérance.

∴

Pour un goutteux, frileux comme un singe, ce fut une étrange idée, à Charles-Quint, de s'enfermer à Yuste. Comme à son grand-père, comme à son fils, il lui fallait le voisinage d'un couvent. Dante, un jour, était entré au monastère de Saint-Marc, à Florence. Il s'arrêtait à regarder le cloître, et, comme un frère lui demanda ce qu'il cherchait, il répondit : « La paix ! » Il fallait la paix à Charles-Quint, et loin des Flandres, loin d'Allemagne, loin de Tolède et de Madrid et de Valladolid, dans cette incommode vallée, il la trouva. Le fastueux bourguignon, le grand batailleur, l'empereur voulait sombrer. Dans cette mémorable séance du 25 octobre 1555, à Bruxelles, il avait distribué ses États. « Mon cher fils, avait-il dit à Philippe II, je vous donne mes pays de par delà. Je vous recommande la religion catholique et la justice. » Les grandeurs désabusent, et Charles-Quint les avait épuisées. Sincèrement, il voulait n'être plus rien. S'il ne résigna point l'empire, il ne voulut plus, dès 1558, être traité en empereur, et il se fit graver des

sceaux sans couronne, sans aigle, sans Toison d'or.

Avant de s'embarquer à Flessingue, il avait licencié sa garde et sa maison : quatre cents personnes. Pour l'accompagner dans sa retraite, il choisit quelques seigneurs, des religieux, une escouade de hallebardiers. Il emporta de l'argenterie, des joyaux, quelques toiles du Titien, son peintre favori. Par suite d'un malentendu, il ne trouva, en débarquant à Loredo, ni subsides, ni prêtres, ni médecins. Il avait dû différer son départ de Flessingue, faute d'argent. Il devait deux cent mille écus à ses domestiques, et sa caisse était vide. A Bruxelles, l'argent lui manquait pour les besoins journaliers. Jusqu'à sa mort, il se plaindra de cette inconcevable pénurie, qui prouvait le désordre chronique des finances de l'Espagne [1]. Le voyage de Loredo à

1. La situation financière de Charles-Quint fut toujours critique. Dans ses divers États, ses propriétés domaniales avaient perdu de leur valeur, ou bien avaient été aliénées. Les impôts sur le commerce lui donnaient, en Espagne, 920.000 ducats, ou même plus d'un million. De toutes ses provinces d'Europe, Charles-Quint ne retirait qu'environ 4 millions de ducats. D'Amérique, où le désordre était inexprimable, il ne venait pas, en 1526, plus de 400.000 ducats.

Ces revenus ne suffisaient, ni aux besoins ordinaires, ni aux guerres de l'Empereur. La Cour suivait les fastueuses traditions des Bourguignons. Avant son mariage, Charles-Quint dépensait douze fois plus que ses ancêtres avec toute leur maison. Partout, les dépenses excédaient les revenus, et les provinces devaient toujours fournir des contributions extraordinaires. Aucune ne les offrit plus libéralement que les Pays-Bas qui donnèrent jusqu'à

Yuste fut pénible. L'empereur refusait les réceptions solennelles. Il traversa la Castille « avec les plus méchantes bêtes, dit le majordome Quijada, par les plus mauvais chemins, en s'arrêtant dans les maisons les plus sales que j'aie vues de ma vie. » Sa suite se composait de quatre gentilshommes, de quatre valets, de ses barbiers, de ses officiers de bouche, de son écurie et de sa garde.

Lorsqu'il fallut s'engager dans la sierra de Bejar, pour redescendre dans la Vega, ce fut une difficile entreprise. Les litières ne pouvaient plus passer par les sentiers pierreux. Pendant trois lieues, l'empereur, assis sur une chaise, fut

cinq millions de florins, c'est-à-dire deux millions et demi de ducats. La politique de Charles-Quint nécessitait, en outre, des impôts forcés extraordinaires. Le pape lui permit d'imposer les biens ecclésiastiques; il lui concéda la vente des bulles de la *cruzada*. En 1526, afin de soutenir la guerre contre François Ier, l'Empereur puisa dans la dot de sa femme. En 1529 il aliénait aux Portugais ses droits sur les Moluques. A bout de ressources, il emprunta ; faute de gages, il aliénait à ses créanciers l'administration des impôts. Il vendait ainsi son blé en herbe. Cette méthode désastreuse engloutissait d'avance les revenus à venir. Quand le gage même manquait, il empruntait à 10, 20, 30, pour cent. Aussi Ruy Gomez de Silva put-il affirmer que le motif pour lequel Charles-Quint avait abdiqué était bien simple : il ne pouvait plus gouverner, ses revenus étaient épuisés.

Philippe II hérita de cette situation obérée. On lui conseilla, pour s'en sortir, de vendre ses biens, ou de faire banqueroute, ou de modifier la valeur de la monnaie. Il n'accepta aucun de ces moyens, et, jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis, lutta désespérément pour soutenir ses dépenses. A calculer ce que la politique de Charles-Quint coûta à l'Espagne et ce qu'elle lui rapporta, on peut dire que le jeu ne valut point la chandelle.

porté sur les épaules des paysans. Après sept heures de cahots, on le déposa dans le château de Jarandilla, chez le comte d'Oropesa. Les serviteurs n'auraient point voulu aller plus loin. L'idée de vivre à Yuste les effrayait. « C'est la vie la plus ennuyeuse et la plus isolée que l'on vit jamais, écrivait Quijada. C'est la chose la plus triste qu'on puisse concevoir. Ah! comme j'irais volontiers manger des asperges et des truffes dans l'Estramadure ! » Mais, un an avant son abdication, Charles-Quint avait résolu de se retirer dans un monastère de Hiéronymites. En 1542, aux États de Monçon, n'avait-il pas déjà confié à son ami François de Borgia, vice-roi de Catalogne, son secret désir de se retirer un jour, quand le prince d'Espagne serait en état de régner? Depuis lors, le vice-roi avait fui le monde, et l'empereur, désabusé et croyant, voulait suivre, de quelque façon, ce grand exemple. Charles-Quint avait d'abord pensé se réfugier à Sista, près de Tolède, où il s'était renfermé pendant deux mois, en 1539, pour pleurer l'impératrice Isabelle. Il préféra Yuste, on ne sait pourquoi. De Flandre, il avait envoyé le plan de la demeure qu'on devait lui bâtir, au sud du couvent. Le 25 juillet 1556, les travaux étaient achevés. On avait adossé au monastère un logis composé de huit pièces, quatre au premier pour l'hiver, quatre au rez-de-chaussée pour l'été. De son lit, par une large baie vitrée, l'empereur pouvait assister à la messe. A deux kilomètres,

un mauvais village, Cuacos, où Quijada pouvait malaisément installer sa famille. « Des fenêtres, écrivait tristement le majordome, on voit une montagne de pierres, une autre boisée de chênes, pas de plaine, pas de chemins où l'on puisse se promener, pas d'eau courante. La chambre du prince n'a rien de gai. Elle est fort maussade. La solitude est complète : nous sommes murés par des montagnes. » Les landes, en effet, s'étendent sous les fenêtres royales, bordées par la sierra de Guadalupe. Le Yuste d'aujourd'hui est une maison de correction. Il semble que l'empereur prévoyait cette destination.

En vain ses familiers lui déconseillaient-ils cet emprisonnement. Pour la première fois il faisait mentir sa devise, et, dans la vie, ne voulait point passer *plus oultre*. Il congédia quatre-vingt-dix-huit serviteurs, et, avec huit valets de chambre, six barbiers, divers officiers, Juanelo son horloger, cinquante religieux de différents costumes, le 5 février 1557, il vint à sa dernière étape. Tout ce ménage allait mettre un assez beau désordre au couvent ; on en vit les effets en de vives discordes survenues parmi les moines. Mais les Hiéronymites étaient heureux de l'honneur que leur faisait l'empereur-roi. Le prieur qui le reçut s'embrouilla dans son compliment. Il appela le prince : « Paternité ». Un moine tira trop vivement la main royale qu'il voulait baiser : « Grâce, lui cria Charles-Quint, vous me faites mal ! »

Ni à Jarandilla, ni à Yuste, Charles-Quint n'aurait voulu régner. Il avait assez à faire à soigner sa goutte, son asthme et ses hémorroïdes. Cependant, le désir d'être informé le reprit bientôt. La perte de Calais, la mort de la reine Éléonore l'avaient affecté ; il se tint dès lors au courant des nouvelles. Mais dans sa retraite il fût resté à l'écart des affaires, si le ministre de Philippe II, Ruy Gomez de Silva, n'était venu le prier, en mars 1557, d'assister le roi de ses conseils et de l'aider de son expérience. Dès lors, l'empereur se réveille. Il s'abstint toujours d'intervenir dans ce qui touchait au royaume. Il renvoyait les intercesseurs au roi ou à la régente. Seule, l'affaire des luthériens de Valladolid le préoccupa [1], ainsi que les malversations des officiers de la *Casa de contractation* de Séville. Il borna son action politique à quelques négociations relevant de la diplomatie extérieure. Prévoyant que la dynastie de Portugal s'éteindrait avec don Sébastien, il essaya de faire valoir les droits éventuels de son petit-fils don Carlos. Il tenta aussi de réunir la princesse Marie de Portugal à sa mère Éléonore, deux fois veuve

1. Un groupe d'illuminés, prêtres, gentilshommes et béates, s'étaient laissés gagner par la doctrine de la justification sans les œuvres. Charles-Quint s'alarma de cette découverte, et, avec une ardeur qu'il n'avait pas montrée jadis contre Luther, il pressa la condamnation. L'empereur s'était à tel point affolé, qu'il menaçait de quitter Yuste pour instruire ce procès. Il mourut avant d'avoir obtenu la terrible répression qu'il désirait.

d'Emmanuel le Fortuné et de François Ier. Enfin, il essaya d'obtenir d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, sa renonciation au royaume de Navarre, auquel ce prince avait droit par son alliance avec la maison d'Albret [1]. Aucune de ces négociations n'aboutit, et elles étaient, en somme, de bien petits soucis pour celui qui, dans ses mains, avait tenu le sort du monde.

L'empereur n'existait plus à Yuste. Le train du prince était médiocre, et une économie assez stricte présidait aux dépenses de ce souverain besogneux. Seul, l'homme survivait, et, grâce aux lettres de son médecin, d'un secrétaire et surtout du majordome, Luis Quijada, cet homme nous apparaît dans l'impitoyable misère du plus complet déshabillé.

La religion de Charles-Quint n'était ni farouche ni feinte. Il est douteux qu'il ait assisté, de son vivant, à son service funèbre. Quijada, qui ne nous épargne le récit d'aucune indigestion royale, nous eût raconté cet épisode. Pendant deux carêmes, l'empereur assista aux offices et aux pénitences des moines. Il faisait dire beau-

1. Il ne faut pas regarder de trop près à la façon dont s'opèrent ces expropriations forcées pour cause d'utilité publique, d'où procèdent les *unités nationales*. Ferdinand le Catholique avait conquis la Navarre du simple droit du plus fort, et jamais Charles-Quint n'avait possédé, en sûreté de conscience, cette part d'héritage. Voilà pourquoi, jusqu'à sa mort, il essaya d'obtenir, de l'héritier légitime de Navarre, une renonciation à ce royaume conquis par la Castille depuis cinquante ans, et, qu'au traité de Noyon, Chièvres avait presque promis de rendre.

coup de messes pour tous ceux qu'il avait aimés et perdus. Il communiait aux fêtes principales. C'était un prince franc. En abdiquant, il avait dit aux États de Bruxelles : « Je sais bien, Messieurs, qu'en tout mon temps j'ai fait de grandes fautes, tant par mon jeune âge, par ignorance et par négligence qu'autrement, mais bien vous puis-je certifier que jamais je n'ai fait force, tort ni violence, à mon escient, à aucun de mes sujets. Si j'en ai fait à quelqu'un, ce n'a été à mon escient, mais par ignorance. Je le regrette et j'en demande pardon. »

Il ne se piquait pas d'héroïsme. Dans son veuvage, il avait eu, à Ratisbonne, de Barbara Blomberghe, un fils qu'il avait confié à son joueur de viole, puis à son fidèle Quijada. L'empereur avait grande honte de cette faiblesse, et il mourut sans avoir révélé qui était Jeromin. Sa honte prouvait sa repentance. S'il s'était rendu coupable, envers sa mère, d'une séquestration barbare, un mot eût trahi son remords, car il n'avait pas, comme son fils, l'art de cacher ses pensées. Jamais personne n'entendit ce mot.

Charles-Quint avait une pitié sincère et empreinte de bonhomie. Son monde l'aimait. « Il doit être au ciel, écrivit Quijada quand l'empereur mourut; car, en ma vie, je n'ai jamais vu homme se tant souvenir de Dieu, ni le montrer davantage. »

Mais le grand homme invincible avait ses ridicules faiblesses. Sa santé fut toujours misérable.

Jeune homme, le moindre exercice le jetait en des convulsions. A trente ans, il était podagre. Malgré sa gloire, il est de ceux dont l'Aiglon pouvait voir la menaçante silhouette dans la glace de Schœnbrünn. A cet homme que Pantoja représente les tempes vides, les lèvres exsangues, les traits tirés, il fallut une bien mâle fermeté pour mener une vie si guerrière parmi de perpétuelles infirmités, pour être le cavalier fougueux, vainqueur de Mühlberg, qu'a peint Titien. Le côté ridicule de sa vie fut son incurable gourmandise. A Yuste, quand les splendeurs de l'empire se furent évanouies, quand le masque glorieux disparut, en présence de quelques familiers, l'appétit impérial occupa toute la scène, et ses pitoyables conséquences défrayent toute la correspondance de Quijada.

Charles-Quint adorait le poisson. Dès 1525, son confesseur, le cardinal Loaysa, le mettait en garde contre les mauvais tours que lui jouerait ce mets préféré. Le cardinal parlait à un sourd. En Espagne, le précoce vieillard n'avait, pour se guérir, qu'à vivre de régime. Mais comment refuser les truites, les melons et les pêches qu'on lui offre à Burgos, le gibier et le vin que lui envoie l'évêque de Palencia, les anguilles, les barbeaux et les anchois de Medina, le vin doux d'Avila? Quijada faisait les gros yeux, mais l'empereur s'oubliait, quitte à sentir, sur le chemin, les inconvénients de la bonne chère, et à éprouver des accidents que le majordome

nous raconte avec la plus comique sérénité.

A Jarandilla, il reçoit des pâtés d'anguilles. Il demande des anchois et des harengs. Les anguilles lui réussissent mal. « Ne me servez plus d'anguilles, dit-il dans un accès de sagesse, parce que j'en mange, et elles me font mal. » La sagesse durait peu. Il lui faut maintenant des huîtres de Séville, des saucisses et des olives. Il mange des sardines et boit de la bière ; les perdrix de Gama lui semblent délectables. Quijada est désespéré. La goutte redouble. Elle est à peine partie, que les huîtres de Séville et les fruits mûrs provoquent d'autres malaises. Le froid vient. L'empereur demande son étuve, mais on ne peut l'empêcher de manger trop de poisson.

A la saison des fruits, Charles-Quint commençait son dîner par un copieux service de cerises et de fraises à la crème, puis il absorbait du pâté fort épicé, avec du salé bouilli et du jambon frit. Le reste n'était que l'accessoire. Un tel régime ne pouvait le mener loin. Un soir, il avait trop copieusement collationné sur une terrasse. Une royale indigestion s'ensuivit, et, le 21 septembre 1558, l'empereur mourut, vaincu par son appétit. Ainsi devait finir aussi, après des excès de fruits et de glace, l'infortuné prisonnier de Escurial, le prince don Carlos.

Elles ne sont pas sans enseignements, ces etites misères des grands hommes. Elles ne petissent pas ; elles rapprochent. Elles nous

rappellent ce que, sous nos apparentes vertus, nous cachons tous de petitesses et de passions. Je quittais cette vallée oubliée, et j'allais, sur une mule osseuse, reprendre contact avec les vivants. Mon guide me précédait, un paysan d'Estramadure, suivi d'un grand lévrier fauve. Il interrompit son silence pour me dire, d'un ton superbe :

— Vous avez vu l'appartement du César. N'est-ce pas que rien ne fut plus grand que lui sous le soleil?

— Rien, répondis-je, ou plutôt, si, mon ami, sous le soleil et dans votre terre, il y eut plus grand que lui : ceux qui se sont vaincus eux-mêmes, les saints, qui sont les seuls grands hommes.

CHAPITRE VII

LES CAPITALES

I

LA VIVANTE

Avant de devenir Maidrit, et puis Madrit, la future capitale de Philippe II s'appelait, au xe siècle, Majaerita, un joli nom. Elle n'était alors qu'un alcazar avancé destiné à protéger Tolède. Alphonse VI de Castille l'enleva aux Maures, en 1083. Il en offrit la mosquée à la Vierge de la Almudena. Les ineptes révolutions ont détruit, en ce siècle, l'église de la Almudena. En attendant qu'on achève, en face du palais royal, la nouvelle cathédrale, le palladium de Madrid, la statue de Notre-Dame de la Almudena — la plus fruste qui se puisse voir — repose dans la crypte superbe de la future basilique.

Si habitué qu'on soit à la Castille, on n'approche jamais de Madrid sans surprise.

Pourquoi cette vallée qui va de la Guadar-

rama au Tage n'est-elle point revêtue d'une opulente verdure? Les fourrés des jardins royaux au nord-ouest de la ville, le parc d'Aranjuez au bord du Tage, indiquent quelle végétation pourrait porter cette terre si cruellement pelée. Mais il faut le constater partout, sans jamais s'en consoler : l'Espagnol extermine les arbres. Sauf dans les régions du nord-ouest, il a saccagé un pays admirablement dessiné. Même dans les rares provinces où les plaines sont très bien cultivées, les sommets sont d'ordinaire dévastés, et l'hydrographie de l'Espagne ne se ressent que trop de cette irrémédiable destruction.

Le déboisement des environs de Madrid date de Philippe II. Les grands seigneurs, à court d'argent, firent alors monnaie de leurs forêts. Maintenant, à des horizons brûlés, à des *pueblos* que l'on croirait égarés dans des steppes, tant leurs naturels sont primitifs, succèdent soudain les voies ombreuses de la *Florida*, le beau parc du Prado, la culture toujours raffinée d'une capitale.

Aussi bien, Madrid n'est pas de ces cités que j'aime, qui se sont laissées doucement façonner par le temps et par la gloire. C'est une capitale de commande. Son palais royal est très noble, mais je regrette le vieil alcazar qui connaissait les premières dynasties et qui m'aurait raconté leurs conquêtes. Aucune église ancienne, aux voûtes emplies du souffle des prières d'autrefois. Les meilleures, comme San Isidro, sont du pur

Vignole, pleines, par conséquent, de convention et de contresens. Je comparerais volontiers l'architecture religieuse du XVIIe et du XVIIIe siècle à la littérature gongorienne ou à la plupart des innombrables vers latins qu'alignèrent les humanistes de cette époque. Constructeurs et poètes se bornaient à ajuster d'anciens patrons, à modeler, à dorer, à polir. Ils marquetaient le marbre et mosaïquaient le style. Ils ne manquaient que de sincérité et de naturel.

Pour connaître les nouvelles avenues de Madrid, comme du reste celles de Rome, il n'est pas besoin de quitter le quartier de l'Étoile. Ce que ne donne point tout à fait l'Étoile, c'est le type madrilène, charmant de fraîcheur et de grâce.

Samedi ! Un étincelant cortège de gardes, aux casques battus de plumes blanches, approche du *Buen Suceso*. En voiture découverte, la famille royale se rend au *Salve* : l'infante Isabelle, les princes des Asturies... Le dernier landau porte l'aimable roi d'Espagne, assis à la dernière place, laissant les autres à sa mère et à sa sœur. La reine Marie-Christine est simplement vêtue de noir. Son sourire captivant est empreint de tristesse. De leur tribune, les princes entendent les litanies de la sainte Vierge et le *Salve Regina* chantés devant le saint Sacrement exposé. La cérémonie finie, dignes et simples, ils repartent, et deux sourires me poursuivent : celui du jeune roi plein de confiance et de gaieté, celui de sa mère voilé d'une si discrète mélancolie.

L'avant-veille, à travers les rues pleines, sous les balcons drapés aux couleurs d'Espagne, était passée la procession du *Corpus*. Les troupes faisant la haie se découvrent et se prosternent au passage de l'hostie. Les timbaliers, les trompettes et les palefreniers du roi ouvraient le cortège, superbement montés et parés de leurs livrées Louis XV. Un des carrosses historiques de la cour suivait le saint Sacrement, traîné par huit alezans dorés. Rien de notable dans cette longue théorie, sinon, confondus dans les rangs de la même confrérie, des hommes du peuple, des grands d'Espagne couverts d'ordres, des officiers généraux et des soldats, perdus dans la même égalité, revêtus de la même noblesse, gardes du corps du même Dieu.

Quand Théophile Gautier vit cette même procession en 1840, les hommes, à l'approche du dais, touchaient à peine le bord de leurs chapeaux. Et Gautier concluait : « L'Espagne catholique est morte. » Il la voyait à marée basse.

Le dimanche suivant, dans les galeries du palais royal, la cour d'Espagne faisait sa procession particulière. Les murs étaient parés de ces tapisseries fameuses que Paris a admirées à sa dernière Exposition. Dans ce royal décor, les hallebardiers attendaient, et, détail assez typique, murmuraient bonnement avec les passants contre les ordres et les contre-ordres que leur donnaient leurs officiers. La reine mère passa la première, en grande tenue de cour, précédée de

quelques chambellans, vraiment reine, respirant cette majesté simple, cette irréprochable dignité qui lui ont valu le respect, c'est peu dire, la vénération de l'Europe. Discutée comme quiconque est aujourd'hui au pouvoir, étrangère, et, par suite, quelque peu tenue en suspicion par un peuple jalousement national, impuissante comme toute reine moderne, chargée d'assurer la vie et le trône à un enfant auquel personne n'osait promettre un lendemain, la reine Marie-Christine par son autorité morale a désarmé toute médisance, et, au terme de sa régence, quand elle a présenté au monde son œuvre, le monde s'est incliné devant elle. Des ruines se sont accumulées sous son règne, les ruines d'un empire colonial, que, malgré des vices d'administration devenus chroniques, l'Espagne ne méritait pas de perdre. On a parlé de trahisons coupables. Ceux qui essayent, actuellement, d'exploiter contre la monarchie la perte des colonies, pourraient peut-être mieux que d'autres, nous instruire du secret de ces trahisons. On a peu raconté avec quel héroïsme les petits soldats d'Espagne s'étaient battus pour une cause perdue. La suprême défaite des Conquistadores a peu ému l'Europe égoïste. Du moins l'attitude des vaincus a-t-elle été noble, et il a été heureux pour l'Espagne d'avoir, à cette heure difficile, pour attirer les regards du monde, en bas, la bravoure des humbles qui mouraient, en haut, la vertu d'une reine vers laquelle ne pouvait s'élever aucune malédiction.

Des chambellans aux habits brodés d'or, les grands, la tête couverte comme dans *Ruy Blas*, précèdent le roi, très haut de taille, qui s'avance entre deux hallebardiers, et que suivent les officiers de sa maison. L'office achevé, le cortège royal reparaît sous les hautes galeries, mais un plus grand qu'eux tous est maintenant au milieu d'eux. Les fronts sont découverts. Sans pose et sans respect humain, le roi prie. Aux quatre stations que fait le saint Sacrement, il s'agenouille à deux genoux sur le sol. Je me redis ces vers écrits en 1652 :

Al rey de los reyes sigue
Su siervo el rey [1]...

Et je me réjouis qu'ils soient encore vrais aujourd'hui.

Pauvre prince, qu'entourent tant d'impuissances et tant d'injustes désaffections ! Il y a quinze ou seize ans, je me trouvais à Madrid, un jour qu'on le disait mourant. Je voyais chacun s'inscrire, désespéré, aux registres du palais. Dieu, sans doute, continuera le miracle qu'il fit alors, et il conservera à l'Espagne cet aimable roi au front pâle, mais au regard plein d'espérance, et dont le nom rappelle tant de gloires. Sept siècles avant les rois catholiques, Alphonse Ier d'Asturie commença l'œuvre de l'unité nationale.

1. Le roi des rois est suivi de son serviteur le roi.

Alphonse VI chassa les Maures au delà de Tolède. Alphonse VIII en triompha à las Navas de Tolosa. Alphonse X fut un législateur et un sage. Alphonse XI fut le vainqueur du Salado. Dans des jours difficiles et peu propres aux exploits, Alphonse XII rendit un peu de paix et d'union à ce pays ruiné par les discordes. Si l'Espagne veut éviter les ruines qu'entraînent les révolutions, je ne comprends pas qu'elle puisse acclamer d'autre chef que son roi chevaleresque et charmant.

La division des esprits est, malheureusement, extrême dans la Péninsule. Elle rappelle celle dont souffrait la France vers les débuts du second Empire, et qui, entretenue toujours, nous a conduits à de si désespérantes catastrophes. Alors, chez nous, les uns rêvaient d'un prince idéal qui ne devait jamais régner, et, pour lui être fidèles, s'abstenaient de tout emploi public. D'autres, partisans de thèses ultraparfaites, attaquaient tout ce qui, dans la pratique, s'éloignait de la perfection absolue. Que de critiques injustes ne fit-on pas, de ce chef, à la loi Falloux ! Cependant un groupe de hâbleurs malfaisants se préparait dans l'ombre, et, profitant des malheurs mêmes de la patrie, les hâbleurs triomphèrent. Après nos revers de 1871, les divisions et les utopies reprirent. On ne sut point faire la monarchie dont on voulait. On décréta la république dont on ne voulait pas, et, au lieu de munir ce nouveau régime d'une législation libre

et forte, on attendit, on rêva, on émietta ses forces, jusqu'à ce qu'une coalition puissante se fût formée, qui, bénéficiant des incertitudes de tous, fit triompher son programme de destruction et de haine.

Un tel exemple devait instruire et alarmer l'Espagne, car la même stratégie amènera chez elle les mêmes défaites et de pires ruines. Les nations latines, formées — ou déformées — par l'autoritarisme des rois, se sont habituées à croire que le gouvernement était tout, à attendre de lui la vie ou la mort, à le rendre responsable de tout ce dont elles souffrent. Elles semblent inaptes à la vie politique. Les idéologues d'Espagne reprochent au roi de n'être pas un Philippe II. Le peut-il seulement ? Eux, d'ailleurs, les idéologues, que font-ils ? Ils ne savent même pas voter. Quels hommes d'État préparent-ils ? Quelle influence personnelle acquièrent-ils ? Quelle organisation pratique proposent-ils à l'industrie, à l'agriculture, à l'instruction, au commerce national ? Les vendeurs de mauvais journaux emplissent les rues de leurs cris, et le bon peuple, à l'âme simple, se laisse duper par ces malfaiteurs anonymes. La presse honnête est-elle assez armée contre eux ? Les temps semblent passés où la volonté des rois faisait tout. Il est oiseux de les regretter. Mettons-nous à l'œuvre nous-mêmes. Soyons une force sociale, bienfaisante et active. Imposons-nous, ou consentons à disparaître de la scène du monde pour

la laisser aux ouvriers de haine, de ruine et de mort.

L'immense majorité du pays est encore saine en Espagne, bien que profondément endormie. L'union des honnêtes gens y serait, semble-t-il, facile, et cette union seule donnerait au pouvoir la force morale sans laquelle il sera impuissant à rien réformer et à rien guérir, sans laquelle il ne peut même pas vivre. Aussi, quiconque aime ce noble pays, à la splendide histoire, aux qualités généreuses, lui doit-il désirer, avant tout autre bien, l'union qui fait la force et qui donne la victoire.

∴

En assistant aux fêtes du *Corpus*, maintenant bien amoindries, je pensais aux âges de foi où la piété espagnole s'exprimait par ces représentations si complètement nationales, qu'on nommait les *autos sacramentales*.

— Quel dommage, dis-je à un ami, que Charles III ait aboli les *carros* !

Ce mot suffit. Comme un taureau qui voit la *muleta*, mon ami baissa les cornes :

— Ah ! les Bourbons ! me dit-il, s'ils n'avaient aboli que cela. Mais ce sont eux qui ont perdu l'Espagne, entendez-vous. La maison d'Autriche nous avait tout donné : la gloire, la puissance, la richesse. Les Bourbons nous ont dépouillés. L'union de Marie-Thérèse et de Louis XIV fut,

pour nous, l'irréparable malheur, et, ce malheur, le testament de Charles II le consomma. Avant l'arrivée des Bourbons, l'Espagne ignorait l'autoritarisme, le régalisme et la centralisation. Excusez ma franchise, mais le roi catholique avait raison quand il estimait la France un ennemi plus préjudiciable pour nous que les Maures.

Je regardais mon ami charger. Quand il fut arrêté :

— Vous savez, lui dis-je, si j'apporte à l'étude de l'Espagne un esprit sympathique. Aucune de vos gloires ne me trouve indifférent. Quand je constate les ravages exercés dans votre pays par l'armée de Napoléon, vos trésors et vos archives pillés, vos richesses d'églises enlevées par charretées, aucun égard patriotique ne m'empêche de dire que l'armée française fut alors sauvage et que son œuvre nous ramène aux temps barbares. Je n'aurais donc aucun scrupule à prêter aux Bourbons les torts dont vous les accusez, s'il me semblait vraisemblable qu'ils les eussent encourus. Mais

Comment l'auraient-ils fait, puisqu'ils n'étaient pas nés?

Il est évident que, de Charles-Quint à Charles II, l'Espagne fut plus glorieuse que de Philippe V à Ferdinand VII. Si vous n'affirmiez que cela, personne ne vous contredirait. Reste à savoir si les souverains de la seconde dynastie sont la cause d'une décadence antérieure à leur existence, et

qu'ils sont tout au plus coupables de n'avoir pas arrêtée.

Votre histoire me semble compter trois périodes. Jusqu'à Charles-Quint, pendant huit siècles, vos rois autochtones ont fondé votre grandeur future. Ce sont eux, les rois espagnols, et non les Habsbourg, qui vous ont tout donné.

L'union déplorable fut, à mon sens, celle de la reine Jeanne avec le Bourguignon. Lui vous a légué un héritage qui vous a toujours été funeste, celui des Pays-Bas, et Ferdinand d'Aragon, malgré le mot que vous citez de lui, redoutait si bien Maximilien et son fils, qu'il épousa, en secondes noces, Germaine de France, attendant de l'alliance française un contrepoids aux prétentions de l'Autriche. Je ne sais si la mégalomanie de Philippe II était d'une bonne politique ; je constate seulement qu'à sa mort la décadence commence, progressive, irrémédiable, et je ne dis pas la décadence de la nation, qui était alors plus splendide que jamais de richesse et de vie, mais la décadence de la famille royale, de ces Habsbourg aux yeux éteints, à la lèvre pendante, dont il vous suffit de voir les portraits peints par Vélasquez pour sentir qu'ils étaient épuisés, et dont l'impuissance alla croissante de Philippe III à Philippe IV, pour devenir extrême avec Charles II. N'oubliez pas que, sous le règne lamentable de Charles II, la diplomatie européenne traita deux fois de partager l'Espagne. Aussi quand, suivant l'avis de

son Conseil et sur l'invitation pressante du pape Innocent XII, Charles II offrit sa couronne aux fils du Grand Dauphin, il prenait encore le moins funeste parti, et l'œuvre de restauration de Philippe V eût été plus facile, si l'empereur Léopold et l'archiduc Charles n'avaient pas alors déchaîné sur l'Espagne l'horrible guerre de Succession, et n'avaient point, à leur secours, appelé l'Anglais dont Gibraltar fut le payement, et le Portugais qui brûla si sauvagement votre Alcazar de Tolède.

L'Espagne est une femme qui s'est remariée sur le tard, et qui est mal venue d'attribuer ses rides à son dernier mari. L'époux de sa jeunesse est celui qu'elle ne doit pas oublier : il était beau, chevaleresque et conquérant. Le second mari bénéficia de la fortune acquise. Il la gaspilla. Il fut formaliste, solennel et ennuyeux. Il eut des enfants chétifs. Mais jamais la maison n'avait mené si grand train, ni fait si majestueuse figure, et c'est ce dont une femme se souvient. Le dernier époux trouva la maison lézardée, les biens hypothéqués. Même avec du génie, il n'eût pas rétabli l'ancienne fortune : un homme âgé ne se refait pas une jeunesse. Du reste, il ne portait point le génie en dot. Il soutint tellement quellement une situation diminuée, le poids d'erreurs et d'abus séculaires. Fatalement, l'union d'une ancienne dynastie et d'un vieux peuple donne un ménage imparfait ; et un prince de Bavière ou un archiduc d'Au-

triche n'aurait pas mieux fait qu'un Bourbon : Charles III vaut Joseph II. Quand chez vous vinrent les Bourbons, la crise décisive et fatale était passée, et si quelqu'un a compromis l'héritage des rois catholiques et de Philippe II, ce furent les derniers des Habsbourg.

Vous avez aussi parlé d'autoritarisme et de régalisme. Affirmez-moi ce que vous voudrez : que la Seine passe à Rome et la Sprée à Paris ; je suis prêt à l'admettre. Mais ne nous dites point que Philippe II ne fut pas autoritaire, et les Habsbourg pas régaliens...

Le sort des discussions humaines semble être d'ancrer chacun dans ses propres jugements. Mon ami était jadis carliste. Depuis qu'il a cessé de l'être, il s'est avisé que les Bourbons seuls avaient perdu son pays. Je ne lui enlèverai pas cette idée. Mais comme j'en veux à cet embéguiné de Charles III de m'avoir procuré cette inutile querelle, au lieu du spectacle par lequel, sans lui, se fût achevée notre journée de la Fête-Dieu ! Charles III, en 1765, proscrivit les *autos sacramentales*. Comme toute institution humaine, les *autos* avaient-ils fait leur temps ? La décadence du genre, le rassasiement du public demandaient-ils la suppression officielle des *autos*, comme ils avaient provoqué chez nous, le 7 novembre 1548, l'abolition des mystères ? Je e le crois pas. Les *autos* pouvaient encore ivre. Mais on sait les ridicules préventions que ourrissait le XVIIe siècle à l'égard de l'art

chrétien et des anciennes littératures nationales. Ce fut une aberration de notre grand siècle de n'avoir rien compris à notre architecture, à notre poésie du moyen âge. Dans son simple génie, Corneille puisa l'idée d'un grand spectacle, où l'âme chrétienne serait montrée sacrifiant tous les amours à l'amour divin. *Polyeucte* déplut à Rambouillet. Corneille essaya un autre drame. Il écrivit *Théodore*, maladresse de grande âme naïve. Puis, vaincu, il abandonna la partie. Il fallait attendre le romantisme pour avoir le droit, en littérature, d'avouer toute son âme.

Les Bourbons apportèrent en Espagne des préjugés et des modes qu'ils croyaient de haut goût. Des pièces de théâtre en l'honneur du saint Sacrement et jouées presque en sa présence, quel scandale pour leur prudérie ! et, pour leur goût convenu, quel contraste choquant que le naturalisme de l'art populaire ! Il devint de bon ton, à Madrid, de médire de cette littérature si peu racinienne, que les étrangers décriaient, que Corneille cependant avait admirée. Tel auteur, comme Moratin, qui, dans sa jeunesse, se privait de manger pour assister aux *autos*, brûlait ce qu'il avait naguère adoré. Tous alléguaient le *decoro*. Ils cédaient, en réalité, à l'horreur des fêtes chrétiennes et de l'art populaire. Le décret de Charles III soumettait la littérature dramatique espagnole à l'une des préventions les plus injustes de l'art français et aux ressentiments de

Cliché Hauser y Menet

TOLÈDE. LA PORTE D'ALCANTARA

l'esprit philosophique. Cette double concession était lamentable.

Il n'est plus permis d'avoir, pour le théâtre religieux du moyen âge, le dédain que lui témoignait Boileau. Le théâtre espagnol fut-il influencé par nos *dits, jeux, miracles* et *mystères* de France? Les critiques espagnols tiennent à avoir été originaux. Accordons-le-leur. La même cause peut, aussi bien, avoir amené des effets parallèles. En Espagne comme en France, le drame fut d'abord liturgique, puis semiliturgique. De l'église et des clercs, il passa à la place publique et aux professionnels laïcs. Il eut les mêmes imperfections littéraires, les mêmes beautés morales chez nos voisins que chez nous. Ce que le théâtre religieux doit particulièrement à l'Espagne, ce sont les *autos sacramentales,* c'est-à-dire des pièces en un acte destinées à louer exclusivement le saint Sacrement, en la Fête-Dieu.

Le pape Urbain IV, en 1263, avait institué une fête annuelle en l'honneur de la sainte eucharistie. Le pape Jean XXIII demanda qu'en ce jour on fît au saint Sacrement une escorte triomphale. En Espagne, on mêla, de bonne heure, à ces processions des représentations sacrées, qui, longtemps, ne rappelaient aucunement le mystère, objet de la fête. Le protestantisme, en niant la présence réelle ou en la réduisant au moment fugitif de la communion, surexcita la foi espagnole, et ce fut une pensée de réparation qui

provoqua l'institution du drame purement sacramentel. L'idée était grande, et le peuple l'accepta avec un enthousiasme qui fait honneur à sa foi.

Les premiers *autos* manquaient d'action, mais quand ils eurent pour auteurs des maîtres tels que Lope de Vega, Tirso de Molina, Valdivieso et surtout Calderon, ces œuvres éphémères, composées pour un spectacle, acquirent l'attrait puissant du drame. La nature en rendait la composition difficile. Aucun auteur ne se résolut à représenter l'institution même de l'eucharistie. Tous se proposèrent de faire un sermon en action, d'exposer dramatiquement la théologie eucharistique. Le symbolisme fut la source où puisèrent les écrivains d'*autos*. Ce symbolisme resterait peut-être inintelligible à des foules modernes, dénuées d'instruction religieuse. Le peuple espagnol du XVIe et du XVIIe siècle en soulevait aisément les voiles, et, de ces nobles spectacles, il rapportait l'intelligence plus complète de sa foi, le goût du sacrifice, le sens vrai de la vie, l'espoir des biens éternels, les seuls certains. D'autres théâtres furent plus attiques ; aucun n'exerça jamais une plus idéale influence que celui des drames eucharistiques. Aussi, tandis que Racine mourant brûlait ses drames d'amour, Lope de Vega, sur son lit de mort, se rappelait, comme un mérite, ses compositions sacrées, et après avoir reçu le viatique, le grand Calderon, prêtre comme Lope, reprénait un *auto* pour le corriger encore.

Aussi zélés que les chorèges antiques, les membres de la *Junta del Corpus* ouvraient, le Samedi saint, un concours de troupes. Les meilleurs acteurs devaient être réservés à Madrid, et on les recrutait dans tout le royaume. A la différence de notre théâtre du moyen âge, les *autos* admettaient des actrices. Certaines, comme Michaela de Andrade, ou Francisca Bezona, sont restées célèbres. Après un *auto,* Clara Camacho descendit des planches pour entrer au couvent. Un des plus célèbres acteurs du XVIIe siècle fut ce Damian Arias de Peñafiel, que les meilleurs prédicateurs venaient entendre pour se former à la diction pathétique. Les comédiens devaient rester à Madrid, pour s'exercer, depuis Pâques jusqu'à la Fête-Dieu. Huit jours après Pâques, l'auteur livrait son rollet ; Lope de Vega s'étant une fois mis en retard, son impresario fut emprisonné. Huit ou quinze jours avant la fête, on faisait, hors ville, à la fine pointe de l'aube, une répétition générale nommée *muestra de los carros*. Cette répétition fort goûtée était précédée d'une veillée pittoresque qui n'avait rien d'ascétique.

Enfin, la fête vraiment nationale de l'Espagne, le jour du *Corpus Christi,* s'annonçait aux sons des cloches et des arquebusades. Par les ›s jonchées de sable et de fleurs, le roi, les ıseils, les grands corps se rendaient à Santa ria, d'où la procession sortait après la messe. reine et les infants la regardaient passer d'un

balcon. La procession achevée, on déposait à la hâte les ornements d'éblouissant brocart; on remisait la tarasque et les géants, qui avaient causé à la foule une distraction d'un à-propos douteux, et les massifs chars d'argent d'une richesse exagérée. Chacun allait à la hâte déjeuner, puis faire sa sieste. On courait ensuite à la place de l'Alcazar ou de San Salvador assister à l'*auto*.

Un reposoir vide rappelait l'ancienne coutume de jouer devant le saint Sacrement. Le roi assistait au spectacle d'une fenêtre. Vers 1638, on lui éleva une tribune en face des *carros*. Le peuple se massait autour de la tribune royale, et, en attendant le rideau, assistait aux pantomimes et aux quadrilles, aux danses nationales des différentes provinces.

Au XVIe siècle, on ne jouait qu'un *auto*, en face de l'église de la Almudena, et en présence du saint Sacrement. Plus tard, on prépara quatre pièces, une pour le roi à l'Alcazar, l'autre pour le Conseil sur la place de San Salvador, les dernières pour la ville et pour le peuple, à la porte de Guadalajara et à la plaza Mayor. La pièce du roi était jouée le jeudi soir, les autres le vendredi matin ou le vendredi soir. Mais Madrid devenait insatiable. Les infantes, le nonce, les favoris, les corporations voulaient avoir leur représentation particulière. Aussi pendant toute l'octave du *Corpus*, les *carros* sillonnaient-ils les rues, apportant aux demeures fortunées le spectacle passionnément attendu.

Car ce n'était pas le public qui allait au théâtre, mais le théâtre qui venait au public. Un remous dans la foule pressée annonce l'arrivée des *carros*. Trois chars réunis forment la scène, surmontée de riches décors. Des bœufs, aux cornes dorées, traînent les massifs *carros*, qui, sur le passage, écrasent toujours quelques bonnes gens. Enfin le théâtre est dressé. Les géants exécutent leurs dernières danses. Les balcons et les tribunes de la plaza San Salvador, les fenêtres de l'Alcazar ploient sous l'assistance la plus gracieuse et la plus opulente qu'il soit possible de rêver. La foule emplit la place, et l'éclatant soleil illumine la fête. Depuis trente ans, Calderon règne sur la scène sacrée. C'est un de ses quatre-vingts *autos* qu'on représente. Toute la ville, tout le peuple, on peut dire toute l'Espagne, vibre, en ce moment, des mêmes passions, s'éprend des mêmes idées, s'alimente de la même foi. Parfois, un souffle passe, et tous, badauds et roi, tombent à genoux. Ces âmes, fondues au feu d'une commune ferveur, formaient l'âme espagnole, inapte aux amalgames et aux fusions, d'un accord unanime et violent fermée à l'hétérodoxie, âme originale, étrange et rude, indépendante et docile, passionnée en orientale qu'elle restait, mais chevaleresque et mystique, à la fois portée au plus exact et au plus admirable réalisme et au gongorisme le plus subtil et le plus vain. Le philosophisme du XVIIIe siècle n'entama guère l'âme populaire. Le tort de

la société bourbonienne et des *afrancesados* fut de se faire une âme distincte, insensiblement gagnée par le philosophisme cosmopolite, et dédaigneuse du vieil esprit national. La dynastie régnante n'entraîna point la nation dans le courant philosophique. Elle y fut entraînée elle-même comme tous les princes catholiques de cette triste époque. Charles II n'eût pas mieux résisté. C'était alors la fin d'un monde, et il fallut le choc terrible de l'invasion, pour que la vieille Espagne retrouvât, dans le danger, son âme épique façonnée au beau temps des luttes pour l'unité, et insensiblement altérée par deux siècles de décadence inaperçue.

∴

Il faudrait être rebelle à tout sentiment d'art pour ne pas éprouver de délicieuses émotions au musée du Prado. L'art espagnol n'a point la distinction céleste des grands maîtres italiens. Ce monde, surnaturellement beau, où nous entraînent Vinci ou Raphaël, ne lui est point ouvert, et aucun de ses maîtres n'aurait peint le sourire de *la Joconde*, ni *la Vierge du Grand-Duc*, ni celle *de la Prairie*. La renaissance italienne, à son apogée, s'était fait, de la nature humaine, une image idéale, mais terrestre, comme elle s'était fait, de la vertu, une idée naturelle et réjouie. On peut dire de Raphaël ce que Cicéron affirme de la poésie d'Homère, qu'elle humanise les dieux au lieu de diviniser les hom-

mes [1]. Mais ces dieux, humanisés par le maître, sont d'une telle perfection, qu'ils nous élèvent aux régions de la beauté sans mélange. Raphaël ne reproduit pas précisément l'Évangile pauvre et austère. On le savait si peu, autour de lui ! *La Mise au tombeau* et le *Spasimo* sont des exceptions dans son œuvre : d'ordinaire, il peint le bonheur et le triomphe, non la tristesse. Mais sa *Transfiguration*, ses *Disputes* et ses *Madones*, nous transportent en un élysée paradisiaque, d'où la souffrance et la laideur sont bannies. Sa religion est un peu celle de Ruskin : la religion de la beauté. Dans les temps modernes, aucune imagination n'a conçu et n'a rendu la beauté avec une telle délicatesse, avec une telle perfection.

Il faudrait passer soudainement de la galerie Pitti aux musées de La Haye ou d'Amsterdam pour sentir quelle distance sépare Vinci et Raphaël de Rembrandt ou de Franz Hals. Les toiles d'Amsterdam représentent surtout des beuveries, et le puissant réalisme des grands maîtres hollandais s'accommode mal aux imaginations mystiques ou aux spectacles élyséens. Van Dyck, bien que réaliste, est d'une distinction raffinée, capable d'exprimer la mélancolie et la ferveur. Rubens, tout en couleurs et en santé, est difficilement ascétique : c'est un mythologue qui peint avec une égale bonne foi l'apothéose

1. *Humana transtulit ad deos ; divina mallem ad nos.*

païenne de Henri IV et la résurrection du Christ. Dans sa *Descente de croix* d'Anvers, il ne peut se priver de parer Magdeleine d'une chatoyante robe de satin jaune, d'un théâtral effet.

De tous les peintres religieux, les Espagnols sont les plus sincères. Les primitifs exceptés, ils sont presque les seuls à avoir peint les scènes évangéliques avec vérité et avec foi. Joanès et Moralès, Ribera et Zurbaran traduisent leurs convictions avec autant de sincérité que Jean de la Croix ou que sainte Thérèse mettaient à décrire leurs extases. Ils unissent à la ferveur et à la connaissance théologique de leur sujet, l'étude la plus consciencieuse du modèle, la science la plus consommée du procédé, le réalisme le plus familier. Ils ont vu les visions qu'ils peignent. C'est la foi ardente de tous ses contemporains qu'exprime Murillo dans son *Immaculée*. Il a repris dix fois ce thème. Il ne s'est arrêté qu'après avoir retracé le rêve théologique que tout Espagnol avait présent à l'âme. La vision de saint Antoine de Padoue est un autre sujet dont il a épuisé les aspects, et jamais l'Angelico n'a rien traité avec plus de foi, jamais Rubens ni les Vénitiens n'ont connu un coloris plus lumineux, jamais Rembrandt n'a mieux rendu la réalité et le clair-obscur, jamais Van Dyck n'a tracé de plus charmantes figures que Murillo, dans ce regard jeté dans une cellule de saint. Son colloque de saint François et du Crucifié (à Séville) exprime toute la poésie de l'*Imi-*

tation, toute la mystique chrétienne, tout ce qu'une âme détachée de tout peut dire à Dieu, tout ce que le mystère de la Croix peut inspirer à un saint. Ribalta avait voulu traiter le même sujet [1]. Il l'a outré, et l'a, me semble-t-il, rendu grotesque. Murillo reste simple, vrai, profond ; son Christ est divinement beau et triste, et ce dialogue des deux têtes rapprochées est d'une insondable éloquence.

Aucune inconséquence dans la vie de Murillo. Son chaste pinceau connaît les grâces des fraîches carnations, mais a toujours ignoré l'impudeur. Il travaillait dans sa province pour d'autres poètes, les moines, seuls capables, je ne dis pas d'apprécier son génie, mais d'entendre son langage. La mode est, aujourd'hui, de diminuer le mérite de Murillo ; on n'a plus l'âme voulue pour le comprendre. En réalité, il est le maître de l'art chrétien, le plus parfait conteur de surnaturel qui ait existé. Il est le roi des artistes religieux, un peintre vraiment digne de cette nation théologique et mystique, qui fut mère de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de François Suarez.

Vélasquez est plus aisément compris que Murillo. Avec Cervantès, n'est-il pas le plus grand, le plus prodigieux des réalistes ? Son pinceau est épique. De son poste à la cour, il a vu l'humanité de haut, et il trace l'épopée

1. Musée de Valence.

sublime et burlesque de la maison d'Autriche : les souverains à cheval, Olivarès, qui se détourne à demi, avec une brutalité dédaigneuse, les infantes et les jeunes princes, pauvres têtes blondes, qui dorment à l'Escurial, puis les grotesques : bouffons, fous et nains. Comme La Bruyère, il a tracé les caractères et les mœurs de son siècle, avec autant d'ironie et plus de verve : les rois exsangues, les favoris hautains, Ésope et Ménippe qui raillent dans l'ombre. L'antiquité, qu'il étudie à Rome, n'altère point son robuste réalisme, sa passion de vérité. La mascarade mythologique lui répugne, et s'il peint Apollon dans l'atelier de Vulcain, c'est pour rendre, avec une intense exactitude, un groupe de modèles. Sa *Reddition de Bréda* est un poème qui suffirait à immortaliser la guerre des Pays-Bas. Qu'on la mette auprès d'une autre grande page d'histoire : *la Ronde nocturne*, de Rembrandt, les incomparables qualités du maître espagnol, l'art du groupement, la vie, le coloris, n'en ressortiront que mieux. Un seul des tableaux religieux de Vélasquez me suffit : *le Christ mourant*, si pur de lignes, si beau dans la mort, et dont la tête, penchée dans la nuit, dit tellement la consommation suprême !

Les Espagnols se sont fait une spécialité de la sculpture sur bois et surtout de la sculpture polychromée. Ceux qui jugent de loin et d'après des légendes, ne savent assez railler le mauvais goût des statues espagnoles. Ils parlent de Christ

couvert de peau humaine, de Madones à perruques, de statues au réalisme enfantin. Certains de ces excès existent, et rien n'est plus laid, je l'avoue, que les mannequins vêtus qui figurent en certaines processions. Mais il n'est guère de vieilles églises espagnoles, où, dans quelque coin obscur, je n'aie rencontré un chef-d'œuvre de sculpture polychromée. Montañes et Cano à Séville, Pedro de Mena à Grenade, furent, au XVIIe siècle, les rénovateurs de cet art oublié depuis le moyen âge, et leurs œuvres innombrables ne se ressentent d'aucune imitation étrangère. Elles sortent d'âmes et de mains tout espagnoles. Aussi bien, les merveilles des seules *sillerias* des cathédrales espagnoles épuisent l'admiration. Il n'en est point d'égales au monde. Il en reste des visions fatigantes à force de richesse. J'ai encore présente cette *Ascension*, sculptée en haut-relief, au-dessus de la stalle de l'évêque de Cordoue. Aux deux côtés de ce relief se dressent les statues de sainte Thérèse et de sainte Magdeleine. Ces œuvres ne sont point polychromées; elles sont en bois brun, la plus ingrate des matières, et cependant aucun marbre n'a plus de souplesse et d'expression. Et, je ne sais pourquoi, ces images me reviennent plutôt que mille chefs-d'œuvre dont mon regard ne pouvait se détacher, et dont ma mémoire ne cesse de poursuivre la silhouette disparue.

Murillo et Vélasquez avaient fini de peindre, Montañes et Cano de sculpter. Observateurs vrais

et féconds, ils avaient donné à l'art son expression la plus juste ; sincères et puissants, ils n'avaient même pas soupçonné que l'artiste pût travestir ses sentiments. Et, de ce temps, Boileau, qui se croyait en avance, Boileau, un artiste pourtant, car il avait le sens et le goût du parfait, rimaillait péniblement *le Passage du Rhin* (qu'il faut essayer de lire devant *la Reddition de Bréda*), et, gâté par l'influence de Le Brun et par les préjugés ambiants, il édictait ses absurdes condamnations du merveilleux chrétien, autant vaut dire de toute vérité artistique. Pauvre Nicolas ! Que n'avait-il vu Murillo amener tout le ciel sur sa toile, tandis qu'il peignait, à Cadix, son dernier tableau, dans ce couvent des Capucins qui domine, tout blanc, l'infini bleu!

II

LA MORTE.

Peu de noms ont sonné avec plus d'éclat dans le monde, aucun n'a tant ronflé sur les lèvres romantiques, que celui de la très noble, très loyale, impériale Tolède.

Elle a des origines fabuleuses. Elle fut, sous les rois goths, une des capitales intellectuelles du monde. La lumière de ses conciles resplendit sur l'Europe. Sous les Maures elle connut trois siècles de révoltes et de luttes superbes. Quand l'empereur d'Espagne, Alphonse VI, reprit Tolaitola aux Maures, en 1085, ce triomphe réjouit la chrétienté presque autant que la perte de Constantinople l'attrista au quinzième siècle. Ferdinand III, le Saint et le Grand la rendit glorieuse et belle. Les rois catholiques y pensaient reposer, sous les voûtes légères de San Juan de los Reyes. Mais les successeurs de Ferdinand et d'Isabelle mirent fin à sa vie officielle, et, dès lors, elle sombra dans l'oubli, négligée pour d'opulentes rivales : l'Escurial de Philippe II, la

Granja de Philippe V, le palais royal de Charles III. Le vieux Calderon seul lui demeurait fidèle et ne consentit que bien tard à lui préférer Madrid. Charles III essaya de la rendre industrielle en fondant sa manufacture d'armes. Sans la connaître, fascinés par sa lointaine splendeur, les romantiques réveillèrent sa gloire endormie. Ils n'attaquaient les Philistins, qu'armés d'une lame de Tolède. Tolède fut le paradis doré de leurs imaginations renaissantes.

Et Tolède, cependant, est un paradis ruiné, un paradis perdu, et, pour qui se souvient de ses gloires, il vaudrait mieux, peut-être, ne la point connaître et se l'imaginer toujours telle que le rêve et l'histoire l'avaient bâtie.

De Madrid au Tage, s'étendent des régions désolées. Pas incultes : les mules y tracent de légers sillons où mûrissent des blés. Par endroits le feuillage cendré des oliviers, le vert cru des vignes zèbrent la terre rouge. Sous l'ardent soleil, les mottes calcinées reposent. Aucune frondaison n'atténue les teintes violentes du sol. Autour d'églises aux tons de sienne dorée, de maigres *pueblos* se groupent, que l'on croirait pétris dans la terre qui les entoure. Aux talus poussent de hauts chardons, chargés de poussière. Le Tage roule mollement dans une plaine surprise d'être arrosée, et qui profite bien peu de cette faveur. Mais patience ! l'idéale cité apparaîtra bientôt. Au-dessus des sombres lignes de verdure qui barrent l'horizon, brille enfin le

monumental Alcazar de Charles-Quint, détachant ses tons dorés sur les cimes violettes des monts de Tolède.

Des cultures de céréales annoncent l'approche d'une cité de vivants, et le nom de Toledo sonne enfin à l'oreille impatiente. Le Tage verdâtre a creusé son lit profond dans un massif de granit brun. Son gouffre à pic semble un fossé creusé par des burgraves géants pour défendre le promontoire fauve qui menace le midi, et que son piédestal de rochers préserve de toute attaque. Aux deux extrémités est et ouest de la presqu'île de granit, reliés entre eux par une ligne de remparts, deux ponts enjambent le torrent, le pont de Saint-Martin et le pont d'Alcantara. Ils ont quasiment le même âge, et sont défendus, à leurs têtes, par des tours imposantes, aux énormes armoiries impériales.

Le pont d'Alcantara, moitié maure, moitié chrétien, fait une entrée superbe à la cité guerrière. Il préserve le voyageur d'une première désillusion. Les mules gravissent au trot la côte qui le suit, et, avant d'atteindre la place du Zocodover, elles frôlent, délicate attention, la merveilleuse *Puerta del Sol* aux arcs outrepassés, aux mâchicoulis délicats, pièce heureusement conservée de l'élégante armure de la Tolède du douzième siècle.

La place du Zocodover, scène de bien des drames de Lope et des Nouvelles de Cervantès, resplendit au soleil, et le feuillage de ses acacias

contraste vivement avec la blancheur des *toldos* qui abritent ses trottoirs, avec la chaude couleur des maisons qui l'entourent. Puis commence le dédale des rues étroites, sombres et fraîches, débouchant soudain sur de petites places éblouissantes de lumière. Quelques rues commerçantes s'efforcent en vain au modernisme. La plupart respectent le mystère des larges maisons silencieuses, dont les lourdes portes sont semées d'énormes clous de bronze ciselé. On entre en des patios obscurs, abrités par un toldo de toile grise. D'une fenêtre du second étage, une voix interroge : *Quien ?* [1]. Quelques plantes ornent le patio ; l'eau fraîche dort en des puits profonds. Aux fenêtres de la rue, défendues par des grilles ouvragées, fleurissent des œillets rouges et des géraniums. L'eau potable est rare à Tolède. Les fontaines qui ornent les places n'en donnent qu'à certaines heures. Une traînée de cruches juxtaposées attend le moment, et, en face, assises en groupes pittoresques, des femmes causent, des bourriquots sommeillent : quels jolis cancans doivent s'élaborer durant ces douces heures de garde !

Et ces sombres maisons silencieuses, et ces jeux d'ombre et de lumière, et ces sveltes allures de canéphores, et, dès qu'on échappe au méandre des rues, ce gouffre du Tage aux berges composées d'éboulis calcinés, et ces portes timbrées

1. Qui est là.

aux aigles impériales, et ces portails dorés, et, des hauteurs de l'Alcazar, ce fouillis de toits dont les tuiles rient dans le ciel bleu, et ces lointains aux lignes austères, dont le soleil constelle les arêtes d'améthystes et de rubis, toutes ces visions font bien de Tolède une pittoresque, une inoubliable cité.

Mais ce pittoresque qu'elle conserve ne console pas de la gloire qu'elle n'a plus. Et quand on songe que ces murailles furent bâties par Wamba que, par cette porte enfoncée dans le sol Alphonse VI et le Cid pénétrèrent à Tolède, quand on s'arrête en ce coin dévasté où s'élève San Juan de los Reyes, quand on visite cet hôpital de Santa Cruz, bâti par le cardinal de Mendoza, aux artesonados magnifiques, et qui s'ouvre béant, inutile et ruiné, quand on parcourt l'orgueilleux Alcazar de Charles-Quint, proie de multiples incendies, dont la masse restaurée écrase encore Tolède, dont l'escalier grandiose devrait porter des cortèges de rois, quand on demande à Tolède où est son âme, sa puissance son rôle actuel dans le monde, et qu'on n'entend point de réponse, on ne peut se défendre d'une profonde mélancolie.

Au delà des remparts, près du Tage, cette insignifiante chapelle du Christ de la Vega était jadis basilique de Sainte-Léocadie. Le roi Sisebut avait fondée en 618. Elle abrita les conciles meux, elle reçut les corps de Saint Ildephonse de saint Eugène. En 715, le dimanche des

Rameaux, les chrétiens célébraient, à Sainte-Léocadie, la fête de leur patronne, quand les Juifs ouvrirent aux musulmans les portes de la ville déserte; les chrétiens furent en partie massacrés dans l'église.

Ferdinand et Isabelle venaient de vaincre, à Toro, les Portugais, partisans de don Juana la Beltraneja. Le 31 janvier 1476, ils entraient à Tolède par cette vieille porte de Visagra, aujourd'hui ruineuse. Quels jours d'espérance et de promesses ! Tout le peuple s'était porté au-devant des rois; des groupes de danseuses précédaient leur cortège, des chanteurs disaient leurs louanges, et Tolède reprenait en chœur le refrain populaire :

Flores de Aragon
Dentro en Castilla son.
Pendon de Aragon !
Pendon de Aragon ! [1]

Le roi montait un cheval noir, la reine une mule blanche. En triomphe, ils furent conduits à la cathédrale. La place du Zocodover retentit de carrousels bruyants. Matin joyeux d'un peuple saluant son avenir splendide !

Le 2 février, les rois portèrent sur le tombeau de Jean Ier les trophées portugais. La reine s'était vêtue de brocart blanc semé de lions et de *cas-*

1. Les fleurs d'Aragon — fleurissent en Castille. — O bannière d'Aragon ! — O bannière d'Aragon !

tillos d'or ; à son cou brillaient des rubis balais qu'elle croyait avoir hérités de Salomon ; elle traînait un manteau d'hermine. A la porte du Pardon, des jeunes filles, représentant la Madone et les Anges, l'accueillirent de leurs chants. Après la messe, la reine, de ses mains, suspendit les dépouilles de Toro sur la tombe du vaincu d'Aljubarrota. Puis, pour accomplir un vœu, Isabelle, dès 1476, jetait les fondements du monastère et de l'église de Saint-Jean-Baptiste. Aucun sculpteur, aucun architecte, aucun orfèvre ne lui semblait assez habile pour exécuter ses plans ; aucune splendeur ne satisfait ses désirs. En Allemagne et en Italie, elle fit recueillir les manuscrits les plus rares. Elle en forma cette bibliothèque sans rivale que les bandits brûlèrent en 1808. La grande reine ne vit point son œuvre achevée, mais elle fut récompensée de ses largesses, car ce couvent de Franciscains lui donna bientôt son grand ministre : frère Gonzalo Ximenez de Cisneros.

Sur une longue place étroite s'élève le vieux palais des comtes de Fuensalida. En 1539, Charles-Quint réunit à Tolède sa noblesse des Espagnes. Il en voulait obtenir des subsides d'argent, il lui voulait imposer des contributions onéreuses ; et, pour gagner sa gentilhommerie rebelle, il multiplia, en son honneur, les fêtes et les tournois. Je me demande, par exemple, comment on pouvait bien évoluer à l'aise dans ces rues sans espace. Les réjouissances, pourtant, furent splen-

dides. Mais, au milieu des fêtes, dans ce palais qu'habitait alors l'empereur, l'impératrice Isabelle mourut. Le palais n'est plus qu'une masure en ruine. Des bohémiens vivraient à peine dans l'alcôve où expira l'impératrice. Cette mort fut un coup de théâtre. L'empereur aussitôt s'enfuit au monastère de la Sista cacher son deuil et ses larmes, et le lendemain, par la porte d'Alcantara, un triste cortège s'allongeait, conduit par le jeune marquis de Lombay, François de Borgia. On emmenait à Grenade la dépouille déjà décomposée. Charles-Quint en avait déjà contre Tolède : il ne lui avait point pardonné sa révolte du temps des comuneros ; il avait fait raser le palais de Juan de Padilla et de Maria Pacheco. Cette ville de malheur lui devint à jamais odieuse. Philippe II, vingt ans plus tard, en pensa faire sa capitale, mais ce maître peu commode s'entendit mal avec le clergé de la ville. Le sort de Tolède fut désormais réglé. En 1561, Philippe II l'abandonnait pour toujours. Il aurait encore pu la relier à Madrid par des communications faciles, et la garder comme le plus beau musée d'Espagne. Philippe II préféra faire des œuvres nouvelles, empreintes de son esprit, et, lentement, l'impériale cité mourut. Les Français, en 1808, hâtèrent l'œuvre de ruine par un bombardement sacrilège. Les révolutions de ce siècle la consommèrent. Elles mirent au pillage cette merveille bâtie par les rois catholiques, San Juan de los Reyes, dont les murs portent encore — iro-

nique trophée — les fers enlevés aux captifs de Grenade. Il aurait alors fallu à Tolède un Viollet-le-Duc, qui, subventionné par une intelligente et opulente commission, eût restauré cette ville de souvenirs. Il en eût fait un incomparable joyau, les délices et l'orgueil de l'Europe. L'Espagne n'eut pas de Viollet-le-Duc, et Tolède se meurt, laissant ses palais s'écrouler, et son immense Alcazar étendre vers l'horizon, d'un geste désespéré, ses ailes inanimées.

Mais l'Espagne offre aux voyageurs de délicieuses surprises. Au moment où, las de solitudes et de ruines, on va douter de sa beauté, elle révèle aussitôt quelque splendeur cachée, d'une immortelle beauté, et, par le spectacle inattendu d'éblouissantes richesses, elle dompte tous les dédains et ravive toutes les admirations.

La cathédrale de Tolède n'a point l'extérieur allègre et jeune de sa sœur de Burgos. D'aucun endroit on n'est au point pour la bien voir. Sa robuste tour carrée s'achève en une tiare cerclée de trois couronnes de fer. Ses angles solides n'ont point d'ornements; perdue dans le massif des maisons pressées, elle disparaît presque dans la ville. Mais il y faut entrer le soir, quand les rayons, tombant en biais, embrasent ses vitraux et projettent leur flamboiement dans l'étendue des nefs sombres. Il la faut alors lentement parcourir, écoutant ce que racontent ces tombes d'archevêques, simplement fermées d'une large

plaque de bronze, et ces sépulcres de connétables et de rois.

Ils ont un si puissant langage, les morts qui dorment dans les églises ! Communément, les cimetières sont laids, sauf les bien humbles. Quel horripilant musée que le fastueux *Campo Santo* de Gênes ! Dans les églises mêmes, les tombes triomphantes déplaisent. Il faut qu'elles intercèdent et qu'elles prient, dans l'humble attente de la résurrection formidable. La plus belle attitude sépulcrale est celle des gisants. Ici, dans la paix que versent les voûtes gothiques, quand je les vois étendus, ces rois, ces cardinaux, ces princes, et que l'obscurité du soir descend, il me semble, qu'en l'église déserte, va s'accomplir une liturgie mystérieuse. Tout ce qui, dans l'Espagne, eut un nom : héros, évêques, rois, repose en des églises semblables. Ils ont fait l'histoire qui se raconte. Nous vivons de leurs vertus, de leur génie, de leurs exploits ; nous subissons les conséquences de leurs défaites et de leurs fautes. Abrités dans ces lieux d'asile, ils sont à couvert de nos vengeances, et, quelle que fût leur gloire, ils sont trop éclairés sur la vanité de la vie pour se complaire en leur passé. Aussi, quand les vivants quittent le temple, j'imagine qu'ils le remplissent de leurs supplications éperdues. Les morts prient, ceux dont les peuples ont respecté les cendres. De Burgos à Grenade, de Tolède à l'Escurial, de Séville à Compostelle, des voix doivent, dans la nuit,

s'appeler et se répondre, voix augustes et saintes qui bénissent et protègent, voix coupables qui demandent pardon.

A Tolède, ces voix montent nombreuses de cette chapelle des *Reyes nuevos*, de celle de Santiago où repose le grand connétable de Luna. La tombe de Luna est celle d'un triomphateur, et la légende qu'y grava la fille de Jean II ferait croire que le connétable mourut heureux. C'est lui, pourtant, le décapité de Valladolid, la victime de Jean II. Quelle ironie dans son sépulcre !

Dans la chapelle de Sainte-Eugénie, sous un merveilleux arceau en style mudéjar, repose un alguazil du quatorzième siècle, dont j'ai voulu cueillir l'épitaphe, fleur d'espérance et de sérénité :

Aqui yaz don Fernan Gudiel
Muy honrado caballero.
Aguacil fue de Toledo,
A todos muy derechudero,
Caballero muy fidalgo.
Sirvió bien á Jesu Chrislo
E a Santa Maria
E al rey e a Toledo
De noche e de dia.
Pater noster por su alma,
Con el *Ave Maria.*
Digamos que le reciban
En la su compañia.
E finó xxv dias de Julio, era de MCCCXVI [1].

1. Ci-gît don Fernand Gudiel, très honoré chevalier ; il fut alguazil de Tolède, envers tous très droitier, chevalier très fidèle,

Tragiques ou consolants, les souvenirs qu'éveille la cathédrale font oublier les ruines du dehors, Ils révèlent l'impérissable grandeur de la vieille Espagne. A leur contact, nous nous sentons bien à Tolède, dans la primatiale des Espagnes, dans la capitale de la Castille.

Et il faut revenir le lendemain, dans la lumière rajeunie, admirer ces verrières et ces grilles, ces retables et ces stalles, que les plus grands artistes du XVIe siècle se sont appliqués à construire.

La cathédrale de Tolède daterait de saint Jacques. La Vierge, à laquelle elle fut dédiée, y revêtit saint Ildephonse d'une chasuble en *toile du ciel*. L'empereur Dèce l'avait fait démolir, et l'empereur Constantin rebâtir. Les Maures la changèrent en mosquée, et saint Ferdinand, qui avait posé la première pierre de la cathédrale de Burgos, eut la hardiesse, en 1229, de rêver encore ce grandiose édifice. Ces demi-rois qu'étaient les archevêques de Tolède entendaient grandement leur rôle. Ils prirent à leur solde les artistes de Flandre et d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne :

Alors c'étaient des temps bienheureux pour les arts !

La *silleria alta* du chœur de Tolède, passe, à bon droit pour le chef-d'œuvre, le *portento* de l'art espagnol. Diego de Siloë, Philippe Vigarni et Alphonse de Berruguete furent admis au

il servit bien Jésus-Christ et sainte Marie et le roi et Tolède, de nuit et de jour. Un *Pater noster* pour son âme, avec un *Ave Maria*. Prions-les qu'ils le reçoivent en leur compagnie. Et il trépassa le 25 juillet 1316.

concours ouvert par le chapitre. Les deux derniers l'emportèrent. Berruguete sculpta les stalles de gauche, Vigarni celles de droite. Leur œuvre est si parfaite, qu'éternellement, dit une inscription, on hésitera à préférer un maître à l'autre [1].

Après s'être épuisé à regarder ces merveilles, il faut encore revenir demander à la cathédrale de nous montrer ses joyaux : sa monstrance de vermeil, haute de trois mètres, exécutée par Enrique de Arfé pour le cardinal Ximénès, et dont la custode, constellée de diamants, fut faite du premier lingot d'or que Christophe Colomb rapporta de l'autre monde ; les ornements de Ximénès, le missel de Mendoza, l'éblouissante robe de la Vierge del Sagrario, littéralement couverte de perles et de diamants. Dans la chapelle octogone de l'Ochavo, il faut admirer ces reliquaires précieux, et, dans le vestiaire, les ornements anciens aux lourds brocarts, sertis de joyaux. Et la royale salle capitulaire au plafond lambrissé nous attend encore, moitié mauresque et moitié gothique ; et, pour se donner une dernière impression, solennelle et troublante, il reste à parcourir l'immense crypte, aussi vaste que l'église.

Et vingt fois, et toujours, il faudrait revenir admirer la splendide église, si pleine de riches-

1. « Signa tum marmorea tum lignea cælavere hinc Philippus Burgundio, ex adversum Berruguetus Hispanus. Certaverunt tunc artificum ingenia ; certabunt semper spectatorum judicia. »

ses, de beautés et de gloires, et où, seulement, se retrouve un peu la Tolède puissante que l'on avait rêvée.

En admirant ces trésors, que me détaillaient deux graves chanoines, je ne pouvais m'empêcher de revoir par la pensée d'obscures pagodes indiennes, où des brahmes, accroupis autour d'un large tapis, me montraient, eux aussi, les parures de leurs idoles. Les perles étaient plus nombreuses, les diamants plus énormes que sur le manteau de la Vierge de Tolède, et, à Madura, dans les grandes marmites de cuivre, les torsades d'or et les bracelets de saphirs tombaient plus pressés, aux fêtes de Maniatchi, que les parures ne sont données par les chrétiens aux sanctuaires catholiques. « Égale superstition, vous voyez bien, et même idolâtrie sous tous les cieux ! Delphes et Ephèse annonçaient Lourdes, et Ramesouram vaut Tolède ! » — Non, Ramesouram ne vaut pas Tolède, et, loin d'être troublée par ces similitudes, ma pensée y découvre, avec le même fonds commun de religion qui emporte partout l'humanité aux mêmes sacrifices, la divine supériorité du sacrifice et de l'idée chrétienne. J'ai vu, sans doute, d'obscènes symboles parés, dans les temples de Siva, de plus de joyaux que n'en pourraient porter les madones d'Espagne, mais ces dépouillements païens ne symbolisaient aucun détachement intérieur, ces idoles avaient souvent un sens pervers ; aucune beauté ne les revêtait. Leurs grotesques

images inspiraient, tout au plus, de l'effroi ; elles ne retenaient de Dieu que la grossière idée d'un pouvoir fécondant, divinisateur des appétits humains, d'une puissance mauvaise, cause des chagrins de l'homme. Aucun amour n'inspirait les dons qu'on leur faisait. Le dogme, au contraire, qui a courbé ces voûtes et fouillé ces retables, qui a ciselé ces custodes et enluminé ces volumes, me révèle le sens de la vie et m'ouvre des perspectives bienheureuses. Il me purifie ; il me transforme. Il a pitié de moi ; il me soutient ; il divinise mes travaux et mes larmes. Il me raconte l'héroïsme des saints, et m'assure que je le peux imiter. Le grand murmure des foules pressées autour de l'autel de Bouddah, les nocturnes processions autour des idoles brahmaniques, sont l'appel douloureux de l'âme humaine désorientée. L'horreur les accompagne, l'horreur des musiques discordantes et des troublantes incertitudes. Ici, la liturgie a un sens, et, pour s'exprimer, de profondes et délicates harmonies. Le Verbe fait chair a embrassé la pauvreté et la souffrance. Il n'a pas consenti à revêtir la laideur. Il n'inspire que de sereines pensées, de belles actions et de belles choses, et, quand l'unique marque de la vérité serait la beauté, le dogme chrétien est si beau qu'il resterait encore la suprême vérité.

Mais toute parure d'église n'est pas nécessairement de l'art chrétien. Regardez, par exemple, dans la magnifique sacristie, ce plafond peint

par Luca Giordano. C'est la meilleure fresque de ce maître. Elle représente le miracle de saint Ildephonse, et le ciel entr'ouvert laisse tomber des rayons de lumière dont la clarté est féerique. Mais, tout autour du groupe lumineux, que signifient ces cascades d'anges, dont les cuisses présentent de si habiles raccourcis? Ce motif abonde dans les églises de Rome, et ici, il a fallu toute la providence de Dieu et toute la vigilance du peintre, pour que les robes, soulevées par le vent, couvrissent, des anges, ce qu'il était fâcheux de voir. Ce spectacle aérien ne me scandalise certes pas, mais il me semble manquer de *caractère*, ce caractère qui est aux œuvres d'art ce que le tact est aux manières, et qui fait qu'une peinture d'église ne peut convenir à un boudoir, ni une musique de messe à un concert de théâtre. Dès que l'art chrétien perd son caractère, il se prive de son principal charme qui est la convenance. Et Luca Giordano restait encore en deçà des limites, mais chacun sait si le sens du caractère fit défaut à la musique, à la peinture, à tout l'art religieux de ces deux derniers siècles !

Il ne faut point quitter cette sacristie qui est un musée, sans admirer une toile prodigieuse de ce Domenico Theotocopuli, appelé communément *el Greco*, que la peur de ressembler au Titien, son maître, fit tomber ensuite dans une si extravagante manière. Cette toile représente le partage de la sainte tunique. Sur la tunique

rouge, la tête du Christ se détache, d'une distinction infinie. Un groupe de brutes l'entoure, qui se démène dans l'ombre. Le Greco ne fit guère plus de toiles de cette éloquence. Il devint le don Quichotte de la peinture, fut fantastique, ridicule, et, cependant, son art est si puissant que ses toiles les plus agaçantes restent dans le souvenir, sans qu'on les puisse oublier.

Ainsi, à cette heureuse époque, il était donné aux artistes d'Espagne de devancer même toutes les audaces. Nos impressionnistes et nos décadents modernes, pour être sûrs de ne ressembler à personne et d'atteindre la parfaite extravagance, n'auraient qu'à se mettre à l'école du Greco.

⁂

J'avais rencontré à Tolède un jeune médecin russe de Novorossisk. Comme il ignorait l'espagnol, je m'étais fait un plaisir de lui servir de truchement, et comme il était plein de goût, j'étais heureux de profiter de ses lumières. Je le vis en arrêt, dans la cathédrale, devant une inscription placée très haut, à gauche de la porte principale.

— Que dit donc cette grande inscription là-haut? me demanda-t-il.

— Elle commémore trois faits qu'elle juge des plus glorieux pour l'Espagne. Écoutez : « En cette année 1492, le 2 janvier, Grenade et tout

son royaume furent pris par les rois nos seigneurs don Fernando et doña Isabelle, étant archevêque le révérendissime seigneur Pedro Gonzalez de Mendoza, cardinal d'Espagne. Cette même année, à la fin de juillet, les Juifs furent chassés de tous les royaumes de Castille, d'Aragon et de Sicile, et l'année suivante, 1493, à la fin du mois de janvier, fut achevée cette sainte église par la réparation de toutes ses voûtes, étant maître ouvrier le seigneur don Fernandez de Cuenca, archidiacre de Calatrava[1]. »

— Voilà qui est parler, me dit le docteur.

Et tandis que, par des rues en zigzag, nous allions chercher le pont Saint-Martin :

— Le cœur de M. Drumont, ajouta-t-il, battrait d'aise, s'il lisait cette crâne inscription. L'Espagne, il faut le reconnaître, eut un tempérament puissant, inapte à conserver les microbes, et j'aime la gaillarde sérénité avec laquelle elle relate un acte qui prouve sa santé.

Nous entrions dans l'ancien quartier qui fut la *juderia*.

— Tenez, dis-je à mon compagnon, ici fut la

1. « En el año de 1492, a 2 dias del mes de Enero, fue tomada Granada con todo su reino, por los reyes N. S. D. Fernando e Da Isabel, siendo arzobispo el Rmo Sr D. Pedro Gonzalez de Mendoza, card. de España. Este mismo año, en fin del mes de Julio, fueron echados todos los Judios de todos los reinos de Castilla, de Aragon e de Sicilia. El año siguiente de 93, al fin del mes de Enero, fue acabada esta Sta iglesia de reparar todas las bovedas e las blanquear e trazar, siendo obrero mayor D. Fco Fernandez de Cuenca archediano de Calatrava. »

demeure du banquier Samuel Lévy, l'argentier de Pierre le Cruel. Ce prince lunatique le fit, un jour, exécuter, et ses trésors disparurent si soudainement, que le peuple de Tolède les croit encore cachés dans quelque fissure du roc.

Une jeune fille vint nous ouvrir. Dans une cour mal pavée, une chèvre broutait les feuilles d'un grenadier tout fleuri. On nous ouvrit une porte, et la synagogue de l'argentier apparut. Sa jolie nef mudéjar a été gâtée par des blanchissages à la chaux. On en restaure aujourd'hui les arabesques et les frises. De l'autre côté de la rue s'élève une autre synagogue, devenue, tour à tour, mosquée, puis église chrétienne, et dont se poursuit aussi l'intelligente restauration. Santa Maria la Blanca compte cinq jolies nefs, séparées par des colonnes octogones, surmontées d'arcs outrepassés. Ses frises sont ornées d'inscriptions hébraïques. Le plafond de mélèze était richement lambrissé, le carrelage fait d'azulejos. Telle quelle, la synagogue baptisée sent la ruine, mais elle donne au voyageur du Nord la première impression de ce que sera Cordoue, et cette inattendue vision d'Orient offre un charme qu'il est très doux de subir.

Nous avions franchi le pont Saint-Martin, et, sur les rocs abrupts qui dominent le Tage, nous contemplions Tolède à contre-jour. Les clochers et les tours étaient encore baignés de lumière. San Juan de los Reyes flamboyait; la cathédrale se présentait de profil; la silhouette des toits

bruns se découpait sur la laque embrasée du ciel. Au loin, à droite, l'Alcazar dominait la ville de toute sa masse. Quelques âniers passaient à nos pieds; aucun ne chantait. De l'éboulis des berges, de ces ruines, de ce silence, de ce sépulcre, il montait une indéfinissable tristesse. C'est devant ce tableau que José Zorrilla dut écrire ces vers:

Negra, ruinosa, sola y olvidada,
Hundidos ya los piés entre la arena,
Alli yace Toledo abandonada,
Azotada del viento y del turbion.
Mal envuelta en el manto de sus reyes,
Aun asoma su frente carcomida;
Esclava, sin soldado y sin leyes,
Duerme indolente al pié de su blason[1].

Mais l'inscription de la cathédrale hantait l'esprit de mon compagnon, et, en face de cette juiverie anéantie, et autrefois si puissante, il me demanda de lui rappeler l'histoire de cet antisémitisme espagnol, dont la constitution du Saint-Office fut l'œuvre suprême.

— Ce fut un vrai drame en cinq actes, lui dis-

1. Noire, ruineuse, seule et oubliée, — les pieds déjà noyés dans le sable, — ci-gît Tolède abandonnée, — fouettée par le vent et les tourbillons. — Mal enveloppée dans le manteau de ses rois, — elle soulève encor son front rongé, — esclave, sans soldats et sans lois, — elle dort insensible au pied de son blason.

Cliché Hauser y Menet

TOLÈDE. L'ALCAZAR ET LE TAGE

je[1], le plus terrible et le plus espagnol que l'Espagne ait jamais composé.

Au premier acte, nous sommes au temps de la monarchie wisigothe. Les Juifs s'étaient partout faufilés en Espagne. Les Wisigoths, chevaleresques, idéologues, dépensiers, ne surent, pendant deux siècles, qu'imaginer pour éliminer le péril juif. Conversions forcées, — le plus inefficace et le plus criminel des systèmes, — décrets tolérants, lois terribles, rien n'y fit. En arrière du pont Saint-Martin, apercevez-vous ce bloc ruiné? Il indique l'endroit où la fille de don Illan — le comte Julien — fut aperçue au bain par Rodrigue, le dernier roi goth. En suite de quoi, Florinde cessa bientôt d'être rosière. Vindicatif, Julien, gouverneur de Ceuta, appela les Maures; légende qui signifie, peut-être, que les peuples usés par le plaisir sont toujours mûrs pour l'invasion, et que les malheurs apparents sont souvent de grands bienfaits, puisqu'ils renouvellent la vitalité d'un peuple. Toujours est-il que les Juifs aidèrent aussi les envahisseurs. Ils ouvrirent aux Maures Tolède, Séville et Cordoue (VIIIe siècle), et eurent ainsi raison de leurs oppresseurs.

II. — Sous le califat de Cordoue, les Juifs prirent leur revanche triomphante. Le ministre et médecin juif d'Abd el Rahmân III favorisa sa race. Il ouvrit Cordoue aux académies d'Orient,

1. Je me permets de préciser et de compléter, dans ce récit, des données qu'oralement je ne pouvais que résumer.

et les philosophes talmudistes y fleurirent. Malheureusement, au cours du XIIe siècle, les Almohades d'Afrique mirent une fin sanglante à cet âge d'or d'Israël. Réduits à choisir entre le turban et l'exil, les Juifs s'enfuirent en Castille et transportèrent ici, à Tolède, leurs académies de Cordoue et de Séville. Ils comptaient, avec raison, sur leur souplesse et sur le peu de mémoire des chrétiens pour se faire pardonner leurs trahisons passées.

III. — Alphonse VII reçut et protégea les Juifs. Les rois de Castille, maladroits argentiers alors comme ils le furent toujours, semblaient heureux de retrouver d'habiles financiers. Leur protection fut sans doute inconsidérée, car au XIVe siècle, le péril juif était redevenu menaçant pour l'Espagne, d'autant plus qu'enrichis par le commerce, l'usure et le fermage des revenus de l'État, les Juifs s'attiraient la haine universelle.

IV. — Alors la justice populaire s'exerça. Elle fut effrayante. En 1321, trente mille pasteurs navarrais descendent des Pyrénées, et, malgré l'excommunication que leur lance Clément V, ils saccagent les ghettos de Tudela et de Pampelune. L'infant d'Aragon, don Alphonse, extermine en vain les bandits. Les Navarrais, instruits par leur exemple, incendient, en 1328, les juiveries de Viana et d'Estella. Ils tuent dix mille Israélites. En 1360, d'autres tueries ensanglantent Najera et Miranda del Elbro. En Andalousie, un

archidiacre fanatique, Hernan Martinez, prêche au peuple la destruction des synagogues. Les officiers royaux, l'archevêque de Séville ont beau s'y opposer, la foule, excitée par Hernan Martinez, détruit, en 1390, la juiverie de Séville et tue quatre mille Hébreux. Le feu se communique à Cordoue, à l'Andalousie, au royaume de Valence où, seul, saint Vincent Ferrier est assez fort pour arrêter le flot populaire et pour maudire les bourreaux chrétiens. L'orgie de sang gagne Tolède, Barcelone, Mayorque, Saragosse et la Vieille-Castille. Il fallait un terme à cette destruction, et une fin à ce drame.

V. — Beaucoup de Juifs s'étaient convertis par frayeur. Ceux qui le voulurent, furent bien acceptés par l'Espagne. Ils parvinrent à de hautes fonctions. Riches et honorés, ce furent eux, naturellement, qui se retournèrent avec le plus d'intolérance contre leurs frères convertis, mais devenus, comme il fallait s'y attendre, judaïsants relaps.

Don Pablo de Santa Maria, Micer Pedro de la Caballeria et Fray Alfonso de Espina, par exemple, furent les plus ardents ennemis de leur race. Dans son *Fortalitium fidei*, Fray Alfonso se plaint du nombre des judaïsants, et, le premier, il demande aux rois de Castille une inquisition nationale, qui purge le pays du mal qui infectait.

Un tribunal s'imposait, en effet, ne fût-ce que pour arrêter les vengeances populaires, toujours

aussi vivaces. De 1467 à 1494, des soulèvements antisémites éclatent à Tolède, à Cordoue, à Jaen, à Ségovie. Deux races étaient en présence, dont une détruirait l'autre. Le dominicain Alonso de Hojeda tonnait, à Séville, contre les apostats et les faux convertis. Il demande à Sixte IV, en 1480, une première bulle qui permette de procéder contre les relaps. Le 11 février 1482, les rois catholiques obtiennent du même pape une autre bulle qui autorise la fondation du conseil de *la Suprema*, dont la présidence est confiée au prieur de Ségovie, Fray Thomas de Torquemada. Le Saint-Office est fondé. Torquemada allait lui donner un code, et concentrer, sous sa main puissante, les différents rouages de cette institution autonome, formidable, sorte d'église dans l'Église. Ainsi, aux jours mauvais, Rome se donnait-elle des dictateurs, *ne quid respublica detrimenti capesseret*.

Mais il s'agissait bien de procédurer contre des relaps, dont la grande faute des Espagnols avait été de faire des chrétiens par force. C'est une hostilité de race qui s'affirmait de plus en plus. Des crimes rituels avaient été découverts; une guerre d'extermination couvait. Une seule mesure parut pratique : l'expulsion. Les rois catholiques la signèrent, le 31 mars 1492. Quatre ans plus tard, don Manuel de Portugal imitait Castille, et la cathédrale de Tolède voyait sur se murs l'inscription que vous savez.

Il ne suffit pas aux Espagnols d'avoir expul

les Juifs. Avec un scrupule parfois comique ils tinrent dès lors, à prouver leur manque d'attaches judaïques, leur *limpieza de sangre*. Tout corps constitué qui se respectait fit un statut pour exclure de son sein les descendants d'ancêtres juifs, et il n'est pas jusqu'à une confrérie de tailleurs de pierres mudéjars, à Tolède, qui ne se piquât de n'abriter que des pur sang. Seulement, qui prouve trop ne prouve rien, et, malgré ses certificats d'origine, la noblesse espagnole aurait difficilement pu, paraît-il, prouver, au XVIe siècle, sa parfaite *limpieza*. Je n'ai pu rencontrer *le Tison*, ce fameux mémoire qu'un archevêque de Burgos, Bobadilla, présenta au roi Philippe II, pour lui prouver les tares originelles des seigneurs de Castille. Mais j'ai lu un autre mémoire, présenté au même Philippe II par un autre archevêque de Burgos, et conservé à Simancas, et cet écrit est curieux[1]. L'impitoyable archevêque met en cause tous les *titulos* de Castille, d'Aragon, de Navarre, et prétend qu'ils descendent tous, souvent par bâtardise, de mères maures ou juives. « Les nobles d'aujourd'hui, conclut l'archevêque, ne pourraient dire quels furent leurs ancêtres il y a trois siècles. » Évidemment, Mendoza exagérait.

Le soleil disparaissait derrière l'Alcazar.

— Allons, me dit le docteur, l'histoire ne fait

1. « Noticia de algunos linajes de España que el cardenal y arzobispo de Burgos D. Francisco de Mendoza dio al rey Felipe segundo. »

que se renouveler, et celle que je viens d'entendre est tout aussi bien celle de demain que celle d'hier. Aux périodes de triomphe succèdent, pour les Juifs, de terribles déconvenues, et, s'ils se souvenaient du passé, ils devraient, ce me semble, moins s'empresser de régner. Gardez les robes de bure de vos moines et les crosses de vos évêques. Un jour, peut-être, les maîtres d'aujourd'hui ne trouveront pas, pour s'abriter, assez de portes de cathédrales, assez de murs de monastères...

Nous redescendîmes dans Tolède assombrie. Le lendemain, je quittai cette ville mélancolique. Je traversai encore le désert morne qui l'entoure. Quand je vis le parc d'Aranjuez, j'éprouvai une joie d'enfant. Les ombrages profonds existaient donc encore! Je m'y enfonçai avec délices. Je respirai le parfum des parterres en fleurs. Un bon garde, qui voyait ma joie, en fut ravi. Il m'aborda:

— Qu'on est bien ici! lui dis-je, et j'eus la sottise d'ajouter: On se croirait à Versailles.

— Peuh! me répondit l'Espagnol en haussant les épaules, qu'est-ce que Versailles à côté de ceci?

CHAPITRE VIII

CORDOUE

L'Andalousie est une captive dont les gardiens, jaloux et habiles, doivent avoir acheté les Compagnies de chemins de fer. Et celles-ci, forcées d'introduire les visiteurs indiscrets, s'arrangent du moins pour leur rendre l'accès du pays aussi fâcheux que possible. Je ne m'explique qu'ainsi les lenteurs, les circuits étranges, les mille incommodités des voies d'Andalousie : on veut nous décourager ; c'est évident.

Au temps des galères et des mules, le pittoresque compensait du moins la difficulté des voyages ; plus de costumes locaux, aujourd'hui : rien que la prose morne. Et l'endurance espagnole est si invincible, que, dans les voitures combles, au milieu de l'amoncellement des bagages, personne ne songe à se plaindre. « Que voulez-vous, me dit-on, nos grands-pères eussent encore été heureux de ceci. » A ce degré, la résignation n'est plus une vertu, mais une faiblesse dont on abuse.

Et nous traversons la Manche dévastée, aux crêtes fantastiques, aux étendues rouges ou grises, barbelées de chaumes dorés. Heureux Sancho, auquel, du moins, reste le bon sens. Il poursuivra, dans ces villages perdus, sa routinière existence, trottinant sur son âne par des sentiers poudreux, et semant ses dires de judicieux proverbes. Mais malheur à celui dont l'imagination inquiète s'éprendrait, dans ce pays, d'impossibles chimères. Évidemment,

Le vent qui souffle à travers la montagne
Le rendra fou.

La Manche explique don Quichotte ; mais les Sancho, je l'espère, y sont, heureusement, les plus nombreux.

On descend dans la vallée du Guadalquivir par les trouées féeriques du Puerto de Despeñaperros. Dix tunnels en percent les parois, au pied desquelles, tout en bas, bouillonne le Guarrizas. Puis, dans les gorges desséchées, fleurissent de pleins champs de lauriers-roses : à l'Europe disparue a succédé la Mauritanie. Le long des voies, les aloès dardent leur faisceau de lances glauques ; les figuiers de Barbarie tordent dans l'air leurs raquettes hérissées de piquants. Des noms sonores retentissent, qui rappellent des victoires ; sur des sommets d'ocre dorée se profilent des ruines de châteaux maures.

Sur un vilain petit cheval noir, qui saute avec intempérance, je m'enfonce, à l'ouest, dans une

vallée inculte, et gagne, au delà de Santa Elena, les rives du Rumblar. Me voici enfermé. Au nord se dresse une montagne d'ardoises, le *Puerto de Murabal*, barrière sinistre. Des monts désordonnés barrent l'est et l'ouest. Des crêtes grises courent au sud. Les sommets portent une ceinture de ruines : Molosa et Tolosa à l'ouest, Mogon au sud, Feral et Peñaflor à l'est, Losa dans un défilé. Au milieu de la plaine, un petit village égrène ses maisons brunes autour d'un monticule : c'est Tolosa, et nous sommes à *Las Navas*.

L'émir des Almohades, Mohammed ben Yacub, a su que le roi de Castille descend en Andalousie, pour se venger de la défaite d'Alarcos. Il a, aussitôt, transporté à Tarifa cinq cent mille hommes. A la tête de cette immense armée, il veut ravager l'Espagne, gagner Rome et parquer ses chevaux sur la tombe de saint Pierre. Alphonse VIII, atterré, a réuni ses Cortès à Tolède. Il convoque ses alliés, expédie à Rome l'archevêque de Tolède, don Rodrigo Ximenez de Rada. Le pape ordonne une procession expiatoire. Dans l'église de Sainte-Croix, il pleure et il prie pour l'Espagne. Francs, Lombards, Portugais, Espagnols de toutes les Espagnes se rassemblent à Tolède. On va jouer la fortune de la chrétienté.

Alphonse VIII a pris Malacon et Calatrava. Il atteint la Sierra Morena, assisté des rois de Navarre et d'Aragon. Il hésite devant le défilé

de la Losa. Un berger mystérieux — Martin Alhaja, ou Martin Malo — conduit l'armée chrétienne par des sentiers sûrs et l'amène camper au nord de Las Navas. Alphonse VIII commande le centre, Sancho de Navarre l'aile droite, Pierre II d'Aragon l'aile gauche. La fleur de la noblesse, les chevaliers de Saint-Jean, de Calatrava et de Santiago escortent le roi de Castille. L'archevêque de Tolède, les évêques de Palencia, de Sigüenza, d'Osma et d'Avila le suivent.

Mohammed campe au sud. Les valis qui ont conquis l'Afrique l'entourent. Cent soixante mille Africains forment son avant-garde. Les Almohades et les Arabes espagnols composent son centre. Trois cent mille soldats de fortune renforcent les ailes. L'émir occupe un camp retranché, gardé par quarante mille nègres. Des milliers de chameaux parquent à l'arrière. L'émir est porté sur un éléphant, abrité sous la tente rouge des califes. Il a revêtu le *galabieh* noir d'Abdelmunen, le premier émir almohade. Il s'assied sur son bouclier, et lit, dans le Coran d'Othman, les promesses du Prophète à ses soldats.

Le 16 juillet 1212, à l'aube, la bataille commence. Rien n'entame l'avant-garde musulmane. Le roi de Castille, découragé, dit à l'archevêque de Tolède :

— Mourons ici, moi et vous.

— Vous ne mourrez point ici, répond l'ar-

chevèque. Dieu vous donnera la victoire.

Le roi demande son cheval.

— Mourons, répète-t-il ; la mort, ici, nous sera douce.

— Vous vaincrez, répète l'archevêque, ou, s'il plaît à Dieu que vous mouriez ici, pour vous et avec vous nous mourrons tous.

Le roi enlève ses troupes et culbute l'avant-garde ennemie. Sancho de Navarre attaque à coups de hache la palissade du camp [1]. Mohammed, perdu en sa lecture, ne croyait pas au désastre. Un arabe vient à lui.

— Jusqu'à quand resteras-tu immobile ? lui crie-t-il. Le décret de Dieu est accompli. Les Musulmans ont vécu.

Et il donne sa jument à l'émir qui s'enfuit jusqu'à Baeza, puis jusqu'à Jaen.

Les chrétiens combattent ; les Maures fuient. La boucherie infernale dure jusqu'au soir. L'archevêque de Tolède a planté sa croix de fer sur un rocher. Il entonne le *Te Deum*. L'armée lui répond. L'Andalousie est ouverte aux chrétiens ; l'Espagne est sauvée.

La petite église de Vilches conserve la croix de fer de l'archevêque don Rodrigo. Aucun souvenir de la grande journée ne subsiste à Las Navas, et je reviens à Santa Elena reprendre le

1. Des chaînes qui entouraient la tente de l'émir, le roi don Sanche fit forger une grille qui ferme aujourd'hui la chapelle de Santa Cruz dans la cathédrale de Pampelune.

train monotone, surpris qu'un si grand silence recouvre tant de gloire.

La chaleur est insupportable. Fermant les yeux, j'essaye de revoir en esprit les frais pâturages de Hollande et les horizons gris, piqués de moulins à vent. Où donc est la poésie? Dans la brume de Nederland ou dans la lumière d'Andalousie ? Des accords vivement plaqués me réveillent. Parmi les voyageurs qui remplissent nos incommodes voitures se trouve un artiste qui se rend à Séville. C'est un guitariste de première force. Il attaque une *jota* d'Aragon, et nous voilà tous debout. Les visages sombres s'illuminent. Ah! que nous fait maintenant la chaleur et la poussière ? Discrète, intime, la guitare chante et pleure. Aux arrêts du train, oubliant leur service ou leur misère, les employés et les mendiants approchent l'oreille de la voiture pleine d'harmonie. Il ne me tarde plus que Cordoue apparaisse. Quelle âme a cette guitare, et quel enchanteur est cet homme, qui, tout à l'heure, me semblait vulgaire, et dont le beau regard maintenant resplendit. La poésie est bien ici, et elle vaut décidément mieux que le confort.

Aucune ville d'Espagne n'est plus orientale que Cordoue, et j'en veux goûter la saveur actuelle, sans rien savoir d'abord de son passé.

Des murailles brunes l'entourent, délabrées et tristes, bordées de chemins poussiéreux aux taillis de cactus. Des ânes s'y suivent par files,

blancs avec des tètières de laine rouge. Quelques portes subsistent, dominées par des tours polygonales : la porte de Malmuerta, celle d'Almodovar qui vit passer Annibal. Par endroits, l'enceinte est celle d'un grand douar marocain.

Sur le *Paseo de la Victoria,* boulevard en formation, se pavanent des chevaux merveilleux. Un d'eux, noblement, marque le pas espagnol. A quel triomphe croit-il marcher ? Ils se rengorgent, hennissent, galopent sans secousses. Les admirables bêtes, souples, fières, puissantes et gracieuses ! Leurs cavaliers nerveux portent le chapeau plat, la petite veste des toreros. Que n'ont-ils des burnous neigeux flottant sur des *galabiehs* de soie !

Cordoue s'arrondit en croissant autour d'un brusque méandre du Guadalquivir. Un vieux pont mauresque de seize arches, long de deux cent vingt-trois mètres, mène au *Campo de la Verdad,* faubourg de la rive gauche. L'extrémité du pont est commandée par une puissante tour polygonale, aux créneaux taillés en scie. Le pont franchi, il faut se retourner pour admirer Cordoue. Au premier plan, dans le fleuve, plongent les ruines de vieux moulins arabes. Le soleil a donné à ces ruines, à ces arches, et, par delà le fleuve, aux restes de l'Alcazar, à l'amoncellement des maisons vieilles, des teintes d'abricot mûr que rendent plus chaudes encore le contraste des touffes de giroflées, des buissons de cactus, des panaches de palmiers, et le bleu

éclatant du ciel. Comme fond de décor, les cimes de la sierra de Cordoue violettes et pourpre.

Il faut repasser le pont et se perdre dans les rues tortueuses, si étroites qu'une voiture y passe à peine. Boulangers et maraîchers, assis sur de hautes mules, transportent leurs marchandises en de vastes paniers de sparterie qui débordent des deux côtés. Les rues, assez propres et solitaires, sont pavées de galets à angles vifs, qui, sans doute, datent des Califes. Les maisons, blanchies à la chaux, présentent des façades mystérieuses, percées, au rez-de-chaussée, de rares fenêtres armées de grilles de fer forgé. Les frêles balcons du premier ploient sous les vases de fleurs, et les noms des rues, comme dans toute l'Andalousie, sont marqués aux angles, en grosses lettres noires émaillées. Guère de traces de vieux palais ; les modernes *solares* de la noblesse sont souvent vides, mais, autour de larges *patios* fleuris, les pauvres gens eux-mêmes possèdent de spacieuses et commodes demeures. Qu'ils s'entendent mieux à vivre, les Andalous, que nos civilisés de Paris, accumulés dans de lilliputiens appartements, torrides en été, glacials en hiver, où l'on respire si parcimonieusement. Et sur les balcons, dans les cours et les jardins, des fleurs toujours, géraniums, roses et œillets, que l'on cultive moins pour réjouir un parterre, que pour orner la chevelure des Cordouanes. Car il n'est pas une Andalouse de dix ans qui ne porte une fleur à la

tempe. Elles les cueillent, et, d'un geste vif, les piquent avec un art souverain. Les toutes pauvres se contentent d'un géranium rouge. Il faut aux autres une rose ou un œillet d'Inde. Elles n'iront jamais, sans cette parure, à la *corrida*[1], et donneront alors un franc pour un œillet. Qu'elles en donnent dix, mon Dieu ! mais qu'elles n'échangent donc pas leurs fleurs et leurs mantilles pour ces chapeaux extravagants dont le ministère des beaux-arts devrait, en Espagne, proscrire l'importation.

Et le soir, dans les patios où tous les *vecinos*[2] se réunissent, à la clarté tremblante d'un lumignon, on cause ou l'on danse de longues heures, peu fatigué du travail de la journée, insouciant du lendemain, goûtant la vie au jour le jour.

Sur la rive gauche du Guadalquivir, au delà d'un massif arc dorique, un monument baroque fut élevé, en 1715, à l'archange saint Raphaël, patron de Cordoue. Des rocailles de marbre blanc supportent un cheval, un lion, un monstre marin et un palmier. Du milieu de ces attributs s'élève une colonne de granit gris, au chapiteau de bronze que couronne une statue dorée : ensemble plutôt laid.

Mais à l'ouest du *Triunfo*, parallèle au fleuve, voici la mosquée, vaste rectangle de deux cents mètres de longueur sur cent quarante-quatre de largeur, cerné par quatre rues étroites, fermé

1. Course de taureaux.
2. Habitants d'un logis.

par de longs murs crénelés aux contreforts saillants. L'enceinte du nord a neuf mètres d'élévation ; le terrain étant déclive, les murs, supportés par des terrasses, s'élèvent, au sud, jusqu'à vingt mètres.

L'enceinte jaune repose sur un soubassement entaillé, d'endroits en endroits, par des marches. Nous sommes ici en plein Maghreb. Sur ce soubassement, le long de cette enceinte, il ne manque qu'une traînée d'Arabes accroupis, égrenant leur chapelet de jaspe en murmurant les noms d'Allah. Les murs, primitivement ornés d'ornements en stuc, d'arabesques et de réseaux colorés, ont été recouverts d'une couche de mortier badigeonné. De gracieuses fenêtres ajimez, d'anciennes portes aujourd'hui murées les décorent. Les mosquées du vieux Caire n'offrent rien de plus archaïque ni de plus pur.

Essentiellement, le vieux temple musulman se composait d'un *haram*, cour fermée, dont l'enceinte supportait un minaret. Au milieu de la cour, une fontaine servait aux ablutions. Une colonnade entourait la cour, et comme les fidèles se pressaient du côté orienté vers la Caaba de La Mecque, et dont une niche à prière, le *Mihrab*, indiquait la direction, de ce côté une colonnade unique devenait insuffisante. Il fallait donc, pour abriter la foule, ajouter à la première travée un nombre illimité de nefs. La mosquée de Cordoue est conforme à cette antique disposition.

La vaste cour des Orangers occupe toute la

largeur et les deux cinquièmes du rectangle total: elle est plantée de palmiers et d'allées régulières d'orangers. La fontaine des ablutions, toujours entourée de groupes gracieux, verse encore une eau limpide et fraîche. L'ancien minaret, bâti par Hicham Ier, et qui ressemblait à la Giralda, fut remplacé, en 1589, par un clocher à jour dont le style classique contraste désagréablement avec l'archaïsme de l'enceinte. Il domine la porte principale, dite aujourd'hui du Pardon. Elle était jadis couverte de lames d'or. La porte actuelle, réplique d'une porte analogue de Séville, et construite en 1377 par Henri II, est un modèle de cette adaptation intelligente qui constitue le style mudéjar. Les plaques de cuivre vert sont semées d'un agencement d'hexagones en relief, sur lesquels sont gravés, en caractères gothiques, le mot *Deus*, et en caractères coufiques l'inscription: *Le règne appartient à Allah et à sa protection.*

Le fondateur de la dynastie des Ommiades, Abd el Rahmân Ier, voulait bâtir une *Zeca* superbe, qui fût le centre religieux des croyants d'Espagne, qui rivalisât avec Bagdad et Jérusalem, et qui détournât les Sunnites de La Mecque. Il acheta aux chrétiens la moitié de leur cathédrale, et, en 833, il aligna, au sud de la cour des lutions, dix rangées de colonnades auxquelles ajouta plus tard sept nouvelles travées. Son ıvre était terminée en 848. La nef centrale, us large que les autres, aboutissait à un mihrab

regardant le sud. Mohammed Ier, successeur d'Abd el Rahmân, orna l'œuvre de son prédécesseur, et ménagea, près du mihrab, un espace clôturé, la *makhsourah*, réservé aux califes et à leur cour. Il établit aussi un passage couvert qui l'amenait de l'alcazar à la makhsourah. Abd el Rahmân III restaura magnifiquement le minaret d'Hicham. Hachem II agrandit la *Zeca* de quatorze travées nouvelles, à l'extrémité desquelles il éleva un nouveau mihrab entouré d'une seconde makhsourah. En 987, Al Mansour, l'*hadjib* ou vice-roi d'Hicham II, donna à la mosquée son dernier agrandissement. Il construisit huit travées, non plus parallèles aux précédentes, mais sur le côté oriental de la mosquée. Par suite, la nef principale et le mihrab auquel elle aboutissait, n'étaient plus au centre de l'édifice, mais la *Mesdjid ad djâmi*, la grande mosquée, comptait, du nord au sud, dix-neuf nefs, et vingt-neuf de l'est à l'ouest, supportées par plus de mille colonnes. Dix-neuf portes s'ouvraient sur la cour des orangers, dont les lignes d'arbres continuaient la traînée des colonnes. La brise apportait dans le temple le pénétrant parfum des fleurs. Les murs de l'est et de l'ouest de la mosquée étaient eux-mêmes percés de dix-neuf portes. Ainsi la *Zeca* n'était point un monument fermé, mais une sorte d'immense tente, élevée seulement de onze mètres cinquante, ouverte de trois côtés, toujours mystérieusement obscure et fraîche. Son plafond, à charpente ouverte, était composé de poutres de

mélèze discrètement sculptées, scintillant de pourpre et d'or, supportant des milliers de lampes et de lustres. Des colonnes, hautes seulement de quatre mètres cinquante, jaillisait une double rangée superposée d'arcs en fer à cheval, merveilleux feuillage de cette merveilleuse forêt. Le pavage était fait d'éblouissantes mosaïques. Des ornements en stuc, légers comme des guipures d'argent, recouvraient les parois, et, tout au fond de la mystérieuse enceinte, reluisait la chapelle du mihrab toute de marbre et de mosaïques, et dont les frises de pourpre ou d'azur portaient des inscriptions dorées. Le *Nimbar* ou chaire d'Hakem II en occupait le centre. Six artistes avaient employé six années à le sculpter. Il était d'ivoire, de buis, de sandal et d'ébène, incrusté d'or et de pierres précieuses. Le mihrab contenait aussi l'exemplaire du Coran écrit par Othman, gardé dans un étui de soie soutaché de rubis, et plus lourd que les plus lourds antiphonaires de l'Escurial; deux hommes pouvaient à peine le mouvoir.

Deux drapeaux ombrageaient le Nimbar, et signifiaient que le Croissant avait vaincu les juifs et les chrétiens. Sept fois, les fidèles à genoux devaient faire le tour du livre sacré. Ils ont laissé, ur le pavé du mihrab, une piste circulaire seniblement creusée.

La caractéristique de la mosquée, sa poésie et on mystère consistaient en cette étendue obscure t infinie. Rompre cette perspective était détruire

irrémédiablement le charme puissant de l'édifice. Et on l'a malheureusement rompu.

Pour adapter la mosquée au culte catholique, les conquérants de 1236 fermèrent d'abord la *Zeca* et ne laissèrent que six portes ouvertes, une au nord, trois à l'ouest, deux à l'est. Aux murailles, ils adaptèrent des chapelles latérales, et ils couvrirent d'un badigeon clair la bigarrure charmante des arabesques. En 1260, ils transformèrent en *capilla mayor* le mihrab d'Abd el Rahmàn II, situé au centre de la mosquée. Cette transformation intelligente fut, du moins, opérée par des ouvriers maures, et exécutée en style mudéjar. Pendant trois siècles, la mosquée, ainsi respectée, servit de cathédrale catholique. Mais, à la fin du XVe siècle, les chanoines de toutes les cathédrales d'Espagne éprouvèrent l'irrésistible manie de se bâtir un chœur muré en face du maître-autel. Le chapitre de Cordoue n'échappa point à la contagion. La construction de ces chœurs fermés, si funeste aux églises gothiques, devait être plus préjudiciable encore à la mosquée andalouse. En vain le Conseil de Cordoue avait-il décrété la peine de mort contre tout ouvrier qui altérerait le plan de la mosquée. En 1523, l'évêque Alonso Manrique fut plus fort que les bourgeois cordouans. Il obtint de Charles-Quint la permission d'élever, au centre de la mosquée, une *capilla mayor* et un chœur, autant vaut dire une église complète. L'architecte Hernan Ruiz s'acquitta, du

moins, de sa tâche avec une remarquable intelligence. Il appuya ses piliers aux endroits mêmes où reposaient les colonnes de la mosquée, et il dissimula si bien sa construction gothique, qu'on ne la découvre qu'après quelques recherches. Néanmoins, la caractéristique de l'ancien édifice était à jamais détruite: les flots de jour qui tombent des fenêtres du chœur détruisent le mystère de la forêt de marbre; la construction parasite arrête la perspective sans fin des colonnes fuyantes, et l'église centrale, rompant l'unité de l'ensemble, réduit nécessairement le reste de la mosquée au rôle d'une dépendance vide de sens.

La faute artistique commise à Cordoue n'était, encore une fois, que la répétition de fautes analogues admises dans toutes les autres cathédrales du royaume; à Cordoue, elle était seulement plus criante, et l'on comprend la colère de Charles-Quint, quand, visitant la mosquée, en 1526, il vit le désastre. « Vous avez bâti, dit-il aux chanoines consternés, ce qu'on trouve partout, mais vous avez détruit ce qu'on ne rencontrait qu'ici [1]. »

Le visiteur moderne partage la colère de Charles-Quint, et à la première visite qu'il

1. Les colonnes, chapiteaux et cimaises, enlevés lors de la construction de la cathédrale, furent vendus par les entrepreneurs et servirent à d'autres constructions de la ville. Les poutres de mélèze, détachées des plafonds, furent débitées « pour faire des guitares ou autres objets délicats ».

fait à la mosquée, il refuse souvent de regarder la cathédrale parasite, à laquelle, pour comble de malheur, l'on a, en 1721, donné une voûte baroque particulièrement odieuse. Il y faut revenir pourtant à ce chœur malencontreux, car Churriguera l'a orné d'une *silleria*[1] superbe. On l'admire, en oubliant la mosquée, puis, en retrouvant la mosquée mutilée, on se reprend à maudire ces routiniers malhabiles qui ont gâté tant d'églises d'Espagne. Les restaurateurs commirent une autre faute en 1715. Ils cachèrent les plafonds plats de mélèze sous des voûtes en arête, blanchies à la chaux et d'une insignifiance parfaite. Aujourd'hui, heureusement, on défonce ces voûtes classiques, au-dessus desquelles on retrouve l'ancien plafond dont il sera facile de reproduire les sculptures, sinon la riche polychromie.

C'est à ces quelques erreurs qu'il faut réduire les torts des conquérants chrétiens. Il les faut louer, en revanche, d'avoir conservé un monument unique, et qui, sans eux, serait probablement détruit. Les musulmans n'ont guère le culte de leurs anciens édifices. Au Caire, ils laissent périr les antiques mosquées à peu près contemporaines de celle de Cordoue, et l'œuvre d'Abd et Rahmân, de Hakem et d'Al Mansour n'existerait sans doute plus, si les chrétiens ne l'avaient préservée.

Bien que les portes murées et la construction

1. Stalles.

centrale aient altéré le sens de la mosquée, bien que les voûtes et le pavé aient perdu leurs scintillantes parures de mosaïques et de peinture, bien que les lampes se soient éteintes, il reste cependant assez de nefs intactes, les deux makhsourahs et le mihrab d'Hakem II sont assez conservés, pour que l'ancienne féerie du temple puisse être imaginée, pour que son actuelle beauté cause un charme sans égal.

Les vieilles mosquées arabes ressemblent à ces organismes inférieurs qu'on peut, à son gré et sans nuire à leur existence, sectionner ou laisser croître. Le temple grec, l'église chrétienne, supposent un plan déterminé par une idée et soumis à des proportions fixes. La cathédrale gothique est un poème symbolique. Le poème serait incomplet ou prolixe si l'on supprimait une nef, si l'on doublait le narthex. La mosquée de Cordoue ne suppose, à son origine, que le plus rudimentaire des plans ; elle répond à la plus pauvre des idées : c'est un abri indéfiniment extensible, et dont le charme vient précisément de ce qu'il ne provoque aucune idée précise, qu'il engourdit l'esprit à force de l'éblouir, qu'il maintient le fidèle en un rêve éveillé, très imprécis et très doux. La forêt de marbre, dont chaque fût miroite, s'oppose à toute synthèse et déroute déjà l'esprit par le jeu toujours renouvelé de ses fuyantes combinaisons. Les arcs qui unissent les chapiteaux, et ceux qui, par-dessus, vont frôler la voûte, ajoutent à l'éblouissement.

La décoration murale achève d'enchanter. Aucune peinture, aucun dessin qui traduise ou évoque une idée. Des ornements en stuc, indéfiniment variés, couvrent les parois d'une dentelle vaporeuse. Aucun travail de filigrane n'est plus ingénieux, n'est plus patient et n'est plus vain. C'est le compas plus que la fantaisie, l'esprit géométrique plus que le sens artistique, qui ont ménagé ces combinaisons infinies de lignes. L'œil qui suit ces enchevêtrements s'amuse, comme le regard qui accompagne l'ondulation d'une fumée légère, et c'est tout le but de l'art arabe ; endormir l'âme en un ravissement sensuel doucement obsédant, à travers lequel, seuls perceptibles à l'esprit, retentissent les louanges à Allah formulées par les inscriptions dorées.

La chapelle du mihrab et les deux qui l'avoisinent ont gardé leur parure de mosaïques et de marbre. La coupole du mihrab est une large conque de marbre blanc. Celles des chapelles flottent dans l'air, immatérielles et diaprées, moins semblables à des voûtes de pierre qu'à un tissu brodé par des déesses.

En face de ces merveilles, il fut d'usage, à une certaine époque, d'exalter sans mesure la civilisation qui les avait produites. Gautier regrettait que l'Espagne eût cessé d'être maure. L'ère des califes lui semblait un des plus doux âges d'or qu'ait connus l'humanité. Les Ommiades n'avaient-ils pas donné à l'Andalousie des biens inconnus avant eux, diminués ou disparus

depuis : la science, l'art, la tolérance, la paix !

Je sais bien que la Cordoue arabe, la *Medina Andaluz*, comptait, en ses beaux jours, plusieurs centaines d'écoles publiques et le *Merwan*, bibliothèque de cinq cent mille volumes, mais je cherche quelle route nouvelle ses sages ont ouverte à la science. Dans l'école turque ou arabe actuelle, l'enseignement se réduit à l'enseignement et au commentaire routinier du Coran, et je ne sache pas que l'Université d'El Azhar, au Caire, exerce, sur la pensée européenne, une sensible influence. Les écoles de Cordoue s'élevaient-elles beaucoup plus haut ? Les talmudistes et médecins juifs, les médecins et philosophes arabes étaient d'ingénieux compilateurs, qui ne sortaient de l'empirisme que pour imaginer des subtilités sans fondements. Ils se jouaient dans les chimères, prenant leurs rêves pour des réalités. Leur inextricable philosophie s'est, comme la nôtre, inspirée des Grecs, mais tandis que la pensée occidentale et que le génie chrétien ont corrigé et complété l'œuvre des Grecs, eux ont fait, des doctrines de Platon et d'Aristote, du panthéisme et de l'alexandrinisme, un mélange déconcertant. En triomphant du panthéisme et du matérialisme imprécis d'Averroës, le plus illustre des Cordouans, saint Thomas et les scolastiques détournèrent de l'Europe un fléau qui lui eût été fatal. Ni la dialectique, ni la psychologie, ni la métaphysique n'eussent gagné au contact de l'enseignement arabe. Et bien avant l'invasion musul-

mane, Osius à Cordoue, saint Isidore à Séville, les Pères Conciliaires à Tolède, avaient assuré à l'enseignement chrétien une discipline puissante ; ils avaient ouvert à l'érudition un champ étendu.

L'art non plus ne fut pas un don apporté à l'Espagne par les Maures. Tarik et Musa étaient des reîtres achevés et leurs successeurs passèrent deux siècles avant de songer à devenir artistes. Si peu averti que soit un touriste, il ne peut manquer de remarquer, au premier pas qu'il fait dans la mosquée de Cordoue, que des éléments hétérogènes s'y rencontrent. Des deux côtés de la porte des Palmes se dressent des pierres milliaires romaines, des colonnes de provenance diverse, parées de chapiteaux latino-byzantins. Et dans l'intérieur de la mosquée, le premier moment d'éblouissement passé, la dissemblance des colonnes, le style des chapiteaux et des cymaises forcent à penser que ce temple provient de destructions et de pillages.

En fait, les Arabes qui envahirent l'Espagne ne lui portaient aucun art; ils trouvaient, au contraire, les monuments d'une civilisation superbe. La Cordoue romaine, la *Colonia Patricia* fondée par Marcellus, fut une cité florissante. On l'appelait déjà

Corduba clara viris, viribusque ubique timenda.

Elle donna à Rome les Sénèque, Lucain, Florus; elle se para de monuments splendides, et cou-

vrit les pentes de la Sierra Morena de villas opulentes. Au bord du Guadalquivir, elle éleva un temple fameux dédié à Janus. La *Colonia Patricia*, vaincue et saccagée par César, échappa du moins aux désastres de l'invasion barbare, et, constituée en république indépendante, elle résista, de 409 à 584, à la puissance wisigothe. Quand elle prit parti pour Herménégilde, quand elle offrit un refuge à ce prince, son attitude chevaleresque lui valut d'être définitivement conquise et durement soumise par Léovigilde. Mais ses grands évêques Osius, Grégoire, Agapius l'avaient armée contre l'arianisme, et devenue wisigothe, Cordoue n'en resta pas moins la lumière et l'ornement de la Bétique. Au temple de Janus, les chrétiens avaient substitué un groupe grandiose de constructions ayant pour centre le siège épiscopal, et qu'ils appelaient la *Sancta Hierusalem*. La ville comptait alors une curie, un prétoire, un marché public, un palais du consul, un atrium du comte, le palais du Sénat, la maison du magnat, une bibliothèque. Les basiliques de Saint-Zoïle, de Saint-Asciscle, des martyrs Faust, Janvier et Martial martyrisés sous Dacien, de saint Clément étaient célèbres. Quand Tarik ben Zeyad et Musa ben Nossayr envahirent Cordoue traîtreusement ouverte par les Juifs, les Arabes furent émerveillés de la beauté de leur conquête. Ils l'appelèrent le *miroir de l'Espagne*, la *mère des cités*, le *séjour des plus grands princes*, la *maison des rois*. Aux

villas des patriciens romains, avaient succédé, sur la montagne, des bourgs chrétiens groupés autour de somptueuses basiliques. Le monastère de S. Salvador, de Peñamelaria et celui de Tabanos étaient, entre tous, fameux. Une Cordoue opulente existait donc avant les Maures, et le magnifique héritage artistique de la cité hispano-latine, les Maures le dissipèrent impitoyablement.

Car leur tolérance ne fut point telle que le dit la légende ; les émirs ne tinrent point les promesses de liberté qu'ils avaient données aux chrétiens à seule fin de les empêcher d'émigrer. Les intervalles de paix furent, en Andalousie, interrompus par de cruelles persécutions. C'est un chroniqueur arabe, Mohammed-Muza-Az-Razi, qui l'affirme. « Abd el Rahmân Ier poursuivit tellement les chrétiens d'Espagne, qu'il n'y eut ni villes, ni châteaux qui purent se défendre contre lui, ni même aucun homme, excepté ceux qui se réfugièrent dans les Asturies. Et il ne trouva jamais en Espagne une belle église qu'il ne détruisît, et on en rencontrait un grand nombre et de belles du temps des Goths et des Romains. Et il prit et fit brûler tous les corps de ceux que les chrétiens vénéraient et appelaient saints. » — « Le ressentiment et la colère du prince (Mohammed), dit Euloge dans son *Memoriale Martyrum* (liv. III, chap. III), ayant redoublé contre le peuple de Dieu, et Mohammed ayant affligé avec une dureté sans égale les ado-

rateurs du Christ, parce qu'il ne parvenait pas, comme il se l'était promis, à les amener à sa propre foi, il fit détruire toutes les églises nouvellement construites, et arracher, des antiques basiliques, tout ce qui brillait et qui y avait été ajouté, avec un art grossier, du temps des Arabes. Profitant de l'occasion, il démolit les tours des temples qui avaient été construites dans les temps paisibles par le zèle et l'industrie des pères, et qui comptaient plus de trois cents ans. »

Palais et basiliques, tout l'héritage artistique de Cordoue fut dévasté par les Maures, et quand ceux-ci voulurent parer leur conquête, ils enrichirent leur mosquée des restes de leur pillage. A tel point, qu'avec beaucoup de raison, Amador de los Rios a pu appeler la grande mosquée *un musée chrétien élevé par des mains sarrasines.* Les colonnes de la mosquée primitive d'Abd el Rahmân sont toutes latino-byzantines ou gréco-romaines. Les chapiteaux et les cymaises datent, soit de la période latine antérieure à la conquête wisigothe, soit de cette période latino-byzantine qui est celle du meilleur art ibérique. Le type corinthien ingénieusement altéré leur est commun à tous. Sur beaucoup de chapiteaux et de cymaises figure la croix grecque, souvent resectée, souvent grattée par les Arabes. Les chapiteaux d'origine wisigothe sont des bijoux d'une facture très soignée, d'un agencement original et distingué. Ils ressemblent aux ouvrages analo-

gues conservés à Mérida, et indiquent la prospérité de l'art ibérique au VIe et au VIIe siècle.

Il ne faut donc point dire que l'invasion musulmane fit jaillir l'art du sol andalou. Il faut plutôt déplorer qu'il en ait arrêté l'essor. Dans la chapelle élevée à l'ouest du mihrab, on admire une superbe table de marbre blanc ajourée. Elle est chrétienne, et formait, sans doute, la partie principale d'une fenêtre de basilique. Le musée provincial possède une table analogue, qu'on suppose avoir servi de devant d'autel. En 1871, on découvrit, dans une cave, un beau fragment de mosaïque, pavage ordinaire des palais et des basiliques à partir du IVe siècle.

La mosquée de Cordoue nous en apprend sur l'art chrétien antérieur à l'invasion, autant que sur l'art arabe. Aussi bien, quand les califes voulurent rivaliser avec leurs devanciers et couvrir leur Medina Andaluz de palais et de temples, ils appelèrent à leur aide des maîtres étrangers et chrétiens. Byzance fut leur maîtresse d'art. Les califes entretenaient avec elle des relations suivies. Léon IV le Khazare (775-780), envoya notamment à Abd el Rahmân cent quatorze colonnes, trois cent huit quintaux de pierres taillées, et des ouvriers. C'est de ces ouvriers byzantins, ou des artistes de Ravenne, que les Arabes apprirent l'art de composer et de placer les mosaïques. Dans les chapelles de la mosquée, tous les motifs de décoration végétale sont

byzantins. Les Arabes n'ont ajouté de leur fonds que l'heureux agencement des textes du Coran et les motifs empruntés à la géométrie polygonale.

Instruits par des maîtres byzantins, enrichis des dépouilles de l'Espagne, les califes élevèrent du reste une Cordoue splendide. Leur alcazar, avec ses jardins, ses bains, son ingénieux château d'eau[1], épuise l'admiration des poètes et des historiens arabes. Sur les flancs de la Sierra, au nord de la ville, Abd el Rahmân Ier avait élevé Medina Arrizafa, villa féerique, qui vit grandir le premier palmier importé de Syrie en Espagne. Abd el Rahmân III, le plus fastueux des Ommiades, construisit, en mémoire d'une favorite, la Medina-Az-Zahra, palais égal à une ville, où trois mille sept cent cinquante pages ou esclaves, douze mille gardes et eunuques servaient, dit-on, six mille trois cents femmes. Dans ce paradis, le voluptueux calife déployait le luxe le moins orthodoxe. Quand ils y recevaient en ambassade un envoyé de Byzance ou un prince chrétien, les califes se plaisaient à confondre leurs hôtes par leur insolente splendeur. Un jour, le roi dépossédé de Galice, Ordoño IV, vint demander, contre D. Sancho, son vainqueur, la protection d'Hakem II. Le faste de l'audience, la richesse des présents furent tels, que le pauvre prince chré-

1. On prétend qu'Isabelle la Catholique le fit détruire parce que le tapage de la roue élévatoire l'empêchait de dormir.

tien en devint ridicule d'étonnement et d'admiration.

L'Alcazar d'Az-Zahra était supporté par quatre mille trois cents colonnes de marbre précieux. Mille treize venaient d'Afrique, dix-neuf de Rome; cent quarante étaient un présent de l'empereur Constantin Porphyrogénète, fils de Léon IV et pourvoyeur empressé des califes. Les autres marbres avaient été pris à Italica, à Valence, à Tarragone, à Merida. Des artistes de Bagdad et de Constantinople couvraient Az-Zahra de mosaïques. On y dressa une statue d'or à la sultane Az-Zahra. Un acqueduc en venait, qui conduisait à Cordoue les eaux de la montagne. Un lion d'or, aux yeux de rubis, déversait l'eau dans des vasques de jaspe. Ces représentations d'animaux n'allaient point sans scandaliser les purs croyants.

Mais, en ce décor merveilleux, qu'on ne peut comparer qu'aux splendeurs élevées par les Mogols de l'Inde dans les vallées de la Jumma ou du Gange, la domination musulmane fut ce qu'elle est partout : un mélange de tyrannie capricieuse et de volupté égoïste.

Sous les premiers émirs, qui, après la victoire de Guadalete, gouvernèrent Cordoue au nom des califes de Damas, l'anarchie et les révolutions militaires terrorisèrent la ville. En 756, Abd el Rahmân Ier délivra son peuple de la suzeraineté de Damas et lui donna des jours de gloire et de paix ; mais, dès la mort du premier Ommiade, des compétitions fratricides ensan-

Cliché Hauser y Menet

TOLÈDE. LA CATHÉDRALE

glantèrent la fin de chaque règne. Hakem Ier fut un tyran. Il s'était entouré de janissaires, et chargeait à tel point son peuple d'impôts, que la multitude indignée se porta un jour au palais. Hakem lança sur elle ses soldats. Après un copieux massacre, il fit encore empaler trois cents prisonniers sur les rives du Guadalquivir. Pendant trois jours, il laissa ses troupes saccager le faubourg, l'arrabal. Le quatrième jour, il exila quinze mille personnes. Les malheureux errèrent d'Espagne en Égypte, puis dans les îles de l'Archipel, où les Grecs finirent par les exterminer[1]. Abd el Rahmân III, au xe siècle, fait de Cordoue la capitale du califat et la ville peut-être la plus opulente de l'Occident. Son règne et celui d'Hashem II furent prospères et paisibles. Hicham II, roi fainéant, eut pour *hadjib* Al Mansour, la terreur des armées chrétiennes, celui qui, de Compostelle saccagée, rapporta les cloches bénies dont il fit des lampes pour la mosquée. Après la mort d'Al Mansour, Hicham, incapable de régner par lui-même, se livra successivement à trois autres maires du palais, dont le dernier fut crucifié par un compétiteur heureux, Mohammed, lequel usurpa le califat. La garde berbère de Mohammed était odieuse au

1. Ces proscrits étaient des *Muladies*, chrétiens renégats. Ils demeurèrent à Alexandrie jusqu'en 826. Ils fondèrent ensuite, en Crète, une dynastie qui se maintint jusqu'en 960. Huit mille autres Muladies fixés à Fez, y conservèrent une certaine autonomie jusqu'au xive siècle.

peuple. Licenciée, elle se réfugia en Afrique, mais pour en revenir plus forte, et pour battre Mohammed à Jabalquinto. Le calife apeuré eut beau appeler à son secours le comte de Barcelone, il fut pris et décapité. Le dernier des Ommiades, Hicham, était un efféminé. Soliman et ses berbères eurent aisément raison de lui. En 1010, Soliman saccagea Medina Az Zahra. Du Versailles des Ommiades, il ne resta plus, dès lors, que des ruines oubliées. L'Almoravide n'épargna pas non plus Cordoue ; il la livra à ses pillards. Pendant le XIe et le XIIe siècle, le flot des Almoravides, puis celui des Almohades déferla sans répit sur l'Espagne musulmane. Le califat s'émietta en multiples royaumes. Ce fut un chaos. Cordoue, notamment, n'échappait à l'anarchie que pour retrouver le despotisme. Plusieurs fois, les armées chrétiennes d'Alphonse d'Aragon le Batailleur, d'Alphonse VIII de Castille, entrèrent dans ses murs sans pouvoir s'y maintenir. Enfin, par la victoire de las Navas, Alphonse VIII préluda, en 1212, aux dernières défaites des envahisseurs, et, quand Ferdinand III prit Cordoue, le 29 juin 1236, ce fut vraiment, pour cette ville et pour l'Espagne, une délivrance et un bienfait.

Si le joug des califes fut souvent lourd aux Musulmans eux-mêmes, on comprendra, sans peine, qu'il dut peser aux chrétiens vaincus, aux Mozarabes. Les capitulations octroyées par les conquérants assuraient aux chrétiens l'usage de

leurs églises, la liberté de leur culte ; elles leur accordaient des juges de leur race. Les premiers émirs se contentèrent d'accabler les chrétiens d'impôts. Abd el Rahmân Ier expropria la moitié de leur cathédrale. Ses successeurs prirent le reste. Le peuple chrétien, indigné, s'opposait à cette profanation. A la suite d'une transaction assez ténébreuse, les chefs prudents cédèrent. A l'oppression fiscale s'ajouta souvent la persécution violente. L'église de Cordoue possède un long martyrologe. Abd el Rahmân II décréta que tout enfant né d'un mariage mixte serait musulman, et que quiconque médirait du Coran ou pénétrerait dans une mosquée, serait puni de mort. Médire de Mahomet était un crime facile à commettre. Le calife affirma nettement son intention d'amener tout son peuple à sa foi. De la tour de son alcazar, ce prince élégant s'amusait à voir supplicier des chrétiens, et ce n'est pas sans raison qu'un terrain vague, situé non loin de l'alcazar, s'appelle aujourd'hui encore le *Campo de los Martires*. Il n'est pas jusqu'au pacifique Abd el Rahmân III qui n'ait fait couler le sang chrétien. En 925, il martyrisait un enfant de sa cour, Pélage, dont le seul crime était d'avoir voulu rester pur.

La communauté chrétienne obéissait à un comte et à l'évêque. Évêques et comtes, malheureusement, furent parfois les dociles instruments du calife. Au xe siècle, les prélats d'Andalousie paraissent entièrement soumis aux volontés

d'Abd el Rahmân III. Il employait les uns comme ses ambassadeurs en Allemagne ou en Orient. Il les chargeait surtout d'aller à Constantinople se pourvoir de mosaïques et de beaux marbres. On voit des califes nommer, déposer des évêques. Symptômes plus graves: des prélats ambitieux ou faibles servirent les plus injustes desseins du prince. Au IXe siècle, un Recafredo, métropolitain de la Bétique, faisait emprisonner l'évêque Saulo et saint Euloge. Afin d'éteindre un enthousiasme compromettant, il promulguait des lois contres les martyrs volontaires. Un Samuel, évêque déposé d'Illiberis, venait à Cordoue et s'y faisait renégat. Des hérésies affligeaient l'église espagnole. L'évêque de Malaga, Hostigesio, parent du comte Servando, les favorisait, et, avec l'appui du calife, il déposait Valencio, évêque fidèle, et lui substituait Esteban el Flaco.

Abandonnés par leurs pasteurs, traqués par Mohammed II, les prêtres, découragés, émigraient alors en pays chrétien, et l'église de Cordoue s'anémiait. Des monastères bénédictins, souvent doubles ou mixtes [1], avaient germé dans la Sierra : S.-Félix, S.-Martin, SS.-Just et Victor, S.-Salvador, S.-Zoïle, Tabanos. Ces monastères étaient des écoles de martyrs. Mohammed y porta la mort et la ruine. Ruiner des monastères a toujours été le triomphe des

1. C'est-à-dire d'hommes et de femmes avoisinants.

barbares. Mohammed fit sa loi des congrégations. Il déclara non autorisé tout établissement postérieur à la domination arabe. La Sierra s'emplit aussitôt de ruines et fut baignée de sang.

Dans les chantiers de Medina Az Zahra, dans ceux de la mosquée, Abd el Rahmân et Al Mansour employaient nombre de captifs chrétiens ; c'est l'un d'eux qui, sur le jaspe de deux colonnes, a gravé une pauvre image du crucifix que l'on vénère aujourd'hui. La légende dit que l'artiste grava ces traits avec ses ongles. J'imagine qu'au bout des ongles il tenait quelque outil. L'empreinte n'en est pas moins touchante. Elle semble une de ces protestations triomphantes des faibles, que les contemporains dédaignent, mais qui traversent les âges et qui, un jour, confondent les bourreaux.

L'anarchie qui suivit l'éclipse des Ommiades n'adoucit point le sort des Mozarabes. Dix mille familles avaient obtenu d'Alphonse d'Aragon, en 1125, d'être emmenées avec lui dans les royaumes catholiques. Celles qui restèrent n'en furent que mieux opprimées. Leurs églises furent renversées et leurs foyers dévastés. Tout triomphe des armées chrétiennes aggravait le sort des Mozarabes cordouans [1].

1. Les *Muladies*, ou chrétiens apostats, ne donnèrent pas moins de mal aux Arabes que les *Mozarabes* ou chrétiens fidèles, et une grande part de ce qu'on appelle la civilisation arabe est due à la culture espagnole, dont les traditions étaient conservées par les Muladies autant que par les Mozarabes. Stimulés par l'exemple des Mozarabes fidèles, les Muladies essayèrent

J'admire, autant que personne, la poésie mystérieuse de la mosquée d'Abd el Rahmân et la magique beauté d'un art qui n'en était qu'à ses débuts; mais, par dilettantisme, je n'accorderai pas à cette civilisation maure un mérite qu'elle n'eut pas. La domination arabe fut, pour l'Espagne, un de ces fléaux que Dieu ménage aux peuples qu'il veut punir. Quand l'Espagne chrétienne se fut purifiée dans la lutte, quand elle eut retrempé sa foi dans les souffrances, Dieu balaya les Maures comme le vent chasse les nuées de sauterelles dévastatrices. Quand un saint eut réuni dans sa main les sceptres de Castille et de Léon, Dieu lui donna la victoire. Ferdinand III reprit Cordoue, Séville, Jerez, Cadix.

Ce qu'il faut admirer, durant ces six siècles d'oppression, c'est la vitalité de l'église cordouane. Dociles aux prescriptions des premiers conciles de Tolède, les églises d'Espagne avaient ouvert à la jeunesse de nombreuses et florissantes écoles. L'invasion ne les ferma point, et, même aux heures de persécution, elles restèrent l'asile courageux des consciences libres.

souvent de secouer le joug détesté des Arabes. A Cordoue, à Tolède, dans l'Andalousie, ils tentèrent de fonder des États indépendants. Omar ben Hafsun, le Pélage de l'Andalousie, avait soulevé les montagnards de la Ronda. Il fut sur le point de fonder un empire chrétien, et de hâter de cinq siècles l'œuvre de la *Reconquista*. Au xe siècle, les résistances des renégats furent étouffées dans le sang. Ces hommes, qui avaient abandonné la croix vaincue, n'étaient pas sans doute dignes de la faire triompher.

Chaque monastère, chaque église de Cordoue, notamment Saint-Zoïle, Saint-Asciscle et Saint-Cyprien, réunissait une jeunesse studieuse, accourue de toute l'Espagne. On lui enseignait l'exégèse, la théologie, les lettres latines. Au IXe siècle, en même temps que les universités arabes, les écoles chrétiennes florissaient à Cordoue. Elles comptaient des maîtres que les Maures eux-mêmes révéraient : Esperendieu, qui, sous Abd el Rahmân II, écrivit un éloquent Commentaire contre le Coran ; Samson, qui, jusqu'à la fin du IXe siècle, dirigea l'école de Peñamelaria et de Saint-Zoïle, surtout saint Euloge et Alvare.

Saint Euloge, disciple d'Esperendieu, ne peut être comparé qu'à saint Isodore de Séville. Esprit curieux, il s'enquérait de toute science. Humaniste éclairé, il a, plus que personne, préservé de la contagion arabe la culture latine. Élu archevêque de Tolède, il ne put gagner son siège. Mohammed l'avait fait jeter en prison, mais, professeur incorrigible, Euloge profita de sa captivité pour enseigner à ses compagnons de fers l'exégèse et la poésie. A son époque, l'ascendant de la civilisation arabe menaçait déjà de gagner les chrétiens. Les jeunes gens dédaignaient leur littérature nationale. Surtout quand Hachem II eut ordonné que tout chrétien fréquentât les écoles arabes, le latin fut oublié pour la langue des vainqueurs. La désespérance envahissant les âmes, on perdait l'espoir de délivrer la

patrie perdue. Recafredo et les évêques complaisants détournaient les fidèles de la confession publique de leur foi. A ces heures de décadence, il ne suffit plus de parler et d'agir, il faut mourir pour sauver un peuple. Après avoir, par ses écrits et par ses leçons, arrêté le naufrage des lettres et de la science sacrée, Euloge, par sa mort, releva le caractère de ses compatriotes chancelants. Le martyre empêche toujours l'injustice de prescrire. Euloge fut décapité le 11 mars 859.

Alvare, son ami, était un laïque fort lettré, un maître très influent. Mais, esprit sans doute étroit, il crut devoir, pour préserver les chrétiens, les détourner de l'étude des auteurs infidèles : classiques latins ou poètes arabes. Il obéissait ainsi au préjugé fâcheux auquel, dix siècles plus tard, devaient céder les gaumistes. L'évêque Jean de Séville arabisant et latiniste parfait, combattit cette erreur dans une controverse célèbre, et il n'est pas sans intérêt de voir un évêque, en pleine époque d'oppression sarrasine, défendre avec la même vigueur l'Évangile contre les Arabes et la littérature païenne contre un chrétien indiscret.

Florissantes au IXe siècle, les écoles chrétiennes de Cordoue furent en décadence dans les siècles suivants. Il leur resta cependant des disciples et des maîtres qui ne désespéraient point de l'avenir. Ces hommes fidèles gardaient la patrie aux soldats de saint Ferdinand, et ils eurent plus de

mérite à attendre la victoire et à la préparer par leur constance, qu'à la décider par les armes.

Après la conquête chrétienne, Cordoue épuisée se repeupla lentement. A jamais déchue de son rang de capitale, elle n'est plus ce *miroir de l'Espagne* qui avait enchanté les Maures, ni la voluptueuse et savante cité chantée par les poètes du xe siècle. La peste au xve siècle, la famine au xvii e, Dupont, en 1808, la décimèrent.

Les versants de la Sierra n'abritent plus ni monastères ni villas. Medina Az Zahra est un pâturage sans souvenirs. Cordoue n'a plus d'industrie. Peu de cités sont, autant qu'elle, muettes sur leur gloire passée. Mais, je ne sais pourquoi la tristesse qui m'étreignait à Tolède ne parvient pas à m'envahir ici. Sous le ciel bleu flotte, sans doute, trop de lumière ; trop de fleurs parfument les rues blanches, et, le soir, j'écoute sans mélancolie les voix qui s'enfuient en chantant.

CHAPITRE IX

SÉVILLE

Sous l'éclat torride du soleil de juin, la plaine solitaire flamboie. Des troupeaux de taureaux noirs pointillent l'étendue sombre des *ganaderias* [1]. Détaché du troupeau, tenu en respect par une barrière, un *toro bravo* regarde le train avec menace. Entre des berges de terre rouge, le Guadalquivir limoneux roule lourdement.

L'Andalousie n'est plus la Bétique chantée par les conteurs arabes, rêvée par les touristes du Nord. Le Guadalquivir ne serpente plus parmi ces bois profonds que signalait Strabon. Paradis en friche, la Bétique entoure, aujourd'hui, ses oasis vertes d'un désert fauve. L'ancienne irrigation des Maures n'est plus connue, et ce n'est point la conquête chrétienne, ce n'est même pas exil des Maures qui a stérilisé ce sol, riche à ourrir des royaumes, qui a dépeuplé cette val-

1. Pacages.

lée féconde. Ce sont les galions d'or, abordant à Séville, qui ont attiré, vers l'autre monde, les cultivateurs andalous. Colomb avait habité Séville. Après son premier voyage, le dimanche des Rameaux 1493, il y revint en triomphateur; Cortez et Pizarre n'étaient pas en vain andalous. Leurs compatriotes furent séduits par l'épopée lointaine. Le terre à terre de l'économie rurale ne pouvait leur suffire. Leurs pères avaient soumis un royaume ; ils rêvèrent de conquérir un monde. Pouvaient-ils craindre qu'un jour l'épuisement viendrait, eux que l'opulence accablait ? Alors, les roues de bois qui élevaient l'eau des fleuves se sont moisies ; la végétation paradisiaque a disparu. Des tours en ruine dominent, mélancoliques, des plaines caillouteuses, où jaunissent des chaumes ; et souvent, en pleine Andalousie, on peut se croire de nouveau en Castille, dans la Manche, en Palestine, dans le désert.

Du sommet de la Giralda, Séville apparaît toute blanche. La lumière l'inonde, colorant même l'ombre. Dans le ciel, pas de brume, point de mélancolie. Tout étincelle : les jardins de l'Alcazar, les citronniers et les palmiers de San Telmo, la nacre du Guadalquivir, promenant ses reflets dans l'immense plaine blonde ou verte, à l'horizon, l'améthyste des monts. Et l'œil est repris par l'éblouissante blancheur des maisons semblables, que veine le réseau serré des rues étroites. Quelques places, — celle de San Fernando

qui transporte en plein Caire, — quelques tours ; sauf l'Alcazar, peu de monuments qui présentent des silhouettes pittoresques ; mais un tel unisson de blancheur et de lumière, qu'un sourire en monte à l'âme, qu'un éclair en vient aux yeux. D'autres villes d'Espagne ont vieilli, et racontent, en pleurant, leur passé. Plusieurs fois l'an, Séville recouvre ses vieux murs d'une blancheur fraîche. Ce maquillage cache ses rides, et son rire n'a point d'âge. Elle fut jadis plus riche et plus fameuse, merveille de gloire et d'opulence ; on l'appelait, au XVIIe siècle, la nouvelle Délos. Elle demeure une merveille de joie, d'esprit, de grâce et de gaieté ; et, en ce sens, il reste vrai de dire que

Quien no ha visto Sevilla,
No ha visto maravilla.

Séville me fait penser à Naples. Philippe II favorisa son port, jusqu'à nuire au commerce et à la marine de la Catalogne. Longtemps siège du tribunal des Indes, elle jouit du monopole de la navigation transatlantique. Elle bénéficie, aujourd'hui, de la mort qui gagne le port de Cadix, et même celui de Malaga. S'il lui manque la baie enchanteresse de sa rivale italienne, elle redevient, quoique enfoncée dans les terres, un excellent marché maritime, et la gloire lui restera toujours des anciennes caravelles, aux voiles blondes, qui, de chez elle, portèrent des conquistadores. De caractère surtout, le Napolitain et l'Anda-

lou se ressemblent. Du moins, ils sont, chacun dans leur pays, les représentants de l'esprit et de la joie. Ils adorent parler ; l'esprit luit dans leurs yeux et leur échappe en étincelles, en *chispas* pénétrantes. Ils miment à ravir. Le Napolitain est même trop comédien. Mais Séville n'étale pas l'inconcevable malpropreté et la fainéantise de Naples. Sous la mollesse du geste de ses femmes, sous l'apathie apparente de ses hommes et de ses gars, dans son parler musical, dénué d'efforts, on sent sourdre une passion capable d'exploits, de crimes, de profondes *navajadas*. L'Andalou est essentiellement *torero*. Suivez les gestes de ces causeurs qui s'animent : ils plantent des *banderillas*, ils simulent une feinte, ils racontent une *suerte*. Les cornes luisantes, dont la vue fait danser d'aise les petit Sévillanais, jetteraient, j'imagine, en une fuite éperdue une troupe de lazzaroni.

L'Andalou est fier. Le geste des hommes du peuple est sobre et altier ; leur allure, d'une noblesse rare. Ils se sentent fils de conquérants. Ils ont, pour leur Séville et pour ses gloires, une passion touchante, qui n'est point faite de vanité, mais d'admiration et d'amour. Ils ont le cœur fidèle. Herménégilde, Isidore et Léandre les firent catholiques pour toujours. Ils ne trahirent jamais les rois de Castille [1]. Ils savent les sympathies

1. D'où le *rébus* qui sert de devise à Séville : *no 8 do*, ce qui signifie *no m'ha dejado* : elle ne m'a point trahi, 8 représentant une *madeja*, un écheveau.

constantes ; ils sont tendres et bons. Le cosmopolitisme ne les a pas déformés. Malgré l'envahissement de l'universelle laideur et l'abandon du costume national, ils gardent leur charme original et leur fascinante beauté. Napolitains et Andalous raffolent de musique, mais Séville est autrement artiste que Naples. La lumière de son ciel a passé dans le pinceau de ses peintres ; elle a donné à l'Espagne ses plus grands maîtres, et son Murillo est l'expression la plus fidèle de son génie.

Les deux peuples ont la même foi ardente et candide, un même amour pour la Madone. Les fêtes des rues, à Naples, sont souverainement pittoresques. Dans les villages qui bordent le Vésuve, de Torre del Greco à Castellamare, la procession de la Fête-Dieu est ravissante. Le cortège ne passe que sur des tapis de fleurs, et, la nuit, d'une ville à l'autre, les feux d'artifice se répondent. Mais, à Naples même, la fête est misérable, comparée aux splendeurs andalouses. Si Naples a Pompéi, Séville possède Italica. Encore le Vésuve fut-il plus clément que les hommes, qui ont à tel point ruiné la patrie de Trajan, d'Hadrien et de Théodose, qu'il ne reste, de l'opulente cité romaine, qu'un amphithéâtre dégradé et des restes méconnaissables.

Les cloches vont annoncer la grand'messe de Saint-Pierre. Suspendus aux cordes, des ımins souples tirent à eux, jusqu'à s'étendre à ·re ; puis, emportés à leur tour par la corde

qui s'enroule, gais écureuils, ils bondissent sur des pédales de fer enfoncées au mur, et atteignent le sommet de l'arceau. D'un bond en arrière, ils retombent alors sur le sol, qu'ils rasent de leur échine, puis se relancent encore, contrepoids vivant du bronze qui les emporte ou qui leur cède. Que leur pied manque la muraille, que la corde soit trop courte ou leur élan mal mesuré, et ils seront précipités de soixante-quinze mètres. Le grondement des cloches ressemble au tonnerre d'une batterie. La cigarette aux lèvres, les sonneurs bondissent toujours, insouciants, infatigables. Ils faisaient mieux autrefois : pour donner la pleine volée et faire tourner la cloche autour de son pivot, ils s'élançaient dans le vide et revenaient en décrivant un demi-cercle hors du clocher. Un maladroit ayant un jour lâché la corde, fut précipité sur un toit. Depuis lors, la pleine volée est interdite, mais les sonneurs se plaignent de cette humiliante timidité, eux qui n'ont pas plus de vertige devant l'espace, que de peur devant les cornes d'un taureau.

L'œil encore ébloui par la vision d'Orient qu'offre, d'en haut, la cité blanche, il faut descendre pour admirer la Giralda. Quel serait mon embarras, s'il me fallait choisir entre le campanile de Florence et celui de Séville [1] ! L'harmo

1. J'hésiterais moins à préférer la Giralda à la tour écroulée d Saint-Marc de Venise. Saragosse possédait, elle aussi, une tou remarquable. Octogone, à la fois arabe et gothique, elle avai

nieux bijou de Giotto ravit par le charme de ses proportions, la gaieté de sa marqueterie de marbre, sa délicatesse occidentale. Il comble nos désirs de perfection joyeuse. La Giralda transporte. Elle parle une langue étrangère ; mais, à la poésie de l'Orient, elle ajoute la beauté de son clocher chrétien. Elle est robuste, massive et aérienne. Ses briques, brunies par les siècles, prennent, au soleil, des teintes roses. Pour rendre léger leur minaret massif, haut de soixante-dix mètres, les Arabes n'ont point ajouré les épaisses murailles. Ils se sont contentés d'en décorer les parois d'un relief de réseaux en losange, reposant sur des rangées de niches aux colonnettes de marbre blanc. Au centre des murs, cinq étages de fenêtres ajimez [1] complètent la décoration. Au minaret arabe, bâti au XIIe siècle, Hernan Ruiz, au XVIe siècle, ajouta un clocher à cinq étages. Les étages vont en s'effilant et supportent, girouette de bronze, une statue de la Foi, haute de quatre mètres et pesant mille deux cent quatre-vingt-huit kilogrammes. La hauteur totale de l'édifice est de quatre-vingt-quatorze mètres. Bien que le style du clocher diffère de celui du minaret, tous deux s'adaptent et se complètent, Hernan Ruiz ne fut jamais plus heureux dans ses restaurations. On

héroïquement résisté au bombardement de 1809. Elle était pensée comme celle de Pise. En 1892, le caprice de la municipalité détruisit sous de ridicules prétextes. De tels vandalismes sont inconcevables.

1. *Ajimez :* fenêtres à arc double ou triple.

accède au sommet du minaret par une rampe à pente très douce. Deux cavaliers de front la pourraient gravir sans peine.

On peut marquer à l'art arabe quatre périodes. La première, d'imitation byzantine, s'étend du VIIIe au XIe siècle, et la mosquée de Cordoue en est le seul reste. Son mérite architectural était médiocre. Il se relevait par la splendeur des ornements. La période almohade régna du XIIe au XIIIe siècle. Après la prise de Tolède par Alphonse VI, les musulmans d'Espagne implorèrent la protection du conquérant du Maghreb. Yusuf ben Texfin, chef des Almoravides, secoua de leur routine les descendants des Ommiades et des Abbassides. Aux mahométans espagnols, les Maures d'Afrique apportèrent le goût des constructions robustes et puissantes. Le minaret de Séville est le chef-d'œuvre de cette période. Au XIIIe siècle, l'art andalou se départit des tendances africaines. Il voulut devenir original. Aux caractères coufiques il substitua les inscriptions en caractères neskhi. Il remplaça les mosaïques par les azulejos. Il multiplia les voûtes en stalactites. Affranchi des imitations étrangères, il se complut dans des merveilles d'ornementation. Cet art se concentra à Grenade. Mohammed Ier le favorisa. Yusuf Ier, Mohammed V et Mohammed VI en donnèrent, à l'Alhambra, les plus ingénieux modèles. Jusqu'au triomphe de la Renaissance, les conquérants chrétiens eurent bien garde de dédaigner l'archi

tecture mauresque. Ils l'employèrent dans leurs palais, et souvent dans leurs églises. Pierre le Cruel en fut l'amateur le plus passionné. L'Alcazar et la *Casa de Pilatos* à Séville, et, à Tolède, la *Casa de Mesa*, la salle capitulaire, ce palais dont il ne reste que le *Taller del Moro*, représentent cette quatrième période dite *mudéjare*, et qui, parfois, combinait fort heureusement des motifs gothiques ou renaissance avec des ornements arabes. Les disciples de Vitruve et de Vignole se chargèrent d'anéantir les écoles d'art mauresque. Soyons-leur reconnaissants de n'en avoir pas détruit tous les vestiges.

L'ancienne Hispalis conquise par César, et appelée par lui *Colonia Julia Romula*, était, depuis longtemps, la fleur de cette Hespérie aux pommes d'or où l'imagination grecque plaçait le paradis. Phéniciens et Grecs l'avaient rendue industrieuse et savante, et les Carthaginois qui partaient des ports de Turdétanie, préludaient, par leurs *périples*, aux voyages futurs de Colomb. Avant Catulle, les poètes andalous s'étaient fait applaudir à Rome, et, à la fin de l'empire, la Bétique fournissait encore l'Italie de beaux esprits, d'orateurs et de guerriers. Constantin avait fait d'Hispalis la capitale de l'Espagne. Au ve siècle, les Wisigoths y assirent leur trône, qu'en 567 Léovigilde transporta à Tolède. Grâce à ses évêques et à son école, Séville n'en

resta pas moins, jusqu'au VIIIe siècle, le foyer de la civilisation ibérique.

Un Latin, Sévérien, émigré à Séville, avait eu cinq enfants. L'aînée des filles, Théodora, épousa le roi Léovigilde. Elle en eut deux fils, Herménigilde, le martyr, Récarède, le vengeur de la foi catholique. Les trois fils de Sévérien s'appelaient Léandre, Fulgence et Isidore. L'Espagne leur doit plus qu'à aucun de ses grands hommes.

Évêque de Séville en 559, Léandre fonda aussitôt cette glorieuse école, le plus ardent foyer de la culture wisigothe, dont l'influence s'exerça durant tout le moyen âge. Durement persécuté, exilé à Byzance par le roi arien, son beau-frère, Léandre en revint pour voir Léovigilde détester l'hérésie au lit de mort. En 589, il réunit à Tolède le concile où Récarède fonda l'Espagne catholique. Quand Léandre mourut, il laissait à Isidore, son jeune frère et son disciple, le soin d'achever son œuvre.

Saint Isidore allait être pour l'Espagne ce que Bède et Alcuin seront plus tard pour l'Angleterre et pour la France, un exemple admirable de grandeur morale et de vertu, et, en même temps, l'initiateur intellectuel le plus sagace et le plus hardi. Il se fit le premier professeur de son école, qu'il soumit à une discipline vigilante. Loin de réduire les études, comme le fera la Renaissance, à un humanisme un peu étroit, il leu donna ce caractère encyclopédique qui répon mieux aux désirs de l'esprit. Lui-même il étai

grammairien et philologue, théologien et exégète, musicien, architecte. Il connaissait toutes les sciences et savait tous les métiers. A l'école de ce maître puissant, se formèrent des disciples illustres : saint Ildephonse de Tolède, saint Braulion de Saragosse, le roi Sisebut. A Saragosse, à Tolède, en Lusitanie, des écoles s'ouvrirent, dociles aux traditions de l'école de Séville.

Dans le droit public, dans la liturgie, saint Isidore fit pénétrer son esprit d'organisation et de réforme. La liturgie mozarabe fut son œuvre. Il fut le premier reviseur de l'ancienne législation d'Euric, le premier auteur du *forum judicum* ou *fuero juzgo*, et c'est sous l'influence de ses disciples que ce code fameux reçut sa rédaction dernière.

Ozanam appelait saint Isidore un des grands instituteurs de l'Occident. L'Espagne lui doit d'avoir, au VIe et au VIIe siècle, défendu, avec plus d'éclat qu'aucune nation, la civilisation contre la barbarie. Au VIIIe siècle, la société wisigothe, infidèle et corrompue, était mûre pour la conquête. Néanmoins, sous la domination arabe, l'école de Séville, comme celle de Cordoue, préserva encore les restes de la culture latine. Elle fut assez célèbre pour que Gerbert y vînt, dit-on, étudier, et, par sa connaissance de la langue arabe, l'évêque Jean d'Hispalis s'était acquis une telle autorité, que les musulmans l'appelaient le *Cid Almatran*, le seigneur prophète.

En 712, Musa conquit Séville; la ville reine devint vassale de Cordoue. Mais à la chute des Ommiades la vassale s'affranchit.

Mohammed Beni Abbas se déclara souverain. Il inaugura la dynastie des Abbassides, et, sous le règne de ses successeurs, au XIe siècle, la gloire de Séville éclipsa presque celle de Cordoue. Zaïda, la fille de Motamid II, était devenue, du vivant de la reine Constance, l'épouse illégitime, la *casi esposa* d'Alphonse VI de Castille, — procédé assez sarrasin. — Bientôt, pour se défendre de son gendre, Motamid appela à son secours les Almoravides d'Afrique, qui, en 1086, battirent le roi chrétien et le Cid, à Zalaca, près de Badajoz. La proie avait tenté les Almoravides. Ils revinrent bientôt conquérir l'Espagne pour leur compte. En 1108, à Uclès, ils triomphaient encore de l'armée d'Alphonse VI et tuaient son jeune fils, l'infant don Sanche, âgé de onze ans. En 1146, les Almoravides étaient, à leur tour, supplantés par la dynastie des Almohades. Enfin, le 23 novembre 1248, Ferdinand III, aidé par le roi de Grenade, s'emparait de Séville, et son successeur, Alphonse X, taillait, dans la conquête, des parts égales à ses alliés, espagnols ou français, italiens ou maures.

L'alliance et le voisinage des Maures allaient être funestes aux chrétiens. Saint Ferdinand avai armé chevalier le roi de Grenade, mais il s'étai gardé de son influence. Ses successeurs n surent pas, comme lui, allier la sainteté au cou

rage. On les loue très fort, aujourd'hui, de leur libéralisme, et on leur fait une gloire de n'avoir point connu le fanatisme intolérant des futurs conquérants de Grenade. Libéralisme commode: ils étaient complètement orientalisés, ces rois chrétiens. Certains avaient des harems; comme les cadis, ils rendaient, en plein air, une justice sommaire. Leur âme, comme leur palais, adoptait le style arabe, et la nation, entre leurs mains, fût promptement retournée à la décadence. Si, depuis Pélage, les chrétiens d'Espagne avaient tant versé de sang, ç'avait été pour s'affranchir surtout de l'idée et des mœurs musulmanes. Leur sacrifice devenait inutile, si leurs rois adoptaient cette idée et ces mœurs.

Don Pedro (1350-1369), fut le plus célèbre, et reste le plus populaire de ces monarques sceptiques et passionnés, voluptueux et cruels, plus maures que chrétiens. Artiste comme un Valois, intempérant, sorte de réplique de Frédéric II d'Allemagne, il abandonna, le lendemain de ses noces, sa femme Blanche de Bourbon pour cette Marie de Padilla dont la pensée l'obsédait. Il empoisonna la reine Blanche, égorgea bon nombre de ses parents. Par son infidélité et ses excès il provoqua de fréquentes révoltes. Le Prince Noir et les Anglais le préservèrent une fois de la vengeance de Henri de Transtamare, son frère naturel, et de Bertrand Du Guesclin. Mais, battu à Montiel, il eut la fin qu'il méritait:

il fut tué par son frère dans la tente même de Du Guesclin.

Pierre le Cruel adorait Séville. Le soir, déguisé, il en parcourait les rues, en quête de bonnes fortunes. Au cours d'une de ces expéditions il commit un meurtre. On soumit bientôt après la cause à son tribunal. Don Pedro ouvre une enquête, au cours de laquelle une vieille femme dénonce le vrai coupable. Les courtisans s'affolent. Le roi, très calme, instruit sa propre cause, se condamne à mort, se fait exécuter en effigie, et à l'endroit où l'on avait accoutumé de placer la tête des suppliciés, il faut sculpter sa tête en pierre. D'ou son surnom de *Justicier*, que d'autres légendes attribuent, il est vrai, à d'autres exécutions aussi capricieuses.

A l'est de Séville, s'élevait l'Alcazar des rois maures, à la fois château et forteresse, et dont les jardins s'étendaient jusqu'au fleuve. La jolie tour dodécagone *del Oro*, bâtie au XIIIe siècle, et qui se dresse, solitaire, sur les quais du Guadalquivir, faisait alors partie des remparts de l'Alcazar. Son nom, *del Oro*, connu déjà des Arabes, lui venait sans doute des azulejos aux reflets d'or qui la décoraient. Une tour semblable s'élevait sur la rive opposée du fleuve. Une lourde chaîne allait de l'une à l'autre, qui barrait le port.

Le roi don Pedro résolut de rebâtir le vieil Alcazar maure. Ce jeu d'artiste était pour lui plaire, et il lui fallait un palais arabe pour abriter

ses amours et ses folies. Il demanda à son ami le roi de Grenade un architecte et de bons ouvriers, et il chargea ceux-ci d'élever un édifice en pur style andalou. Henri II continua l'œuvre de son frère. De Charles-Quint à Philippe V, l'Alcazar subit des modifications et des agrandissements d'un autre style. Le duc de Montpensier, en 1857, le restaura impitoyablement. Il surchargea les décorations primitives d'emprunts faits à l'Alhambra, et qui étaient d'une autre manière. Il mutila d'anciens stucages, rajeunit certaines dorures au point d'en rendre l'éclat offensant. Cette restauration intempérante donne à certaines parties de l'Alcazar un faux air de pastiche trop neuf. Le palais de don Pedro reste néanmoins un des joyaux de l'Espagne, et aucune description ne peut rendre l'enchantement où sa vue plonge.

Des murs crénelés entourent l'Alcazar. Leur aspect sombre forme un contraste heureux avec les riantes splendeurs que dérobe cette enceinte. Deux cours entourées de constructions modernes précèdent le *patio del Leon*. C'est dans l'un d'eux, le *patio de las Banderas*, que, sur un siège de marbre, Pierre le Cruel se plaisait à juger. Philippe II, paraît-il, fit enlever ce siège, souvenir déplaisant d'un prédécesseur trop fantasque.

La façade du palais est d'une sobre splendeur. C'est un rectangles urmonté d'un large auvent de bois, soutenu par des chevrons dorés et par des

consoles en stalactite. La porte rectangulaire est flanquée de deux portes plus basses, à arc aigu. Jusqu'au premier étage, les murs sont décorés de stucages et d'arabesques. Au premier étage, s'ouvre une fenêtre triple, entourée de deux ajimez aux colonnettes de jaspe. Sous l'auvent, une large inscription gothique proclame que le roi don Pedro éleva ce palais en 1364[1]. A l'inscription espagnole, les ouvriers ont ajouté des textes arabes qui chantent la gloire d'Allah. Le rez-de-chaussée des deux ailes n'a d'autre ornement que des portes ajimez ; à l'étage supérieur, court une loggia légère, aux tympans décorés d'un brocart de gypse, soutenu par de sveltes colonnettes de marbre précieux.

Comme tout palais arabe, l'Alcazar de Séville se compose d'un patio central entouré de salles. Le *patio de las Doncellas* devrait son nom (d'après une légende très fausse) aux captives qu'y réunissait l'émir de Séville avant de les expédier à son suzerain de Cordoue. La vaste cour rectangulaire est entourée d'une galerie supportée par des colonnes géminées. Les tympans des arcs sont un somptueux tissu de stuc ajouré. Les frises portent des inscriptions arabes.

1. Voici l'inscription : † *El muy : alto : et : muy : noble : et : muy : poderoso : et : muy : conqueridor : don : Pedro : por : la gracia : de Dios : rey : de Castiella : et : de Leon : mando : facer : estos : alcazares : et : estos : palacios : et : estas : portadas : que · fué : fecho : en : la : era : de mil † et : de : cuatrocientos : y : dos.*

Elles sont timbrées aux armes de Castille et de Léon. Lourdement, Charles-Quint a plaqué, dans ce léger tissu, sa devise *Plus oultre*. Toutes les parois de l'Alcazar sont revêtues, jusqu'à hauteur d'appui, d'azulejos aux reflets métalliques, vrai tapis d'Orient.

Le *patio de las Doncellas* donne, de deux côtés, sur le *dormitorio de los reyes moros* et sur le salon de Charles-Quint. Au centre, il s'ouvre sur le salon des Ambassadeurs. Partout, les plafonds de mélèze sont incrustés d'ivoire, Elles sont timbrées des armes de Castille et les stucs ouvrés parent les murs d'une guipure opulente. Les lourds battants des portes sont marquetés avec une suprême élégance [1]. La porte qui donne accès à la salle des Ambassadeurs est un ouvrage merveilleux. Une inscription arabe, qui orne les chambranles, nous dit que des ouvriers de Tolède firent cette porte en 1404 [2] pour le *Sublime Sultan don Pedro, roi de Castille et de Léon*. Des textes du Coran, incrustés, avoisinent des versets des Psaumes et le début de l'Évangile de saint Jean : bizarre

1. Une des portes du patio, formée d'un arc outrepassé, est ornée de légendes arabes et d'une curieuse inscription gothique que voici : † *Anima : Criste : sanctificame : Corpus : Criste : Salva me : quia tu : est : Cristus : libera me : Christe : Lava me : Pasos : Criste : conforta me Ihesus : aude me : Injirimita : Separarete : apostoli malicno : defende me* : †. Cette inscription est une transcription naïve et souvent maladroite de la prière de saint Bonaventure : *Anima Christi sanctissima...* écourtée et vulgarisée par saint Ignace de Loyola.

2. De l'ère julienne.

mélange qui répondait exactement à l'état d'âme du *Sublime Sultan.*

Le *patio de las Muñecas,* des Poupées, est un réduit enchanteur. Ses ornements datent du Califat, et la délicatesse de ses tympans ajourés, la grâce de ses corniches en stalactite, les broderies de ses fenêtres, l'élégance de ses arcs, en font le bijou de l'Alcazar. Dans ce patio, Pierre le Cruel fit tuer son frère don Fabrique.

Le salon carré des Ambassadeurs rayonne d'une opulence royale. Il mesure douze mètres de côté. Sa voûte, en *media naranja,* est composée de facettes polygonales, et repose sur un entablement de stalactites dorées. De médiocres portraits des rois de Castille ornent une série de niches gothiques, coupées par des balcons de fer forgé fort élégants, mais dont le style (1592) n'avait guère sa place en cet endroit. Les panneaux des parois sont tapissés d'un opulent brocart de stuc.

C'est en cette salle, peut-être, que Pierre le Cruel reçut un jour en ambassade Abu Sahid, ce roi de Grenade que la légende appelle le *roi rouge.* Ce prince, qui venait acheter l'amitié du roi de Castille, arrivait chargé de joyaux et copieusement escorté. Don Pedro remisa l'escorte dans un faubourg et retint le roi à dîner à l'Alcazar. Au cours du festin, le roi grenadin et ses cinquante compagnons furent ligotés et jetés aux oubliettes. Peu de jours après, le roi rouge, paré d'écarlate, monté sur un âne, était conduit

au champ de Tablada, et achevé à coups de lance [1]. Parmi les bijoux recueillis par Pierre le Cruel, brillait l'énorme rubis, ornement actuel de la couronne d'Angleterre. Pierre le Cruel offrit ce joyau au Prince Noir, après la victoire de Navarrette. Élisabeth le donna à Marie Stuart; sous le règne de Jacques Ier, il revint à la Tour de Londres.

Le dimanche des Rameaux 1526, quand le petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle épousa, dans ce même salon des Ambassadeurs, Isabelle de Portugal, il dut éprouver une joie immense à mesurer l'œuvre de ses devanciers. Nulle part, mieux que dans cet Alcazar débordant de sa gloire, il ne dut se sentir triomphant. Les vaincus eux-mêmes lui avaient bâti ce palais. Et il possédait l'Espagne, les Indes d'Occident, les Pays-Bas, l'Allemagne. Depuis un an, le roi de France était son captif. Qui arrêterait l'essor de l'aigle impériale ?

S'il avait eu, cependant, le prudent génie de Cisneros, Charles-Quint aurait alors compris la vanité de ses luttes européennes. De l'apogée de sa fortune, il aurait aperçu le versant sombre par où sa race allait descendre. Il aurait mesuré l'abîme de dettes et d'emprunts onéreux où il s'enfonçait irrémédiablement. Il se serait peut-

1. Il faut dire qu'Abu Sahib méritait d'être châtié. Ce bandit avait usurpé le trône de Mohammed V, prince excellent, allié du roi de Castille. Mais la noirceur de ses méfaits ne justifie pas la félonie de son hôte.

être dit qu'un roi de France captif suscite tôt ou tard des vengeurs. Il aurait entendu, dans le lointain, gronder les canons de Rocroi et de Lens. Il avait, en somme, fait dévier la politique de sa nation. Pour la poursuivre, il devait regarder uniquement vers le midi, vers le Maghreb, qu'à sa place aurait conquis Cisneros.

Les salles qui avoisinent le *patio de las Doncellas* éblouissent à tel point le visiteur, qu'il n'a plus d'yeux pour d'autres beautés. Ici, pourtant, mourut le roi saint Ferdinand ; ici logea Isabelle la Catholique ; cette frise, où se jouent, confondus, des inscriptions arabes et des oiseaux, des figures de guerriers et de dames, de chevaliers et de rois, est la plus parfaite expression du XIVe siècle. Les céramiques de la chapelle des rois catholiques sont des chefs-d'œuvre de la Renaissance espagnole.

Les jardins de l'Alcazar sont pleins de mystère. On y oublie qu'on est dans une grande ville. L'eau sourd partout de fontaines invisibles; elle coule en des rigoles de marbre. Des taillis d'orangers, jaillissent de frais palmiers. De ce jardin, dont Pedro fit un séjour de volupté. Ce roi polisson ménagea, dans les allées pavées de briques, des jets d'eau clandestins. Quand Marie de Padilla s'y promenait avec ses compagnes, quand des courtisans peu avertis s'y hasardaient, une pluie sortant de terre les arrosait, au grand divertissement du roi. L'ancienne salle de bains des sultanes, sorte de canal peu profond, est

aujourd'hui recouverte d'une voûte massive bâtie par Ferdinand VI. Marie de Padilla s'y ébattait aux yeux de toute la cour, telle Poppée aux dîners de Néron, et, pour être bien notés, les courtisans devaient boire l'eau du bain. Il n'est pas de pire musulman qu'un roi chrétien sans convictions et détraqué.

Un amoureux de Séville m'a montré d'autres reliques de l'art mudéjar. Une jolie cour fleurie, tapissée de beaux pampres, avec, aux encoignures, des touffes retombantes de bougainvillées, donne accès à la *Casa de Pilatos*. Fabrique Enriquez de Ribera, marquis de Tarifa, commença, en 1533, cet intéressant palais[1], qu'avec une bonne foi trop naïve les contemporains crurent un facsimilé de la maison du procurateur de Judée. Le grand patio est cerné d'une colonnade mauresque. Aux angles, se dressent de monumentales statues romaines, tirées d'Italica; au centre, s'élève une large vasque renaissance, portée par des dauphins, et ce mélange de souvenirs antiques et de stucages arabes est du plus heureux effet. Mais ce qui fait le charme et la splendeur de la *Casa de Pilatos*, c'est la parure d'azulejos qui tapisse les parois de ses salles et les panneaux de son superbe escalier. Au XVIe siècle, le duc d'Alcala réunissait dans ces murs tout ce qui, à Séville, avait un nom dans les arts. La grandesse, à cette heureuse époque, imitait cet

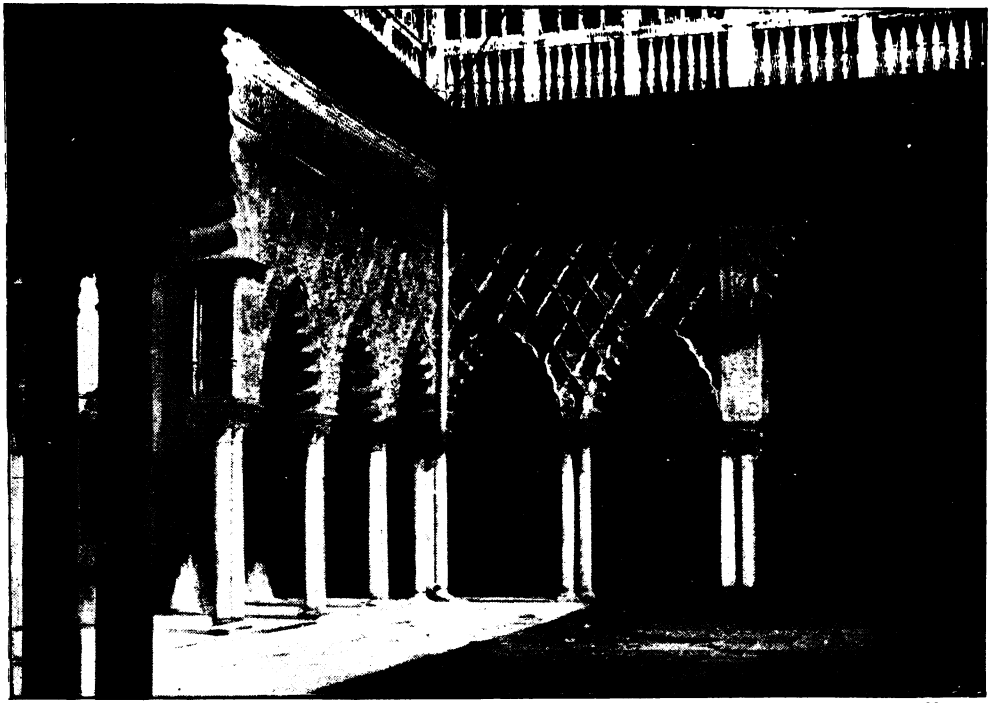
1. Achevé par Per Afan de Ribera, premier duc d'Alcala.

exemple, et il n'était pas un palais seigneurial d'Espagne qui ne fût une cour littéraire. A Séville encore la *Casa de las Dueñas*, aux ducs d'Albe, celle des Bustos et des Osuna, présentent des patios analogues, à la fois renaissance et mauresques; mais la ruine gagne ces demeures abandonnées, et, dans toutes, la recherche de l'effet monumental nous avertit que l'art arabe, tout intime, cessait, au XVIe siècle, d'être de saison.

Aussi bien, l'idée chrétienne donnait-elle aux âmes d'autres aspirations que celle d'un doux repos dans un paradis voluptueux. A Séville, cette idée demandait à s'exprimer par un monument en rapport avec la foi, l'opulence, l'art, le besoin d'exagérer naturels au sol.

A l'époque de la conquête, Séville possédait quinze mosquées. Les chrétiens en prirent onze; ils en abandonnèrent trois aux Juifs et une aux musulmans. Plusieurs de ces mosquées restaurées gardent encore leur minaret, et présentent de remarquables combinaisons d'art gothique et mauresque. La grande mosquée, construite en 1171, valait celle de Cordoue. Les vainqueurs la dédièrent à *Santa Maria del Sede*, et se contentèrent, jusqu'au XVe siècle, de célébrer leurs offices dans ses murs.

Des tremblements de terre ayant alors ébranlé la mosquée, les chanoines voulurent, non point la mutiler, mais la remplacer. Ils respectèrent le patio des ablutions, dit *patio de los Naranjos*, moins pittoresque et moins dégagé que celui de



Cliché HAUSER Y MENET

SÉVILLE. ALCAZAR. PATIO DE LOS DONZELLAS

Cordoue, et, sur les ruines de la mosquée, ils chargèrent des architectes, aujourd'hui inconnus, d'élever un temple qui répondît à leurs gigantesques espérances.

Dans une délibération célèbre, le chapitre de la cathédrale prit, en 1401, cette résolution épique: *Fagamos un templo tal que nos tengan por locos!*[1] Ils firent plus, ces chanoines admirables : ils abandonnèrent leurs copieux revenus aux architectes. Tout Séville les acclama, et suivit, anxieux, l'œuvre de gloire, qui fut achevée au bout d'un siècle.

La cathédrale de Séville couvre un parallélogramme de cent dix-sept mètres de longueur sur soixante-seize de largeur. Elle comprend cinq nefs, sans compter celles que forment les chapelles latérales. La grande nef a quarante mètres d'élévation et seize de largeur. La coupole, effondrée une première fois en 1511, s'écroula encore en 1888, brisant un orgue, émiettant une grille, mutilant un grand nombre de stalles. Mais les Sévillanais ont mis une telle ardeur à restaurer leur cathédrale, que rien, aujourd'hui, n'apparaît plus du désastre, et que seul un visiteur bien averti se rend compte des chefs-d'œuvre disparus.

Ni Cologne, ni Milan, ni Rouen, aucune église gothique ne produit l'impression écrasante de la cathédrale de Séville. Elle est énorme et légère, splendide et simple. Ses colonnes semblent graciles: ce sont de puissantes tours. Ses verrières

1. Faisons un temple tel qu'à sa vue on nous tienne pour fous.

admirables sont des œuvres flamandes du XVIe siècle. Séville, quand se bâtissait sa cathédrale, fut un atelier où les plus grands artistes d'Europe vinrent travailler, où les maîtres andalous prodiguèrent leurs chefs-d'œuvre; mais l'abondance des ornements ne surcharge aucune de ses parties. Tolède est plus remplie de trésors; Séville dissimule les siens. Si, selon l'usage, un chœur fermé n'obstruait la nef centrale, l'immensité du vaisseau causerait de la stupeur. Et cependant, elle n'a point d'orgueil, cette église; son austérité n'est point farouche, ses lignes sont pleines de charme. Elle prie; elle verse la paix, une paix infinie. Le temps a doré ses piliers; l'harmonie des orgues gagne l'extrémité des nefs en ondes adoucies; les voix des *seises*[1], pures, puissantes, paraissent un concert d'anges. Au transept de droite, quatre hérauts de marbre portent les restes de Christophe Colomb. Presque à l'entrée, sous une dalle, dorment ceux de son fils. Dans la chapelle du baptistère, le *Saint Antoine* de Murillo s'abîme devant le ciel qui s'ouvre. L'Enfant Jésus descend dans la lumière. Il semble que son mouvement, arrêté par le peintre, va s'achever, qu'il va tomber dans les bras du moine. La Vierge *de la Antigua* ressemble aux madones de Cimabué. Ainsi nous suivons, dans cette église, toute l'évolution de l'art espagnol, depuis l'archaïsme des primitifs jusqu'à

1. Les dix enfants de la maîtrise.

Goya. Dans les chapelles, des morts reposent sous de jolis arceaux renaissance, dans de délicats reliquaires gothiques. Mais, tableaux et retables, tout disparaît, tout se fond dans la majesté sereine de l'ensemble. C'est prier, que se promener sous ces nefs : elles apaisent, elles purifient, elles élèvent. Elles donnent la certitude ; elles rayonnent d'espérance.

Le retable de la *Capilla mayor* n'a point d'égal. Ses proportions gigantesques (dix-huit mètres de largeur) sont atténuées par l'immensité des voûtes. Commencé en 1482, par le Flamand Dancart, achevé en 1526, il se compose de cinq rangées de niches, séparées par des piliers gothiques. Trente-six sujets empruntés aux deux Testaments, des scènes de la vie des saints andalous remplissent les niches. Le détail des piliers, leurs pignons, la frise qui les surmonte, semblent plutôt du filigrane que de la sculpture sur bois.

En guise d'abside, la chapelle royale occupe l'extrémité des trois nefs centrales. Les chanoines tardaient à l'élever ; Charles-Quint en pressa l'exécution. En 1566, elle était presque achevée. Une grille massive en ferme l'entrée. La haute coupole est formée de soffites qui s'amincissent en atteignant la clef de voûte. Huit pilastres soutiennent et divisent le mur. Un autel, en avant d'une sorte de confession, supporte la châsse d'argent, exécutée au XVIIIe siècle, où repose

saint Ferdinand [1]. Le roi, quasi momifié, est vêtu d'un tissu d'or. Au jour de sa fête, devant son corps exposé, son pennon et son épée, les troupes espagnoles défilent.

Au-dessus du maître-autel qui surmonte la confession, est assise la statue de Notre-Dame de los Reyes, donnée, dit-on, par saint Louis de France à son cousin saint Ferdinand de Castille. La statue de cèdre est couverte de soie rougeâtre. Sa chevelure était formée de fils d'or. Sur ses chaussures de cuir blanc sont gravés des lis d'or et un bordure où se répète le mot *Amor*.

La confession, creusée derrière l'autel de saint Ferdinand, contient trois séries d'étagères. Sur celle du milieu repose le premier cercueil de saint Ferdinand [2] et une figurine en ivoire de la Vierge *de las Batallas*. Aux jours de bataille, le saint roi la portait attachée au pommeau de sa selle. Sur les étagères latérales sont étendus les cercueils noirs de plusieurs infants. A gauche reposent, côte à côte, ceux de Pierre le Cruel et de Marie de Padilla, unis jusque dans la mort, aux pieds de saint Ferdinand, entre deux autels, à l'endroit privilégié où d'ordinaire sont conservées les reliques des saints.

1. Le roi avait demandé d'être déposé aux pieds de Notre-Dame de los Reyes sans sépulcre ni statue. Son fils lui érigea cependant un mausolée.

2. Le premier tombeau de Ferdinand III, placé par son fils Alphonse X, portait quatre inscriptions : hébraïque, arabe, latine et castillane. Je traduis l'inscription arabe, d'après le texte espagnol établi par don Pascual Gallangos : « Ceci est le sépul-

« Les fêtes de première classe de Rome, me disait un prébendier de Séville, ne valent pas les semi-doubles d'ici. » Cette *andaluzada* serait presque justifiée par la richesse et les proportions des accessoires conservés dans la sacristie. Aucune collection d'antiphonaires, pas même celle de l'Escurial, ne vaut les deux cents livres de chant que malmènent si fort les chantres, en les étalant sur leur monumental lutrin. Les plus anciens de ces gigantesques volumes datent du XVe siècle et sont ornés de miniatures dignes des primitifs italiens. D'autres furent copiés au XVIe siècle, et semblent ornés par Van Eyck. Les derniers sont du XVIIIe siècle : leurs vignettes sentent la parfaite décadence.

Toute cathédrale espagnole possède une superbe monstrance, destinée à la procession du *Corpus*. Aucune n'est plus gracieuse que celle de Cordoue, ciselée par Henri de Arfé. Elle est gothique, toute d'argent, moins riche que

cre du grand roi don Fernand, seigneur de Castille et de Tolède et de Léon et de Galice et de Séville et de Cordoue et de Murcie et de Jaen (Dieu l'ait en sa grâce !), celui qui conquit l'Espagne entière, le plus fidèle à tenir ses traités, le plus véridique, le plus généreux, le plus justicier, le plus osé, le meilleur, le plus beau, le plus magnifique, le plus bienveillant, le plus humble devant Dieu et le plus superbe en son service, celui qui déconfit et extermina tous ses ennemis, éleva et honora ses amis, celui qui prit par la force de ses armes cette cité de Séville, capitale de toute l'Espagne. Il mourut (Dieu l'ait pardonné !) en cette dite cité, la nuit du vendredi, 21 de la lune de Rabie, 1re de l'an 650 de l'hégire. »

celle de Tolède, mais peut-être plus délicate et plus artistique. La monstrance d'argent de Séville, œuvre de Jean de Arfé, mesure trois mètres. C'est une réduction du clocher de la Giralda, agrémentée de statuettes qui garnissent les corniches, de bas-reliefs qui ornent les bases des colonnes. Un candélabre de huit mètres, le *Tenebrario*, sert à l'office des ténèbres, pendant la Semaine sainte. Le trésor de la sacristie est un musée de merveilles : il contient un reliquaire d'Alphonse X, des ostensoirs ruisselant de pierreries, les clefs d'argent et de fer doré que les Maures et les Juifs remirent à saint Ferdinand, reliques des âges de gloire, monuments de la foi des ancêtres, splendeurs qui disent ce qu'était la grande Espagne au temps heureux de son apogée.

Les principales églises de Séville renferment des sculptures célèbres, la plupart de Montañes ou de Cano. Aux fêtes de la Semaine sainte, pour la procession du *Corpus*, on descend de leurs niches ces statues polychromées. Elles viennent de Triana et des églises de la ville, montées sur de somptueux brancards, couvertes d'un dais de velours, parées — malheureusement — de robes brodées, de voiles de dentelles, surchargées de bijoux [1]. Et dans la lumière des cierges qui les enfument, elles s'avancent au-

1. Le 12 mai 1591, le chapitre de Cadix défendit d'habiller les statues, même les statues conservées dans les demeures privées. L'intelligente décision !

dessus de la foule, balancées, tremblantes, trop affublées, mais expressives à faire verser des larmes.

Le saint Sacrement ou *le Saint* va passer. Inspiré ou touché à sa vue, un homme du peuple, un enfant se hausse sur une borne, et, profitant d'un moment de silence, il lance sa *saeta*, — sa flèche, — couplet qu'il improvise sur un air de *malagueña*. Sa voix sonore fuse, se déploie et meurt en un trémolo grave d'une poignante mélancolie, ou en trille légère, palpitante de joie. Personne n'est surpris. Le chanteur disparaît dans la foule, qui parfois lance un *viva !* Des balcons pleuvent des fleurs. Plus loin, à un autre angle de rue, un autre gars module une nouvelle malagueña. Je ne sais rien qui saisisse mieux l'âme que ces appels familiers de la foule au Dieu qui passe en la bénissant.

Le couvent exproprié de Notre-Dame-de-Grâce sert de musée national. Il compte relativement peu de toiles, mais, pour être incomparable, il lui suffit de posséder le *Saint Félix de Cantalice*, le *Saint Thomas de Villeneuve*, un *Saint Antoine* et le *Saint François* de Murillo. Le bel exploit du Juif Mendizabal, l'exclaustration des moines, a ravi ces toiles aux églises pour lesquelles le maître les avait faites. Elles y étaient à leur place, dans leur lumière, dans un décor qui les expliquait. Les musées sont une invention de pillards. Trop riches, ils rassasient, ils

étourdissent. Ils prêtent à des juxtapositions odieuses. Les tableaux religieux y font toujours figure de captifs, et Murillo pleurerait s'il voyait, dans cette église profanée, ses chefs-d'œuvre accrochés comme pour une mise à l'encan. Il les peignait, pour qu'à deux genoux on priât devant eux, en s'imprégnant des idées qu'ils traduisent, et non pour qu'un touriste, son Bædeker à la main, graduât l'admiration qu'il leur accorde au nombre d'astérisques marqués sur son livret. Heureux est-il, le *Saint Antoine* de la cathédrale, d'avoir conservé son cadre auguste. Il a eu ses malheurs, il est vrai. Le 4 novembre 1875, un amateur trop passionné détachait de la toile la figure du saint, et l'allait revendre en Amérique. L'honnête homme, auquel on l'offrait pour douze cents francs, eut le bon goût de la restituer à Séville, et, par une habile restauration, on a pu dissimuler le dommage. Le maréchal Soult s'y prenait mieux ; lui, du moins, enlevait tout, et la gloire, sa complice, le garantissait des gendarmes.

C'est à Séville que l'on comprend et que l'on aime Murillo, son candide et franc réalisme, sa foi profonde, la grâce de ses madones, commune aux femmes d'Andalousie. Le jour où Murillo naquit, le chapitre de la cathédrale proclamait, par un acte solennel, sa foi au dogme de l'Immaculée Conception, et il me semble que le génie de Murillo est une récompense de Dieu à la dévotion de Séville.

Séville est une Orientale. Son charme ne vient pas de ses monuments. Ses maisons semblent toutes semblables, et celui-là serait bien désillusionné qui lui demanderait de luxueux quartiers. Il faut pénétrer dans sa vie intime, entrer, l'été, dans ses patios de marbre, clos par une grille légère, égayés par le bruit d'un jet d'eau, embaumés de fleurs. Des citronniers les ornent ; des jasmins drapent une de leurs colonnes ; des bananiers et des palmiers y déploient leur panache. La fraîcheur y règne le jour ; le soir, ils s'animent et s'emplissent de rires et de chants. Sur les quais du Guadalquivir, dans les places découvertes, le feu jaillit des pavés, l'air brûle les yeux. Dans le dédale des rues profondes, la fraîcheur est constante. Quand les orangers fleurissent, leur arome emplit l'air. Tout alors, à Séville, est harmonie, joie et parfum.

L'heureuse cité réserve toute sa gaieté pour sa *feria* du printemps. Alors, dans le prado de San Sebastian, l'Andalousie se rassemble. Les vieux costumes apparaissent : *serranos* de la montagne et *majos* de la ville, et toutes les formes de mantilles, et toutes les grâces populaires ou patriciennes. Séville, malheureusement, n'est plus alors assez andalouse. Trop d'étrangers la déparent, qui ont bien du mal à n'être pas grotesques.

Dans les bouges de Triana, dans les salons de la rue de los Sierpes, les étrangers vont voir les danses populaires : *flamencos* hardis des *gitanos*,

boleros et *fandangos* gracieux des Andalous. En plein air, et dans la pure lumière, on en aperçoit de plus charmantes. Qu'un orgue de Barbarie résonne dans une rue, — ces orgues odieux qui, chez nous, sont tristes à faire pleurer des chiens, — aussitôt une nuée d'enfants accourent, et ce sont des poses exquises, des pas d'une grâce, d'un art parfait. Il n'est pas de misanthrope qui, à ce gracieux spectacle, ne sente son âme se dérider.

Je suivais un jour une rue où un malheureux traînait après lui son orgue muet. Une enfant de trois ou quatre ans descendit aussitôt d'un perron, donna deux sous au mendiant, et, l'air à peine commencé, sérieuse et digne, elle l'accompagna de sa danse. Souriantes, des femmes qui passaient s'arrêtèrent à cette vue. La ballerine continua, sans prendre garde aux spectateurs. Une branche de jasmin tremblait dans ses cheveux, et tout le charme de Séville respirait en son sourire.

CHAPITRE X

CADIX

« Vous ne connaîtrez le charme de l'Espagne, m'avait souvent répété un de mes amis, que quand vous aurez vu Cadix. » Il était Gaditan, et je le croyais partial en prêchant ainsi pour son saint. D'instinct, pourtant, j'en étais amoureux de cette extrême Andalousie, et, après l'avoir vue, j'en suis resté plus épris. Je ne sais pas d'endroit où la lumière soit plus douce, où les teintes soient plus tendres, où la divine création se montre plus amie de l'homme. Son isolement même lui assure la paix. On n'a plus que peu de terre devant soi. On s'y sent comme affranchi des hommes, de la vie mauvaise et vulgaire. Il ne s'y présente aux yeux que des horizons lumineux et des êtres charmants.

Que vont-ils donc chercher en Amérique, ces émigrants de Biscaye ou de Galice, dont le départ prive, chaque année, l'Espagne de si bons travailleurs? Que n'émigrent-ils en Espagne même?

Que n'essayent-ils de rendre à ces régions fertiles, l'abondance et la vie, d'en refaire les délices du monde ? Ces pacages infinis, abandonnés aux palmiers nains et aux taureaux, ne serait-ce pas une initiative bienfaisante de les changer en concessions agricoles, d'y attirer ceux qui fuient la patrie, d'empêcher ainsi ce pays admirable de connaître une inconcevable misère, et, au lieu d'abriter le bonheur et la paix, de couver une haine redoutable ?

Utopies de voyageur, qui ne compte ni avec des difficultés sans doute insurmontables, ni avec l'invincible routine. Je les avais déjà faites ces utopies, en voyant en Italie ces *latifundia* que ne visite jamais le maître, inutiles même à son plaisir, et autour desquels hurlent la misère et le socialisme. Je les fais plus encore en Espagne, où les plaines incultes sont autrement vastes, où le fléau de l'émigration est, peut-être plus inquiétant. Mais les charges qui pèsent sur l'agriculture sont lourdes dans la péninsule, et qui est de force à les alléger, à briser la tyrannie des coutumes paralysantes, à donner cette terre à qui s'intéresserait à sa fécondité ?

Séville disparaît derrière des forêts d'orangers. Au sommet de la Giralda rose, brille, comme une topaze, la svelte statue de bronze. Puis la marenne s'étend, brun royaume des taureaux de course. Des villages nichent en des sites charmants ; leurs minarets rappellent la Giralda. La mousse des bois de pins tapisse quelques val-

lées. Et la lande recommence, hérissée de palmiers nains, de lentisques et de cactus. La solitude est, à l'Espagne, ce qu'est l'accompagnement à certains airs de guitare. De temps en temps un air, un chant se mêlent aux accords, puis la voix se tait, l'air cesse, seul l'accord continue, mélancolique et monotone.

Peu de cités espagnoles ont de plus glorieuses annales que Jerez de la Frontera. Les lieutenants de Ferdinand IV, Alphonse de Molina et Alvar Perez de Castro, n'avaient pas réussi à la prendre. Alphonse X la conquit, en 1255. Reprise bientôt après par les Maures, elle fut de nouveau délivrée par Alphonse X, en 1264, et depuis, en 1284, en 1314, en 1332, en 1339, elle repoussa des assauts formidables. Jusqu'au xve siècle, cette cité d'avant-garde résista aux efforts désespérés des Barbaresques. Aucun poète ne rêva des exploits plus fous, des dévouements plus chevaleresques que ceux dont Jerez fut le théâtre. Le roi Henri IV l'appela *très noble* et *très loyale*. Elle méritait ces titres. Aussi bien, quand les villes d'Espagne étalent leurs titres sonores, l'étranger n'en doit point sourire. Chacun rappelle une page de l'immortelle épopée écrite par ce peuple glorieux.

Jerez était, naguère encore, une des villes les plus riches de l'Espagne. Le phylloxera, la dépréciation de ses vins en certains pays ont fort réduit son opulence. Ses rues sont bordées d'orangers ; dans ses jardins poussent, peut-

être, les plus beaux bananiers d'Europe.

Avec cette grâce simple et noble qui caractérise l'accueil espagnol, deux des propriétaires de la célèbre *bodega Gonzalez Byass* me font, eux-mêmes, les honneurs de leur chais. Honneur périlleux, car une trentaine de coupes de cristal vont m'être présentées, dans lesquelles rit une liqueur brune ou dorée, capable de rendre le sens aux morts et de le faire perdre aux vivants. Il faut en respirer l'arome, et ne les effleurer qu'avec ménagement. On se rend alors compte de ce qu'est ce vin fameux, dont les liquoristes d'Europe opèrent de si odieuses contrefaçons.

« Un jour, me raconte mon aimable guide, un Saxon visitait ma *bodega*. Comme, pour me faire sans doute honneur, il épuisait tous les verres qu'on lui offrait, je crus devoir l'avertir que rien ne l'obligeait à tant de courtoisie. Il me répondit que mon vin était bon. Quelqu'un lui offrit, en sortant, de goûter d'une source dont la fraîcheur est renommée. Avec répugnance, il en but une gorgée. Je sus ensuite que, le soir, une horrible irritation l'avait empêché de paraître à la table d'hôte, et, comme on lui demandait la cause de son malaise : « Je m'y « attendais, répondit-il, c'est cette maudite eau « qu'ils m'ont fait boire ! »

Dans la plaine qui s'étend, du Barbate au Guadalete, s'accomplit, en 711, l'une des plus lamentables défaites que connaisse l'histoire.

Moins que leur décadence morale, les divisions

des Goths amenèrent cette défaite. Chez eux, depuis longtemps, à chaque vacance du trône, des partis rivaux se disputaient le pouvoir. Le prince régnant, Rodrigo, avait usurpé le trône, proscrit les fils et les frères de Witiza. Un ennemi résolu a toujours raison d'un peuple désuni. S'il faut en croire la légende accréditée au XIe siècle par un moine de Silos, le gouverneur de Ceuta, don Illan, — autrement dit le comte Julien, — tenait victorieusement tête à Musa ben Nosseyr, l'envoyé du vice-roi maure d'Égypte et d'Afrique. Mais quand Illan sut l'outrage dont sa fille Florinde avait été victime à la cour de Tolède, il courut offrir à Musa et au chef des Berbères, Tarik, de leur ouvrir l'Espagne. Tarik se contenta d'abord d'opérer, sur la côte espagnole, une avantageuse razzia. Le butin qu'il en rapporta attisa ses convoitises. Aussi, en 711, Tarik transporta-t-il au pied du mont Calpe, à ce promontoire qui, depuis, prit son nom — *Djebel-Tarik*, Gibraltar, — une troupe de douze mille Berbères. Effrayé, Rodrigo réunit une nombreuse et trop brillante armée, qu'il fit camper devant Sidonia. Lui-même vint la rejoindre, porté dans une litière d'ivoire, traînée par deux mules blanches et couverte d'un dais ruisselant de rubis, de perles et d'émeaudes. L'imminence du danger avait momentanément effacé les divisions qui séparaient les chefs chrétiens. Leur immense armée était suivie d'équipages et de trésors ; le luxe de leur

attirail, la splendeur de leur armement étaient mieux faits pour attirer l'ennemi pillard, que pour l'épouvanter. Les soldats de Tarik portaient des cottes d'acier; un arc leur pendait à l'épaule; ils maniaient une longue lance.

Les ennemis prirent contact le dimanche 19 juillet. Pendant sept jours, ils luttèrent en désespérés. L'armée chrétienne perdant pied toujours, recula du Barbate jusqu'à Sidonia, jusqu'à Guadalete, jusqu'à Jerez. Le 26 juillet, la retraite se changea en déroute. Des troupes wisigothes passèrent à l'ennemi. Les Arabes, qui cherchaient le roi chrétien, virent sa litière flotter comme une barque désemparée, et disparaître dans le tourbillon des fuyards. Isidore de Béja affirme que le roi périt dans la bataille. Les Arabes racontent, qu'abandonnant sa litière, le roi avait fui à cheval, et qu'ils trouvèrent ensuite, embourbé dans le Guadalete, ce beau cheval à la selle d'or constellée d'émeraudes, et, près du cheval, une des sandales du roi, chargée, elle aussi, d'émeraudes et de rubis.

Les morts furent nombreux. Longtemps, leurs ossements calcinés blanchirent la plaine. Les beaux jours de luxe, d'inertie, de divisions et d'infidélité étaient passés pour les chrétiens. Sous la formidable et providentielle épreuve, un peuple allait disparaître, qui avait été la lumière de l'Occident, le héraut de la foi catholique, qui se croyait, peut-être, nécessaire à la Providence. Les Wisigoths, alors, comme certains de nos

rêveurs, aujourd'hui, devaient sans doute se promettre une paix éternelle. L'heure venue de la justice, la guerre s'alluma, inopinée. Des ennemis inconnus apparurent. Le flot berbère emporta cette civilisation condamnée. Tarik marcha jusqu'à Tolède. Musa, jaloux de ses succès, vint les partager. Il prit Séville. Tous deux ravagèrent l'Espagne. En 713, rappelés par le calife de Damas, ils rallièrent Séville, chargés de fabuleuses richesses, et, de Syrie, venaient toujours d'autres armées, et d'autres chefs attirés par l'odeur de la curée, par la splendeur de la proie. Oh ! la justice de Dieu, elle semble tardive à nos existences éphémères, mais qu'elle est précise, qu'elle est impitoyable, et que l'histoire des peuples disparus devrait donner à réfléchir à ceux qui, non moins chargés de crimes, courent à de pires châtiments ! De la lagune de la Janda, jusqu'à la *Peña del Ciervo*, s'étend, sur le littoral, près de Tarifa, la plaine du Salado, le théâtre de la revanche près de celui de la défaite. Ici, en vue de l'Afrique, en 1340, Alphonse XI vainquit les forces coalisées du roi de Grenade et du roi de Fez.

Sur cette terre de désastre et de deuil, de revanche et de victoires, de Jerez à Cadix, autour de la baie, s'échelonnent des petites villes charmantes : Puerto Santa Maria, rebâtie en 1264 par Alphonse X en l'honneur de la sainte Vierge ; Puerto Real, fondée par les rois catholiques ; l'Isla de Leon, rendue florissante par Charles III,

et qui, à la suite de la guerre d'indépendance, mérita le nom de Ciudad de San Fernando.

Elles aussi, ces cités blanches noyées dans la verdure, elles étaient naguère riches et prospères. Pourquoi faut-il que la misère atténue, aujourd'hui, leur beauté. Les arsenaux et les usines de San Fernando n'existent plus. Dans ces villes, aux rues droites et larges, trop de maisons sont closes ; l'herbe envahit les rues ; il y règne un calme trop lourd, une impression de décadence qui attriste. Ici se révèle une autre Andalousie, blanche toujours comme Séville et Cordoue, mais distincte. Plus de rues en méandre, ni de maisons mauresques aux façades maussades, et dont le patio absorbe toute la vie. De gaies façades ; au rez-de-chaussée, très près de terre, de grandes fenêtres solidement grillées, mais dont les pieds-droits portent, des deux côtés, une entaille, secourable meurtrière, d'où un regard peut être lancé à tout venant, et qui, le soir, permet sans doute plus d'un furtif serrement de mains.

Dans la campagne, sur des meules de paille, perchent des cigognes. Elles ne sont plus renfrognées comme sur les donjons humides de Nederland. Une radieuse sérénité emplit l'espace ; les horizons, baignés de lumière, ont les reflets changeants des améthystes ou des rubis pâles. Des tourelles blanches se dressent dans le ciel pur. Une végétation d'Asie anime les jolies promenades. Les rives du Guadalete, à Puerto Santa

Maria, me rappellent une halte dans cette charmante oasis de Port-Tewfick, qu'on frôle en sortant du canal de Suez.

Enveloppé d'une brume légère, le vapeur de Puerto part, le matin, pour Cadix. La brume se dissipe bientôt, et la baie resplendit d'une inexprimable splendeur. Aucun nuage, aucune écume n'en ternit l'azur : un vrai rêve bleu ! La fumée noire du vapeur le trouble seul. Que ne suis-je sur une felouque aux voiles blanches ! Au loin, serti dans le saphir du ciel et des flots, miroite l'île d'argent, la perle qu'une ligne dorée unit seule à la terre. Sa robuste enceinte de murailles sort des flots. Ses quais ourlent la mer d'une ligne blanche, et, plus blanche encore, blanche comme une corbeille de lis, comme un buisson chargé de colombes, comme une cité d'albâtre, Cadix se déploie. Les terrasses pressées de ses maisons blanches sont dentelées de tourelles. Sur les blancheurs éblouissantes, dans l'azur lumineux, le dôme de la cathédrale, couvert d'azulejos jaunes, rayonne au soleil du matin, tiare d'or qui couronne la cité. Peu d'animation dans le port, que la ruine des colonies, que la concurrence de Séville vident de plus en plus. Pas de fumées noires ; des barques de pêcheurs balancent seules leurs voiles blanches. Nulle part, plus radieuse vision ne m'était apparue.

Voici donc cette Tartéside enchantée, cet Eldorado dont parle la Bible, cette Tharsis où la flotte de Salomon, alliée à celle d'Hiram, allait,

chaque trois ans, cueillir des bois précieux. Sur cette hauteur, les Phéniciens avaient bâti à Hercule un temple merveilleux que Philostrate a décrit et que César visita. Une tour de cent coudées se dressait sur cette côte. Une statue la couronnait, qu'au XIIe siècle détruisit le puritarisme des Maures. Les Grecs appelèrent cette terre Aphrodisia, l'île de Vénus ou l'île de Junon. Elle se fit, auprès des Romains, une réputation trop méritée de gourmande et de lascive. Les ballerines gaditanes étaient les plus appréciées des blasés de l'empire. Quand elles débarquaient à Ostie, Rome, au dire de Martial, les accueillait en triomphe.

Citadelle des Maures pendant cinq siècles, Cadix fut reprise, en 1262, par Alphonse le Sage, et repeuplée aussitôt par des émigrants d'Asturie. Du jour où, en 1509, la reine Jeanne enleva à Séville le monopole du commerce des Indes, Cadix devint opulente. Sous Charles-Quint, André Doria la défendit contre les Barbaresques. L'amiral Drake, surtout le comte d'Essex, en 1596, incendièrent impitoyablement l'inoffensive cité, qu'en 1625, le même comte d'Essex et Henri Cecil essayèrent vainement de capturer. Dès lors, la prospérité de Cadix ne fit que s'accroître. Elle atteignit son apogée quand le consulat et le tribunal de *Contractation* de Séville se furent, en 1720, établis dans ses murs. Cette époque de splendeur ne coïncidait malheureusement pas avec une période de grand goût artistique, et

Cadix échangea sa grâce ancienne pour une assez lourde splendeur. Son ample cathédrale, commencée en 1720, est churrigueresque; il est vrai que, jusqu'à la voûte, l'intérieur est construit de marbre de Gênes et de jaspe.

Les maisons de Cadix, riches, très hautes, aux balcons garnis de *miradores* en verre, comme ceux des cottages de Jersey, transportent en une Espagne que n'annonçait aucune autre ville de la Péninsule et surtout d'Andalousie. Ailleurs, à Malaga par exemple, les villas opulentes côtoient des *barrios* tout africains. Sur la jolie route du Palo, à Malaga, en face de chalets fort coquets, s'ouvrent des masures pittoresques, dont la porte encadre des scènes de Kabylie: des chèvres, des enfants, des chats qui jouent, pêle-mêle, près d'une grande sœur qu'on peigne. Le désert recommence aux portes de villas paradisiaques dont la végétation me rappelait les beaux jardins de Ceylan.

Cadix est, au contraire, une ville *achevée*. Sa propreté est raffinée. Elle se pique d'une finesse de culture qu'elle ne veut pas se laisser disputer. Elle a je ne sais quel air tout neuf. Ses petites places sont des corbeilles de verdure. Son gentil parc, que précède une belle avenue de palmiers, est un réduit charmant, et qui possède son rocher artificiel, sa cascade, sa demi-douzaine de canards blancs, son théâtre. Cadix tient à être à hauteur.

De la tour de la Vigie, qui s'élève au centre de

la ville, Cadix, le jour, éblouit. Plus blanche encore que Séville, serrée, tassée, contenue à peine par son enceinte qui court au ras de la côte, elle étale ses terrasses nettes où sèchent des linges blancs; elle profile dans l'azur ses belvédères aériens. C'est une nappe de nacre — une tasse d'argent, disaient les Arabes — posée sur l'Océan. Et la lumière n'aveugle point. Aucune crudité dans ces teintes légères. Le bleu du ciel se fond, à l'horizon, avec celui des flots. Ce tableau sans ombre ensoleille l'âme.

Et quand la lumière s'est éteinte, la nuit, la féerie est plus exquise. Dans le ciel d'un bleu sombre les étoiles scintillent, toutes proches. Sur les flots, un sillage de clarté s'élève jusqu'à la lune. D'en bas montent des gazouillis de voix, des accords de guitare, des chants, l'écho d'une *zarabanda*. Au milieu de l'Océan sombre, la ville fantôme amoncelle ses blancheurs indécises aux silhouettes étranges, enguirlandées de lumières. L'air frais est chargé de senteurs marines et de parfum... Heure divine!

Et pourtant, — j'ose à peine me l'avouer, — il me semble, comme, à ma grande confusion, il me le semblait à Venise, que, dans cette ville prisonnière des flots, je ne pourrais longtemps vivre sans ennui, et, qu'avant un mois, si j'y restais, je mendierais la faveur d'être emporté par une patache dans la poussière d'une grande route. Partons avant d'avoir éprouvé cet ennui sacrilège!

CHAPITRE XI

LE DERNIER CHANT DE L'ÉPOPÉE

GRENADE

Un désert fauve, éblouissant et calciné, fait oublier les oasis de la côte. A qui voudrait sécher de mélancolie, je conseillerais un exil à Marchena ou à Osuna. Une longue attente à Marchena me permet de suffoquer lourdement. Sur le mur où je m'appuie, un gendarme complaisant me fait remarquer un insecte qu'il écrase. Patios fleuris de Séville, coquette Cadix, jardins enchantés de Malaga, vous ai-je vus hier ? Subissons ces contrastes ; ils caractérisent l'Andalousie passionnée, où les sentiments moyens sont inconnus, où la vie se traduit par sursauts d'enthousiasme, où il faut l'émotion d'une *corrida* pour attiser les âmes et les yeux.

Nous n'en jouirons que mieux du Liban qui s'entr'ouvre. Une opulente *vega* réjouit déjà les rives du Genil. A l'horizon, illuminés par les

derniers rayons du jour, scintillent les glaciers roses de la sierra Nevada. Je voyage avec un torero tout jeune, l'être le plus gracieux et le plus souple que j'aie vu. Je ne me lasse pas d'entendre la mollesse de son parler andalou. Sa fine chemise brodée est piquée de trois gros brillants.

Grenade ! Je me réjouis d'y être, craignant qu'elle ne soit pas ce que j'avais rêvé. Ces omnibus d'hôtel me font peur, et ces rues banales, et cette *Gran via de Colon* qu'ils ont ouverte au centre de la ville, en attendant qu'ils la bornent de maisons en modern style.

Gagnons le Genil, en saluant l'ancienne place des joutes et des tournois, Bibarambla, et le château de Bibataudin, deux noms qui sonnent bien. Des promenades sans fin s'étendent, ombragées d'ormes, réjouies par le murmure des eaux voisines. Grenade y vient goûter la fraîcheur du soir. Des marchands offrent l'eau délicieuse qu'ils vont puiser à la citerne de l'Alhambra. Ils ressemblent aux vendeurs d'eau du Caire. Ils offrent d'abord une pincée d'anis, puis, d'un joli geste, remplissent un verre au tonnelet qu'ils portent sur le dos. A ce métier, quand la journée est bonne, après trois ascensions à l'Alhambra, ils gagnent trois, quatre réaux et ils sont ravis. Dans les rues, de petits ânes gris portent l'eau dans six jarres. Entre les jarres sont piquées des branches vertes : un rien, mais poétique !

Au jour, apparaissent les pauvretés de Gre-

nade : les misères de la croupe de l'Albaïcin, la vulgarité des choses neuves, la ruine des anciennes. L'assiette de la ville, appuyée sur quatre collines, est on ne peut plus pittoresque. Du haut d'une tour, au centre de la Grenade ouverte, dans l'air très pur, je vois les ânes blancs descendre les raidillons de l'Albaïcin, les montagnes où fut l'ancienne Illiberis surgir au nord. A l'ouest, la vega frange l'horizon d'une nappe de verdure ; à l'est s'élèvent, d'un fourré sombre, les collines jumelles de l'Alhambra et du Mauror. Les tours Vermeilles hérissent le mont Mauror ; la tour de la Vela couronne l'Alhambra. Au delà, dans les verdures, scintille le blanc Généralife, et au delà encore, les montagnes bleues chatoient, chargées de neiges.

L'âme est aussitôt attirée vers la magique acropole.

Je refais, en m'y rendant, l'histoire de ce royaume de Grenade, une bouture du califat déraciné de Cordoue, mais qui fleurit pendant deux siècles au point de faire oublier la gloire des Ommiades. Les Sahibs de Grenade s'étaient déclarés indépendants dès 1080. Les Almoravides, puis les Almohades, promenèrent la désolation dans les Alpujaras et y établirent leur domination sanglante, mais leur fortune ayant sombré à Las Navas, Mohammed el Ahmar, de la race des Nasr, s'implanta à Grenade en 1238, conquit Malaga, Almeria et Jaen et ouvrit une série de règnes prospères. Mohammed était bon

et multiplia dans sa capitale les institutions de bienfaisance. Il était artiste et savait gouverner. Allié de saint Ferdinand, il l'aida à conquérir Séville, et en reçut l'ordre de chevalerie et un blason. La situation de Mohammed était difficile. Il avait à se garder à la fois contre les envahissements de ses alliés chrétiens, contre les révoltes de ses valis d'Almeria, de Malaga et de Jaen, contre les invasions africaines. Son génie lui assura la victoire et la paix. Ses descendants furent heureux tant qu'ils suivirent sa politique. Mais avec son petit-fils commença l'ère des conspirations et des assassinats. Le sang des rois souilla l'Alhambra. Tantôt alliés. tantôt ennemis des chrétiens, les souverains de Grenade avaient, en général, des qualités dont peu de dynasties furent ornées. Ils appréciaient surtout la paix. Seize rois se succédèrent sur le trône d'El Ahmar; auprès d'eux se réfugia toute la civilisation musulmane, exilée des autres capitales d'Espagne. Mais au xve siècle, tandis qu'autour des rois de Castille se groupait une pléiade de héros, aux Pedro Giron, aux Juan Alonso de Guzman, aux Rodrigo Ponce de Leon, à Herman Perez del Pulgar, la monarchie des Nasrides n'opposait plus que des factions divisées : Abencerages contre Zégris, Aïcha contre Isabelle de Solis, des conspirations de partis et des rivalités de femmes.

La reine Aïcha craignait que son mari, Muley Hasan, ne sacrifiât leur fils Boabdil aux intrigues

de sa rivale, la favorite espagnole. Elle arma les Abencerages en sa faveur, et causa leur ruine. Enfermée elle-même dans la tour de Comares, elle en dut fuir par une fenêtre. Boabdil révolté revint détrôner son père. Tandis que l'un luttait dans l'Albaïcin, l'autre se retranchait à l'Alhambra, et avait encore à se défendre contre un troisième compétiteur, El Zagal, le frère du roi détrôné. Captif des chrétiens à Lucena, Boabdil dut leur promettre d'assister inactif à leur marche conquérante. Deux fois il oublia sa promesse. La première fois, il fut repris à Lorca. La seconde, acculé par l'armée chrétienne qui désolait la campagne, effrayé par les folies d'audace des Espagnols, dont l'un, Perez del Pulgar, venait, en pleine Grenade, clouer de son poignard sur la porte d'une mosquée un parchemin portant ces mots : *Ave Maria !* Boabdil, le petit roi, comprit que *c'était écrit*. On lui soumit, en décembre 1491, un projet de capitulation, capitulation généreuse dont le texte forme un des trophées des archives de Simancas, et qui assurait aux vaincus le pardon et le respect de leurs croyances. Boabdil réunit son conseil. Un seul ministre osa parler de résister encore. Les autres pleurèrent et le roi signa.

Il devait rendre la place dans soixante jours. Le secret de la capitulation s'ébruita. Dans l'Albaïcin l'émeute grondait. Boabdil apeuré pressa les rois chrétiens d'entrer au plus vite à Grenade. Le 2 janvier 1492, Boabdil sortit

de l'Alhambra par la porte *de los Siete Suelos.* Il évita de traverser Grenade, tourna le mont Mauror, et pria le cardinal de Mendoza d'occuper aussitôt le palais. Il descendit ensuite sur les rives du Genil, où l'attendait, près d'une petite mosquée — aujourd'hui chapelle de Saint-Sébastien, — le roi d'Aragon. Il voulut baiser la main de son vainqueur qui le retint. Boabdil baisa le bras droit du roi Ferdinand ; il lui remit son sceau d'or, puis gagna le village d'Armilla et le camp de Santa Fé où l'attendait la reine de Castille. Aux cris poussés par l'armée chrétienne, Boabdil se retourna vers l'Alhambra. La croix d'argent de Mendoza brillait, les étendards de saint Jacques et de Castille flottaient sur la tour de la Vela. Boabdil s'enfuit vers la sierra. Parvenu au plateau de Padul, avant de perdre de vue Grenade, il s'arrêta et pleura. « Pleure comme une femme, lui dit sa mère, puisque tu n'as point su te défendre comme un homme ! » La place où Boabdil pleura s'appelle *El ultimo suspiro del Moro.*

Je me redis cette glorieuse et mélancolique histoire, en gravissant la rue de *Gomeres* qui aboutit à une lourde porte de pierre bâtie sous Charles-Quint, la porte *de las granadas.* La porte s'ouvre sur un bois, qui emplit l'étroite vallée de la Assabica et tapisse les versants de l'Alhambra et du Mauror. Les ormes en furent plantés par Wellington en 1812, et, si averti qu'on soit de sa beauté, on ne peut retenir un cri de ravissement en pénétrant sous ses ombrages.

Des orangers et des palmiers saisiraient moins en cet endroit. Mais cette forêt septentrionale, aux stipes élancés, au feuillage qu'un soleil de juillet ne peut percer, où l'eau ruisselle, que peuplent les rossignols, qu'emplit une mystérieuse obscurité, forme dans l'Espagne poussiéreuse et calcinée, une oasis inespérée dont l'accueil est ensorcelant.

De larges allées sillonnent le bois sacré. Une mène au *Campo de los Martires*, luxuriante villa qui couronne le Mauror ; l'autre, à gauche, monte à l'Alhambra. Celle du milieu traverse toute la forêt, et, contournant la colline, conduit au Généralife. Il faut errer longtemps le long de ces eaux claires et glacées, boire le parfum des feuilles et des fleurs de bois, oublier l'orient dans lequel on vient de vivre, qu'on va retrouver là-haut.

En contrebas de l'Alhambra, une large fontaine de pierre, timbrée de l'aigle impériale, vêtue de mousse, ornée par Berruguete de délicieux médaillons, verse une eau abondante par trois têtes couronnées de roseaux et de fleurs, et qui symbolisent le Darro, le Genil et le Beiro*i* Les ânes des marchands d'eau l'entourent. Un cartouche porte l'inscription : *Imperatori Cæsar. Karolo Quinto Hispaniarum regi.* Le style de la fontaine convient à ce cadre de bois vert, et entretient l'illusion d'un Fontainebleau retrouvé au pays des cactus.

L'Alhambra (l'*aljama,* la rouge) domine ces verdures profondes.

Dès avant le xe siècle, on donnait le nom d'Alhambra à la vermeille acropole, pour la distinguer du blanc Albaïcin. Vers la moitié du IXe siècle, une forteresse, une *alcazaba* y fut bâtie. Au XIIIe siècle, Mohammed el Ahmar y établit sa résidence, la préférant à l'Albaïcin. Il pourvut d'eau la montagne ; il l'entoura d'un mur long de quatorze cents mètres, défendu par vingt-trois tours.

La colline escarpée, orientée de l'ouest à l'est, mesure huit cent cinquante mètres sur deux cent cinquante à son extrême largeur. Les premiers rois nasrides se contentèrent de fortifier cet imprenable rocher. En dehors de la forteresse, Mohammed III (1302-1309) éleva une mosquée et des bains, pour lesquels il dépensa tout l'impôt qu'il prélevait sur les chréticns. Grenade comptait alors trois mosquées sur l'Albaïcin, une dans l'Alhambra, deux dans la cité. Yusuf I (1333-1354) construisit le nouveau palais, qu'augmentèrent et qu'achevèrent d'embellir Mohammed V (1354-1391) et Mohammed VII (1392-1408). Yusuf avait refait le mur d'enceinte et bâti le palais de Comares ou des Myrtes. Ses successeurs élevèrent le palais des Lions. D'autres édifices couronnaient l'Alhambra : une mosquée, des bains, un palais du cadi, des tombes royales, un hôtel des monnaies. Une population de vingt mille âmes y habitait. De son aire tranquille, le roi surveillait la cité.

Aujourd'hui, trois groupes de constructions

couronnent l'acropole. Sur la pointe occidentale, l'ancienne *alcazaba* dominée par la tour de la Vela; dans la dépression du milieu, les palais arabes et le palais de Charles-Quint; à l'est, le haut Alhambra, vaste terrain que le voyageur pressé néglige souvent de visiter. Il contient le couvent de San Francisco, formé d'un ancien palais maure et qui abrita jusqu'en 1521 les restes des rois catholiques. L'enceinte soutient les jolies tours du Fer, de la Captive, des Infantes, des Siete Suelos, de l'Eau.

On entrait autrefois dans la forteresse par la porte des Siete Suelos (des sept étages). Elle avait une belle façade de marbre blanc et de faïence. Par cette porte, Boabdil sortit pour livrer Grenade. Il pria ses vainqueurs de murer la porte, pour qu'aucun homme n'y pût jamais passer. Les Français détruisirent la façade et démantelèrent la tour en 1808. Aussi bien, Dupont ne voulait-il pas faire sauter l'Alhambra !

Les brunes tours de l'enceinte, aux silhouettes carrées, sont d'un austère dessin. Gardes sévères, elles repoussent l'indiscret loin du sanctuaire des voluptés royales. Le contraste de cette austérité fauve et de la délicatesse des palais, peint, à lui seul, l'Arabe féroce à la guerre, efféminé dans la paix.

On pénètre, aujourd'hui, dans l'Alhambra par la tour Judiciaire, haute de vingt mètres, large de quinze. Un orme immense et des cyprès l'ombragent et avivent sa chaude teinte orange.

L'arc outrepassé de sa haute porte extérieure est surmonté d'une main ouverte, qui rappelle, sans doute, les cinq préceptes fondamentaux du Coran : la foi en un seul Dieu, la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage à La Mecque. Dans la profondeur de la tour, s'ouvre une seconde porte, plus basse et plus élégante. Elle est de marbre, ouvragé comme du stuc. Une large bande de faïence porte une inscription arabe, racontant que le roi Yusuf construisit cette porte en soixante-dix jours, l'an 649 de l'hégire. Une clé symbolique la domine. Elle signifie, peut-être, qu'à l'observateur du Coran sera donnée la clé des cieux, ou, tout simplement, comme les clés de saint Pierre, que le cadi, administrateur de la justice, ouvrait, en ce lieu, aux croyants la porte du pardon céleste[1].

Les énormes battants de la porte sont lamés de fer, et, sous les voûtes de ce portail sombre et superbe, l'étranger s'étonne que les veilleurs ne soient pas à leurs bancs, que la niche des armes soit vide.

1. Une comédie en trois journées intitulée *la Fondation de l'Alhambra*, imprimée à Lisbonne en 1603, chez Pedro Crasbeeck, explique ainsi les symboliques emblèmes :

... Un braço con su mano y cinco dedos,
Que se entienda, que son los cinco ritos
Del Alcoran y ley que profesamos ;
Y una llave tambien que signifique
Que el que aquestos preceptos bien guardaré
Se le darà la llave y justo premio
De cualquiera hazaña que emprendiere...

La porte de la Justice commande une caponnière, par laquelle on accède à la grande place des *Aljibes* (des citernes).

Depuis des siècles, la garnison de l'Alhambra puisait dans la profonde citerne, quand, sur l'ordre de la reine Isabelle, le marquis de Tendilla la fit restaurer et agrandir. Ici, les marchands d'eau viennent remplir leurs tonnelets.

L'immense place resplendit de lumière. A l'ouest, s'élève le massif rouge des tours arabes : la tour Carrée, la tour de l'Hommage, la tour de la Vela, qui surplombe l'abîme et domine l'Alhambra. La tour de la Vela abrite une lourde cloche, qui, chaque nuit, de cinq minutes en cinq minutes, sonne pour régler l'arrosage de la vega. Le 2 janvier, anniversaire de la conquête, la cloche sonne vingt-quatre heures consécutives, et les filles à marier sont assurées de trouver bon preneur dans l'année, si, ce jour-là, elles ont tiré à la corde du bourdon. A l'est, un ensemble de constructions chétives, insignifiantes, qu'avoisine un grand palais inachevé, aux pierres dorées. Après son mariage, Charles-Quint vint habiter l'Alhambra, et, ravi par le site, il rêva ce palais solennel, comme il avait rêvé son Alcazar de Tolède. Il ne dut point, pour l'élever, détruire de précieux édifices. Il avait trop blâmé les chanoines de Cordoue, pour imiter leur vandalisme. Il abattit, sans doute, des dépendances sans valeur. C'est ce qu'il construisit qui fut un crime artistique. C'est la lourde somptuosité de

ce palais romain, qui n'avait pas sa place sur cet acropole enchanté. Le palais de Charles-Quint n'a, du reste, jamais été habité, jamais fini. La destinée de ce prince était de ne rien finir. Il ne vit point terminer son Alcazar de Tolède. Cet orgueilleux palais de l'Alhambra, à l'immense patio circulaire, ne fut point continué, et Charles-Quint lui-même n'acheva pas de régner.

Le palais arabe, aux minables apparences, comprend deux édifices, dont l'un est perpendiculaire à l'autre. Comme toute maison maure, chacun se compose d'un patio environné de salles. Le palais adossé à la tour de Comares fut la maison d'été, le palais des Lions fut le séjour d'hiver des Nasrides. Il faut fermer les yeux et se laisser conduire par la main dans le patio du premier palais, le patio des Myrtes, des *Arrayanes*. Le charme de l'Alhambra vous saisit aussitôt. Rien d'immense; point de richesse qui écrase. L'Alcazar de Séville est plus opulent. De fluettes colonnes de marbre soutiennent des arceaux cintrés. Le dallage est de marbre blanc. Les murs sont de simple stuc ouvragé.

O mon Dieu, dans si peu de chose,
Que de grâce et que de beauté!

Ne demandons pas à l'Alhambra de nous parler de gloire. Ce palais, si jalousement défendu, est un lieu de plaisir. C'est son mérite et sa faiblesse. Les rois nasrides se faisaient un paradis terrestre sur le patron de leur ciel. Leur idéal

Cliché HAUSER Y MENET

GRENADE. L'ALHAMBRA. PATIO DE LOS ARRAYANES

était misérable. Les Ommiades, constructeurs de la mosquée de Cordoue, exprimaient, du moins, un puissant esprit religieux. Les Africains, qui élevèrent la Giralda, rêvaient d'une domination robuste. Les rois de Grenade n'aspiraient qu'à une paix sans cesse menacée. Ils se complurent dans une voluptueuse et délicate élégance.

Un long bassin tranquille occupe le patio des *Arrayanes*. Des haies de myrte entourent l'eau bleue, et leurs lignes vertes animent la blancheur des marbres De la cour, par la salle de la *Barca*, on pénètre dans la salle des Ambassadeurs, située sous la tour de Comares. Elle abrita le dernier conseil de Boabdil ; elle vit les larmes désespérées du petit roi. Une coupole de cèdre la domine, biseautée comme un diamant. La décoration des parois accuse l'apogée de l'art arabe andalou. Plus de réminiscences byzantines. L'artiste arabe est maintenant sûr de soi. Il imite des tissus aux reliefs d'or, aux méplats d'azur, aux rainures de pourpre. Les azulejos dorés achèvent la décoration murale, qu'animent de larges inscriptions en caractères neskhi. Des pendentifs s'agglutinent aux corniches, légers comme des alvéoles de ruches. Au milieu de chaque salle, d'un bassin de marbre s'élevait un jet d'eau. Le murmure des eaux vives enchantait ce séjour. Des niches de marbre recevaient des urnes d'eau, et des inscriptions disent la fraîcheur de ce breuvage. Aux visiteurs arabes qui enten-

daient ces inscriptions multiples, le palais devait parler tout autrement qu'à nous. Les inscriptions formaient les paroles de l'harmonieux concert, maintenant muet. Trois fenêtres ajimez, creusées dans l'épaisseur des murailles, s'ouvrent sur le ravin du Darro. Elles éclairent sans éblouir, et la richesse de leurs ciselures est du goût le plus délicat.

Le patio des Lions forme le centre du palais d'été. Il est plus petit que le patio des Myrtes — vingt-huit mètres sur seize, au lieu de trente-sept sur vingt-trois. Une galerie l'entoure qui donne accès à quatre salles. Deux cours entourées de quelques salons, puis quelques salles de bains : c'est tout l'Alhambra. Aucun palais ne présente une disposition plus simple. Nul plan d'ensemble qui révèle un architecte de génie. Selon le caprice des rois, on aurait pu ajouter d'autres cours aux deux premières, comme on avait, à Cordoue, ajouté des travées aux travées pour agrandir la mosquée. L'architecture arabe est du type agglutinant. Aucune sculpture, dans ce palais, qui vaille la moindre métope du Parthénon, qui rende la pensée d'un grand artiste. Les lions de la fameuse fontaine sont d'une gaucherie connue [1]. Mais quelle inimitable décoration, infi-

1. L'ambassadeur de Venise, Navagero, notait, en 1526, une expérience qu'il est facile de reproduire. Il écrivait : « Ces lions sont construits de telle manière que, si la fontaine est à sec, et que quelqu'un fasse entendre une parole par la gueule d'un des lions, elle se répète dans toutes les autres, et ceux qui appli-

niment variée, somptueuse et légère, contribuant toute au même effet de charme discret, de voluptueuse béatitude; quelle immortalité donnée par ces poètes à des matériaux fragiles!

Cent vingt-quatre colonnettes soutiennent les pavillons et les galeries de la cour des Lions. Les plafonds des voûtes sont des mosaïques de bois. Le sol est de marbre. Les parois de stuc ressemblent aux broderies somptueuses d'une tente idéale, élevée dans une oasis céleste. Les nomades rêvaient encore du désert où ils retourneront demain, et ils n'élevaient que des choses légères, enveloppées de poésie.

Cette poésie enivre. C'est un *hachisch* qui évoque des visions de légende. Dans la salle des Abencerages, Boabdil n'achève-t-il pas d'égorger la puissante famille, dénoncée par les Zégris? Une tache de rouille marque encore le marbre du bassin. On me dit que c'est leur sang ineffaçable. Ici, je suis prêt à tout croire. Des ombres neigeuses n'emplissent-elles pas la salle des Deux-Sœurs? A la maison Plantin d'Anvers, les gardiens sont vêtus de justaucorps. Pourquoi ceux de l'Alhambra ne sont-ils pas des Maures aux flottantes draperies blanches? J'attends le cortège de Boabdil, le concert des guitares discrètes, et, derrière les grilles de bois, la traînée muette des sultanes...

quent l'oreille aux autres gueules, entendent tout ce qui se dit, quelque faible que soit l'articulation. » (*Le Voyage fait en Espagne et en France par le magnifique André Navagero.* Venise, 1563.)

Les salles qui avoisinent le patio des Lions luttent de magnificence. La longue salle de la Justice ou des Rois présente une série d'arcades aiguës aux pendentifs en stalactites, qui divisent la galerie en sept sections. Chaque section communique à une alcôve obscure. Philippe le Beau, qui visita l'Alhambra en 1502, dix ans après la conquête, dit, par la plume de son rédacteur[1] : « A l'une des extrémités de la cour (des Lions), dans une grande salle dont le dallage était de marbre blanc, le roi maure venait d'ordinaire se coucher pour être plus fraîchement; il faisait mettre son lit à un bout de la salle et celui de la reine à un autre. Sur le plafond de cet appartement sont peints au naturel les rois de Grenade depuis un temps reculé... En somme, c'est un des plus beaux lieux qu'il y ait sur la terre, et je crois qu'il n'y a pas un roi chrétien, quel qu'il soit, qui se trouve aussi bien logé pour son plaisir. » Les voûtes de la salle de la Justice portent, en effet, des peintures d'autant plus célèbres qu'elles sont une exception dans l'art musulman. Peintes sur du cuir marouflé, elles ressemblent, par leur gaucherie, à certaines mosaïques byzantines ou aux enluminures de nos chansons de gestes. Le panneau du milieu représente dix personnages, assis sur des cous-

1. *Voyage du roi Philippe le Beau*, rédigé par Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, publié par Gachard. Collection des *Chroniques belges inédites*. Collection des *Voyages des souverains des Pays-Bas*. Bruxelles, 1876. T. I.

sins brodés, et tenant conseil. Ils ne peuvent être que les rois de Grenade, admirés par Philippe le Beau. Les autres panneaux représentent des scènes de chasse et d'amour : des chevaliers chrétiens chassant l'ours ou joutant avec des chevaliers maures, ou faisant hommage de leur proie à des dames : l'illustration d'un roman de chevalerie.

La salle des Deux-Sœurs — les deux sœurs sont deux dalles jumelles — est carrée, mais les pendentifs qui s'accrochent aux angles la transforment, à sept mètres de sa hauteur, en un polygone de seize côtés, qui se multiplient encore jusqu'à fermer la voûte. La guipure des parois est délicieusement teintée. Partout des inscriptions chantent la gloire du maître, le mérite des artistes, les délices du séjour. La délicatesse des voûtes ne peut se décrire ; ce sont des alvéoles de ruche de plus en plus immatérielles, ténues comme un diadème de filigrane.

Dans une niche de la salle des Deux-Sœurs, repose une amphore célèbre. Au XVIIe siècle, l'abbé Bertaut de Rouen[1], en vit deux, négligemment appuyées contre un mur de la cour des Myrtes. Une fut brisée. L'autre est mutilée, mais elle reste un admirable spécimen de la céramique arabe du XIVe siècle. Il est étrange qu'elle ait survécu aux incendies, aux explosions, aux vols, aux abandons qui ont éprouvé l'Alham-

1. *Journal d'un voyage en Espagne*. Paris, 1662.

bra. Les azulejos placés à portée de la main ont presque tous disparu. Philippe V fut le dernier roi qui habita le palais maure. Ensuite, il fut abandonné aux vagabonds. Au commencement du XIXe siècle, des *gitanos* lavaient leur linge dans le bassin de la cour des Myrtes [1].

A l'extrémité de la salle des Deux-Sœurs, un cabinet, à vastes baies ajimez, donne sur le jardin de Lindajara, tranquille enclos fermé, planté d'orangers. On appelle ce cabinet le *mirador de Daraxa*, ou de Lindajara, c'est-à-dire d'Aïcha. L'inscription qu'on y lit résume le charme de l'Alhambra : « Dans ces salles, tant de choses belles s'offrent aux yeux, que le regard en est captivé et l'âme troublée. La lumière et la couleur y sont si bien distribuées, que tu ne peux ni les confondre, ni les distinguer. » Mais il faut monter, par un couloir décoré à l'italienne, à la loggia aérienne appelée *tocador de la reina*, (boudoir de la reine), pour jouir des verdures profondes qui jaillissent du ravin du Darro. Un autre charme succède à celui des salles enchantées, celui d'une nature luxuriante et paisible. D'énormes peupliers bruissent à nos pieds. Les eaux claires du torrent scintillent entre les branches. En face, sur la colline verte, le Généralife blanc étincelle, et, par delà les verdures, des sommets veinés de neige profilent dans le ciel leurs arê-

1. Les rois catholiques avaient installé, sur la hauteur de l'Alhambra, deux cents familles d'artisans. Jusqu'à la guerre de l'Indépendance, la colline vit prospérer des tissages de soie.

tes de lapis et d'améthyste. Aucun bruit ne trouble la vision délicieuse. Quel repos devait goûter à cette place, la reine Isabelle, après les sièges formidables, et quelle plénitude de gloire, à la pensée que la lutte séculaire était enfin finie !

Il faut souvent revenir à l'Alhambra pour s'imprégner de sa poésie, et, sur l'acropole abandonnée aux broussailles, il faut demander à chaque pierre ce qu'elle recèle de souvenirs. Il faut longer cette enceinte mélancolique aux tours sévères, rempart qui protégeait l'égoïsme du maître. Les souverains nasrides eurent des qualités et des vertus. Ils furent humains, dit-on.... Cependant, voisin de l'Alhambra, le mont des Martyrs (*campo de los Martires, corral de los Cautivos*) rappelle de douloureux souvenirs. Ce mont miné recèle des fosses profondes, aujourd'hui obstruées, primitivement servant de *silos*. Des multitudes de chrétiens y ont souffert. On en compta jusqu'à trente mille. Les Maures, qui les employaient à la construction de l'Alhambra, les enchaînaient, la nuit, dans ces obscures *mazmorras*, que surveillaient des tours bien défendues. De nombreux religieux de saint-François, et surtout de la Merci, connurent cette captivité. Beaucoup furent martyrisés. Le plus illustre fut saint Pierre-Nicolas Pascal, évêque de Grenade *in partibus infidelium*, et décapité le 6 décembre 1300. Le jour même de la conquête, la reine Isabelle délivra cinq mille captifs dont elle envoya les fers parer, à Tolède, les murs de San

Juan de los Reyes. La reine dédia aussi un ermitage à la mémoire des Martyrs. En 1573, saint Jean de la Croix fonda, à cette même place, un couvent de Carmes. Les niveleurs ruinèrent le monastère en 1842. Le mont des Martyrs n'est plus aujourd'hui qu'une agréable villa. Ils furent poètes, les rois de Grenade, mais restèrent barbares. Ce furent de raffinés jouisseurs, et le charme même qui se dégage de leur œuvre est déprimant [1].

Une date heureuse pour l'Occident fut donc ce 2 janvier 1492, qui vit la croix briller sur la tour

1. Pedro Antonio de Alarcon dit, en une poésie intitulée *la Virgen de las Angustias* :

Alli, donde cercada
De perlas y de aromas,
Yació vilipendiada
Y esclava la mujer :
Alli donde los Moros
Gozaron sus amores,
Y alzaron entre flores
El templo del placer,
Al pié de la colina,
Que aun muestra por corona
La Alhambra granadina,
Palacio del amor,
Alzaron los cristianos
Morada mas divina :
La casa de la Virgen,
El templo del dolor,

Ici, où chargée de perles et de parfums, la femme s'étendait déshonorée et esclave ; ici où les Maures savourèrent leurs amours, et élevèrent parmi des fleurs le temple du plaisir ; au pied de la colline qui se montre encore couronnée de l'Alhambra

de la Vela. Les vainqueurs n'étaient point seulement la force, mais l'idéal et le droit. A la patrie enfin refaite ils voulaient donner le bonheur, la vertu, la gloire. La conquête du sol national à peine accomplie, de leur camp de Santa Fé les rois intimaient à Colomb l'ordre de fréter ses caravelles et de découvrir le monde pressenti. Quels instants dans la vie d'un peuple ! Quelle épopée et quel triomphe !

Mais la prise de Grenade fut le dernier chant de l'épopée. L'ennemi séculaire disparu, l'Espagne perdit sa grande école militaire, son vieil idéal réconfortant. Telle Rome, une fois Carthage ruinée. Les grands ordres guerriers — Saint-Jacques, Alcantara, Calatrava — n'eurent plus de raison d'être. On ne s'était point demandé, le jour de la conquête, ce qu'on ferait des Maures vaincus. Sur les vaisseaux qui emportaient Christophe Colomb, Boabdil avait, dit-on, regagné l'Afrique. Le comte de Tendilla avait accordé aux Morisques soumis, aux Mudéjares, des capitulations pleines de tolérance, et il semblait que les vaincus auraient pu longtemps vivre en paix, cultivateurs soumis, au service de leurs vainqueurs. Mais il aurait fallu se garder envers eux de ces conversions violentes qui ne préparent

grenadine, palais de l'amour, les chrétiens élevèrent une demeure plus divine : la maison de la Vierge, le temple de la douleur.

Cette jolie strophe établit la différence qui sépare l'idéal maure de l'idéal chrétien.

que des apostasies, et provoquent alors, sans les justifier, des représailles néfastes. Un homme vit clair dans la situation. Le cardinal Pedro Gonzalez de Mendoza connaissait le naturel de ses compatriotes et celui des Arabes. Il prévoyait que la coexistence des deux races serait impossible. Il conseillait, dès 1492, d'expulser les Morisques, après leur avoir laissé vendre librement leurs terres. Ils étaient encore musulmans, leurs frères d'Afrique les eussent reçus. On aurait pu les aider à se refaire une patrie. On n'écouta pas Mendoza.

Torquemada, du moins, s'opposait aux conversions hâtives. Mais Cisneros les voulait, et, en 1499, il fit baptiser, en un seul jour, quatre mille Maures. Il violait ainsi la capitulation de 1491. Aussitôt les rébellions éclatèrent dans l'Albaïcin, l'Alpujarra et la sierra Bermeja. Les rois catholiques se crurent autorisés, par ces révoltes, à déchirer une charte qu'ils avaient signée. Ils imposèrent aux Morisques de choisir entre l'expulsion et le baptême. En 1520, à Valence, les révolutionnaires de la Commune firent pis : ils saccagèrent les maisons des Morisques qui s'étaient montrés fidèles à la cause des seigneurs et de l'empereur, et, au milieu des flammes, ils baptisèrent des milliers de ces malheureux, quitte à les assassiner ensuite.

C'était une folie d'admettre qu'un tel baptême entraînait des obligations de conscience. Charles-Quint, cependant, l'admit. Dès lors, ni la fusion

des races, ni l'harmonie entre elles n'étaient possibles, Philippe II voulut appliquer les sévères édits portés par Charles-Quint. L'insurrection de l'Alpujarra lui répondit. Quand don Juan d'Autriche l'eut domptée, le désaccord entre vainqueurs et vaincus n'était que plus irréductible. Le Morisque devenait un ennemi domestique, qui, chaque année, menaçait d'ouvrir les places de la côte aux corsaires barbaresques. Le Maure était à la fois un danger national et une ressource économique. *Quien tiene Moro, tiene oro*[1], disait-on. Mais l'Espagnol aime les beaux gestes. Il sacrifia l'opulence de ses vegas et de ses champs à son intégrité nationale. Le 4 avril 1609, Philippe III signa le décret d'expulsion des Maures. Il suivait, beaucoup trop tard, l'avis de Mendoza. Près de quatre-vingt-dix mille proscrits s'exilèrent très douloureusement, et leur odyssée fut lamentable. Plus de soixante mille moururent au bout de peu de jours.

L'Espagne peut, sans doute, affirmer que ce dernier acte était la conséquence nécessaire de la *reconquista*, la dernière victoire remportée contre un injuste agresseur. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle, si admirable dans sa lutte contre l'ennemi vainqueur, ne fut point adroite dans la destruction légale des Morisques vaincus. Sans doute, l'unité triomphait, et c'était un bien, mais ce bien fut acheté trop tard, et, aux

1. Qui possède un Maure, possède de l'or.

expulseurs comme aux bannis, il coûta trop cher[1].

Le jour de la conquête, les lointaines conséquences de la victoire n'apparaissaient point. Le droit était pour les vainqueurs. Un enthousiasme saint soulevait les âmes guerrières. Dix ans d'exploits héroïques avaient précédé le dernier effort de l'armée chrétienne. Depuis huit mois, Ferdinand et Isabelle assiégeaient Grenade. La reine, dit la légende, avait juré de ne point changer de chemise avant la reddition de la place, d'où le nom d'isabelle donnée à une certaine teinte jaune. Isabelle de Castille s'était du moins préparée à cette dernière expédition par des prières et par des vœux à la patronne de Tolède, Notre-Dame del Sagrario. Le cardinal Gonzalez de Mendoza commandait les armées, comme son

1. Aux écrivains qui défendent avec tant d'éloquence la cause des Maures expulsés, nous rappellerons que les Arabes s'étaient montrés autrement cruels pour les Mozarabes. Ils avaient détruit la florissante cité d'Illiberis, abandonnée en 1012 pour Grenade. Ils avaient exterminé et déporté en masse ses habitants chrétiens. Ils n'eurent pas sur leurs vainqueurs l'avantage de la tolérance. Le tort des rois chrétiens fut de tenter longtemps une assimilation impossible. Les promesses faites aux Maures, en 1491, avaient été imprudentes. En les retirant, les rois cédaient au mouvement irrésistible de l'esprit national. Que serait devenue l'Espagne, si, trente ans après l'expulsion des Maures, ces ennemis domestiques, conspirateurs perpétuels, avaient pu seconder les révoltes de la Catalogne, les attaques des Portugais et des Français ? Un homme qui n'a jamais passé pour intolérant, don Antonio Canovas del Castillo a remarquablement justifié l'expulsion des Maures dans un discours lu, en 1878, à l'Académie espagnole, en réponse à don Eduardo Saavedra.

prédécesseur, Rodrigo Ximenez de Rada, avait assisté au triomphe de Las Navas. De vagues prophéties assuraient aux chrétiens la victoire et semaient la terreur parmi les assiégés. Afin de mieux presser le siège, les rois avaient élevé, dans la vega, le village de Santa Fé, ainsi appelé parce qu'ils étaient les vengeurs de la foi [1]. Le vendredi 2 janvier 1492, l'Église d'Espagne commémorait l'apparition de la Vierge à saint Jacques. Les rois partirent de Santa Fé suivis du cardinal Gonzalez de Mendoza, de l'archevêque de Séville, Diego Hurtado de Mendoza, de l'évêque d'Avila, de l'archevêque élu de Grenade, Fr. Hernando de Talavera.

Quand l'escorte royale atteignit le confluent du Genil et du Darro, les regards se fixèrent sur les tours de l'Alhambra. Le cardinal primat prit les devants. A la tête de cinq cents cavaliers et de trois mille fantassins il gravit la colline des Martyrs, salua Boabdil et se rendit dans la forteresse. Bientôt après, Talavera élevait par trois fois la croix primatiale sur la tour de la Vela; Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, arborait l'étendard de Castille; le commandeur de Léon, Guttière de Cardeñaz, déployait celui de saint Jacques, et un héraut d'armes jetait

1. Une des portes de Santa Fé porte encore cette inscription :

Rex Ferdinandus, Regina Elisabeth, urbem
Quam cernis minima constituere die,
Adversus Fidei erecta est ut conterat hostes :
Hinc censent dici nomine Sancta Fides.

dans la plaine ces paroles triomphales : « Santiago ! Santiago ! Santiago ! Castilla ! Castilla ! Castilla ! Granada ! Granada ! Granada ! pour les très hauts et puissants seigneurs don Ferdinand et doña Isabelle, roi et reine d'Espagne, qui ont conquis cette ville et son territoire par la force de leurs armes contre les Maures infidèles, avec l'aide de Dieu et de la glorieuse Vierge sa mère et du bienheureux apôtre saint Jacques, avec le secours de notre Saint-Père le pape Innocent VIII, des grands, prélats, chevaliers et gentilshommes, et des communes de leurs royaumes. »

A cette vue et à ce cri, l'armée chrétienne pousse une immense acclamation. Les rois et les soldats s'agenouillent. Le *Te Deum* retentit, tandis que le roi répète en pleurant : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*! [1] Le prince héritier d'Espagne, don Juan, rend, le premier, hommage à son père comme au nouveau souverain du royaume de Grenade, puis les vainqueurs gagnent l'Alhambra. Le 3 janvier, les captifs chrétiens furent délivrés. Le 6, les rois firent leur entrée solennelle dans la ville. Christophe Colomb avait vu ce triomphe bien fait pour exalter son âme. Toute l'Espagne, toute l'Europe salua les victorieux, et Innocent VIII leur conféra le titre mérité de Rois Catholiques.

Encore obsédé par les visions de l'Alhambra,

1. Non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à votre nom, donnez la gloire.

j'ai gagné le Généralife dont les allées de cyprès sombres rappellent des paysages de Toscane. L'ancienne villa des rois de Grenade, nichée dans la verdure, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Donné par les rois conquérants à la famille Venegas, le Généralife a subi de tristes altérations, et, de l'ancien palais enchanté, il ne reste plus qu'une salle et quelques arcades. Mais d'un mirador élevé on jouit encore d'une vue qui justifie toujours le vieux dicton, qu'ailleurs on estimerait exagéré :

Quien no ha visto Granada,
No ha visto nada [1].

L'Alhambra rouge et doré surgit à nos pieds, ceint de verdures puissantes. L'Abaïcin calciné étale le fouillis de ses maisons blanches, d'où jaillissent des figuiers verts et des cyprès, qu'entourent des cactus gris et des nopals. La ville et la plaine s'étendent, brune et verte, et des cimes lumineuses nous entourent, qui font songer aux plus beaux sites du Liban.

La Grenade musulmane n'existe guère en dehors de l'Alhambra [2]. L'Albaïcin était jadis le

1. Qui n'a vu Grenade, n'a rien vu.

2. Aussi bien, l'Alhambra n'était point l'unique palais des rois de Grenade. Au delà du Généralife, sur le sommet appelé aujourd'hui *Silla del Moro*, ils possédaient le palais féerique de Dar Alarosa, plus loin celui de los Alixares. Les historiens arabes célèbrent les jardins délicieux de l'Axariz, la *Casa del Gallo* élevée au XIe siècle, les jardins paradisiaques de Neched et de Ainadawar. Les érudits, seuls, savent encore la place qu'occupaient ces splendeurs.

quartier opulent. Philippe le Beau y admira des mosquées « où l'on voit plusieurs files de colonnes ». Disparues, ces mosquées! Les maisons arabes étaient petites, comme les maisons romaines de Pompéi. « Du côté de Santa Fé, raconte le secrétaire de Philippe le Beau [1], le pays est plat et assez fertile et l'on y voit quelques beaux jardins. De l'autre côté, tout est hautes montagnes. La ville est très grande. Les maisons étaient petites. Voilà pourquoi le roi et la reine firent démolir quelques-unes de ces petites rues, et ordonnèrent de les reconstruire plus larges et plus grandes, et obligèrent les habitants à élever des maisons grandes, à la manière de celles d'Espagne. Chaque maison a sa fontaine... »

L'Albaïcin n'est plus que le repaire des gitanos. Ils se terrent dans des grottes couronnées de cactus ou dans des maisons sans dehors, mais dont les patios réservent aux curieux de délicieuses surprises. Frangée de pampre, une arcade légère en occupe parfois les côtés, aussi délicate que celles de l'Alhambra. Sur des cactus aux fleurs jaunes, sur des grenadiers aux étoiles écarlates, sèchent des linges blancs et des robes jaunes. Et devant les colonnettes de marbre, les blanches guipures de stuc, dans les broussailles, des enfants jouent avec des chèvres, des femmes se peignent en plein vent. C'est le royaume du pittoresque.

1. Ouvrage cité.

Au marché couvert, à l'*Alcaiceria* ruinée, il manque ses marchands de soieries et d'armes précieuses, sa foule bigarrée, son âme d'autrefois. Les bazars du Caire sont pauvres comparés à cet opulent édifice. D'après les stucs, les colonnes, les fenêtres qu'ont respectés l'incendie et le temps, on peut apprécier ce qu'était l'ancien bazar paré d'azulejos, vêtu de brocatelles de gypse, riche de tous les trésors de l'Orient.

Du Généralife à la Vega, de l'Albaïcin jusqu'au Genil, l'antique Grenade ne devait être qu'une suite de merveilles, et, pour restaurer la cité dévastée, il faut, je crois, la refaire toute dans le style de l'Alhambra. Alors on comprendra les pleurs de Boabdil.

Auprès du peu qui reste de la Grenade arabe, la Grenade chrétienne pâlit. Ses vieux monastères sont dépeuplés, ou changés en casernes. Il faut à tout peuple des soldats. La pacifique armée des moniales et des moines suffit presque aux nations qui croient encore au pouvoir de l'idée. Elle les préserve des contagions du vice. Elle lutte pour la Cité de Dieu contre les adversaires invisibles ; elle détruit l'empire de l'égoïsme. Par le plus noble emploi que puisse faire d'elle-même la liberté humaine, elle se voue volontairement au bien ; elle poursuit d'immatérielles conquêtes ; elle fait fleurir la charité, et, par contre-coup, la poésie et la beauté. Quand une nation ne croit plus qu'à la force brutale, elle s'arme d'une autre manière contre les assauts

des appétits oppresseurs. Le monachisme fait place au militarisme. La force recrute des soldats à l'armée de la force. Les casernes s'élèvent et s'emplissent, biens de mainmorte elles aussi, et l'art n'y gagne rien, ni la culture morale, ni le bien-être des peuples. Mais la force est un dieu barbare, et qui l'adore mérite de subir ses rigueurs.

Grenade fut la patrie et vit le dévouement de saint Jean de Dieu. Ses fils gardent ses restes, mais ils n'ont même plus le pouvoir de soigner des incurables dans la ville où leur ordre naquit. Les révolutions leur ont retiré leur hôpital richement doté. Impuissante à les imiter, la haine jalouse ne sait que ruiner les œuvres de l'amour. Au demeurant, rien n'est plus riche, et peu d'édifices sont plus outrageusement baroques que l'église de Saint-Jean-de-Dieu.

Un corps de garde précède ce qui fut l'église de San Geronimo. Le couvent, fondé par les rois catholiques, est devenu, en ce siècle, une caserne de cavalerie, et l'église, sépulture de Gonzalve de Cordoue, offre la désolation des temples où l'on ne prie plus. Sept cents drapeaux paraient, jadis, la tombe du grand capitaine. Adieu les drapeaux et les victoires! La révolution a jeté au vent les cendres du héros ; elle a relégué son mausolée dans un musée. Il dormait au centre de l'édifice, sous une dalle à l'inscription grandiloquente. L'église est peinte jusqu'à la voûte de sujets symboliques. Cette ornementation

n'est pas toujours d'un goût heureux, et à quoi sert, d'ailleurs, son éloquence dans cette église dépossédée ?

A l'ouest de Grenade, en dehors de la porte d'Elvira, s'élève une chartreuse célèbre, veuve elle aussi de ses moines. Les cloîtres contiennent d'assez médiocres toiles, représentant les tortures subies par les Hiéronymites anglais sous Henri VIII. Parfois, me dit-on, des visiteurs saxons s'arrêtent devant ces toiles, consternés, et se désignant les suppliciés : « Ces horribles inquisiteurs, disent-ils ; ils ont osé retracer leurs autodafés ! » L'église et surtout la sacristie de la chartreuse résument tout ce que le génie churrigueresque a pu créer de plus extravagant, tout ce que l'horreur de la ligne droite a pu imaginer de plus contorsionné. Une longue ligne de bahuts orne les murs de la sacristie. Un bon moine employa près de cinquante ans à les marqueter d'ivoire, d'écaille et d'argent, et c'est pitié de voir un si merveilleux ouvrage devenu inutile.

Vis-à-vis du Généralife, séparé de lui par le ravin du Darro, le *Sacro Monte,* ancienne abbaye bénédictine, conserve du moins son collège de chanoines et sa florissante école de clercs. L'église est bâtie sur les grottes où souffrirent les martyrs des persécutions romaines. Dans ces catacombes vénérables, on m'indique deux roches qui sortent de terre et dont les arêtes sont usées. Les jeunes filles qui veulent un

époux doivent toucher l'une ; les femmes qui aspirent au veuvage touchent l'autre. Les deux sont également usées, et peut-être, les mêmes mains les ont tour à tour effleurées.

Seule, la cathédrale réserve des émotions profondes à ceux que hante encore le rêve de l'Alhambra. Non pas que sa masse grandiose soit poétique. Enrique de Egas, en 1523, l'avait voulue gothique. Diego de Siloë la construisit en style de la Renaissance. Les cintres de ses cinq nefs s'appuient sur de nobles faisceaux de colonnes corinthiennes. La *capilla mayor* est encadrée d'un cercle de piliers d'une robuste beauté. Alonso Cano l'a peuplée de statues et de tableaux de mérite. L'éclat discret de ses marbres et de ses ors est d'une sobriété distinguée. Elle précède l'époque des églises à la Vignole Elle dit le triomphe, mais elle est froide comme toutes les églises de ce style, comme celles de Malaga et de Cadix. Elle ne prie guère ; elle ne comprendrait pas, du moins, les larmes ni la douleur. La *silleria* de son chœur est d'une pauvreté surprenante.

Mais à droite de la cathédrale, attenante à sa dernière nef, se dresse la *capilla real,* bâtie par Enrique de Egas en 1506, avant la cathédrale. Elle est de ce joli gothique fleuri qu'aimaient les rois catholiques. Elle fut faite pour abriter leurs tombes. Un portail richement fouillé y donne accès, et, sitôt la porte passée, un sentiment de respect et de deuil envahit l'âme. L'église

n'a qu'une nef, aux clés de voûte feuillues et dorées. Sur les murs, à la hauteur des chapiteaux, court une longue inscription gothique qui dit la destination de l'édifice [1]. En deçà du transept, s'élève une superbe grille de fer forgé, à travers laquelle apparaissent les blanches sépultures. Le retable de l'autel, sculpté par Vigarni, retrace la reddition de Grenade et le baptême des Maures. Une toile moderne, accrochée au mur de gauche, représente Boabdil au camp de Santa Fé. Les initiales de Ferdinand et d'Isabelle sont brodées sur toutes les tentures. Leurs blasons, maintenus par des aigles, timbrent toutes les parois. La majesté des rois défunts emplit cette chapelle auguste, que Charles-Quint estimait « trop petite pour tant de gloire ».

Ferdinand et Isabelle reposent du côté de l'épître, sur un sépulcre de marbre, sculpté à Gênes par Fancelli. Aux angles du lit funèbre, siègent les quatre docteurs de l'Église. Les douze apôtres ornent les corniches de la base. Deux médaillons représentent saint Georges terrassant le dragon, et saint Jacques exterminant des

1. « Cette chapelle fut fondée sur l'ordre des très catholiques princes don Ferdinand et doña Isabelle, roi et reine des Espagnes, de Naples, de Sicile, de Jérusalem. Ils conquirent ce royaume et le soumirent à notre foi. Ils gagnèrent les îles des Canaries et les Indes, et les villes d'Oran, Tripoli et Bougie. Ils détruisirent l'hérésie et chassèrent Juifs et Maures de ces royaumes. Ils réformèrent les ordres religieux La reine mourut le 26 novembre MDIV. Le roi mourut le mercredi 23 janvier MDXVI. Cette œuvre fut achevée en MDXVII. »

Maures. Aux pieds des rois, deux anges soutiennent un cartouche qui porte une inscription laudative. Les rois reposent avec une indicible expression de paix [1].

Le sépulcre de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle s'élève du côté de l'évangile. Œuvre de Bartolomé Ordoñez, mais sculpté à Gênes, il est plus somptueux que celui des grands rois. Les deux époux, enfin réunis, reposent sur un lit de parade surélevé. Les quatre évangélistes garnissent les quatre angles du lit. Les médaillons de la base retracent des scènes du Nouveau Testament. Des anges et des sirènes supportent des cartouches et des festons de fleurs.

A peine doré par le temps, le marbre de ces tombeaux est d'une souplesse admirable. Leur style ne répond pas à celui de l'église, mais ils sont d'un si excellent travail qu'on excuse cette dissonance.

Je pense, en les regardant, à d'autres tombes éparses dans l'Espagne. Au pied de l'autel de Miraflorès, je revois celles des parents de la reine, et, sous l'austère voûte d'Avila, la large tombe de son fils Jean. Ils dorment tous dans leurs armures ou dans leurs robes blanches, semblablement étendus et paisibles, et ces grands artisans de l'histoire disent, par leur repos, la vanité des agitations humaines.

Une grille s'ouvre devant les glorieux sépul-

1. On peut voir le moulage de ce tombeau à Versailles, devant la salle des Croisades.

eres. Un escalier conduit au caveau royal. Misère de la mort ! Les cénotaphes de marbre en disaient encore trop. Dans l'obscurité s'allongent cinq cercueils sombres, en plomb. Ceux du milieu contiennent les restes des rois et portent leurs initiales couronnées. Ils gisent côte à côte, tandis que le Bourguignon et la reine Jeanne, séparés jusque dans la mort, occupent chacun un des côtés du caveau. L'autre petit cercueil est celui de don Miguel, frère de Charles-Quint.

Quand le marquis de Lombay, François de Borgia, descendit en ce caveau, le 17 mai 1536, apportant la dépouille de l'impératrice Isabelle, devant la figure décomposée de sa souveraine il jura de ne plus servir un maître qui pouvait mourir. Il n'aurait pas eu besoin de voir l'horrible ravage opéré par la mort. Ces noirs cercueils abandonnés en disent assez sur le néant des grandeurs périssables [1].

La sacristie de la chapelle royale contient, dans une modeste vitrine, de précieuses reliques : la couronne et le sceptre d'Isabelle, son missel de vélin enluminé par Francisco Florès, l'épée de Ferdinand le Catholique, l'étendard de Castille brodé par la reine et arboré sur Grenade le jour de la conquête, un coffret d'argent doré que la reine offrit à Colomb pour subvenir aux frais

1. Les restes de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, de Marie de Portugal, première femme de Philippe II, des infants don Fernando et don Juan, fils de l'empereur, furent, eux aussi, déposés dans ce caveau, mais ils en furent retirés et transférés à l'Escurial en 1534.

de son expédition, des chasubles œuvre et don d'Isabelle, le calice de la chapelle des rois...

Un saisissement religieux remplit l'âme en face de ces augustes souvenirs, et que cette émotion diffère de celle que m'inspiraient la salle du repos après le bain, ou les gracieuses cours de l'Alhambra ! Le charme où me plongeait le palais arabe était stérile, et mes sens en jouissaient plus que mon esprit. Dans la chapelle royale, un idéal supérieur m'apparaît. Ici se résume la grande lutte pour la liberté et pour la patrie. Ici vient mourir l'écho des batailles séculaires, qui, de Covadonga à l'Èbre, de l'Èbre au Tage et à l'Océan, ont refoulé l'envahisseur. Ici j'apprends qu'il ne faut point désespérer des causes justes, et, qu'après sept siècles de triomphe, la tyrannie du mal peut être vaincue. Cette chapelle est plus sacrée que le Panthéon de l'Escurial. Elle contient les vrais pères de la patrie, et, par excellence, le sol que l'on y foule est une terre d'épopée.

Lecteur ami, mon patient compagnon de route, tu dois être las de me suivre. Je t'abandonne. Pardonne-moi si je fus un guide fâcheux. J'irai seul revoir les *huertas* du royaume de Murcie et de Valence, l'Aragon, la Catalogne et la Navarre. Sous les palmiers d'Elche, dans ces huertas vertes, abondamment arrosées, nous aurions rencontré le pays le mieux cultivé, le seul bien cultivé de l'Espagne. Je relirai, sans te

les répéter, les épopées écrites par les comtes de Barcelone, les rois d'Aragon, les souverains de Navarre. Elles t'auraient encore mieux fait apprécier ce peuple d'Espagne, qui a ses défauts comme tout peuple, mais que j'aime pour ses qualités superbes et méconnues. Séparons-nous devant les tombes des grands rois.

Ou plutôt, viens encore avec moi au pied du Sacro Monte, dans ces jardins, ces *carmenes* qui égayent les rives abruptes du Darro. Ils sont hérissés de cactus et d'aloès. Des maisonnettes blanches s'accrochent aux pentes du ravin, ombragée de figuiers et de vignes. Ce sont les écoles de l'*Ave Maria*, l'œuvre d'André Manjon, et je veux te faire connaître ces œuvres et cet homme. Bœdeker n'en dit rien, et les touristes l'ignorent.

Don Andrés Manjon est Castillan de la province de Burgos. Fixé à Grenade comme chanoine du Sacro Monte et professeur à l'Université, il rêvait, depuis longtemps, de fonder des écoles pour la multitude des enfants pauvres abandonnés. Ceux qui savaient ses rêves en riaient doucement.

Un jour, que, selon son habitude, il descendait du Sacro Monte sur son ânesse blanche, il entendit, dans une grotte de l'Albaïcin, des enfants chantonner une leçon. Il descendit de sa monture, et, écartant les broussailles, il parvint dans une grotte où une pauvre vieille

femme, sortie depuis peu de l'hôpital, enseignait dix enfants.

Ce fut un coup au cœur de D. Andrès. Cette femme, sans moyens et sans ressources, en faisait plus que lui! Il paya aussitôt le loyer de cette grotte — quatre francs cinquante par mois — et, animé par cet exemple, il acheta un *carmen*, où, en octobre 1889, il installait une première école de petites filles, puis une école de petits garçons. Il possède aujourd'hui dix-sept écoles, huit maisons avec jardins.

Don Andrès Manjon ne se bornait pas à ouvrir des écoles confiées à des maîtres pauvres. Cet homme se trouvait être un rénovateur puissant, en même temps qu'un apôtre. Les brochures, les tracts qu'il n'a, depuis, cessé de publier, révèlent une conception originale de l'éducation des enfants, du rôle de l'école primaire et de toute école. Je les voudrais voir traduits en toutes les langues et médités par tous les théoriciens, souvent utopistes, qui écrivent sur ces matières.

Le fondateur des écoles de l'*Ave Maria* veut et sait élever les corps aussi bien que les âmes. Les enfants qu'il recueille vivaient dans la pauvreté, l'ignorance, l'incurie, au sein de familles souvent sans pudeur. Il avait affaire aux gitanos de l'Albaïcin, race rebelle à toute culture.

Ses écoles sont gratuites, la Providence les alimente. Aux plus pauvres, don Andrès donne tous les jours à manger. Deux fois par an, il habille toute sa famille. Il donne des vêtements

de deuil à ceux qui deviennent orphelins. Il récompense en offrant des cadeaux en nature. Don Andrès Manjon suit ses élèves. Il les aide à se marier, à trouver des instruments de travail. Dans ce pays, qui, sur dix-sept millions six cent soixante-huit mille deux cent cinquante-six habitants, compte onze millions neuf cent quarante-cinq mille neuf cent quatre-vingt-onze illettrés, soit soixante pour cent[1], il combat l'ignorance comme une faiblesse. Il arme les faibles pour la vie. Il en fait des croyants, des patriotes, des sincères, des forts.

Les méthodes d'enseignement de don Andrès Manjon sont toutes expérimentales. Il veut l'enseignement, non seulement à la campagne, mais en plein air. Il n'use que de leçons de choses. Tout, chez lui, contribue à instruire, et on s'instruit en jouant, en se remuant.

Des cartes, des chiffres, des gammes sont peints sur tous les murs. Dans les cours, sont tracées, sur le sol, des tables de Pythagore et des cartes de géographie. Aux arbres, pendent des globes qui figurent le système planétaire. Il a imaginé des jeux pour apprendre la géographie aux petits, le calcul à tous. Il a composé des chansons qu'on dit en allant et en venant et qui enseignent l'histoire. Les petits gitanos répondent à une question d'arithmétique, d'histoire, de cosmographie, avec plus d'assurance que cer-

1. Chiffres empruntés à un tract de don Andrès Manjon.

tains bacheliers de ma connaissance. Ils apprennent la musique, le dessin. Ils s'exercent au maniement du fusil et aux mouvements militaires. Les petites filles savent coudre, broder, travailler au ménage. Mille industries leur inculquent le calcul, l'histoire et la grammaire.

La ruche est toujours en mouvement. Ni ennui, ni paresse. Chaque enfant possède un minuscule jardin qu'il peut cultiver avant l'heure de la classe. Aux mauvais jardiniers, on retire leur carré. Tous apprennent à respecter celui du voisin, ce qui n'est point sans mérite pour un gitano. La religion imbibe cet enseignement viril et simple. Don Andrès et ses aides traitent les enfants avec un souverain respect. Ils leur donnent une haute idée de leur responsabilité morale. Ils les arment pour la vie et l'éternité[1].

Cet homme modeste apprend à sa nation par quel dévouement intelligent elle peut se refaire. La ville de Grenade a adopté don Andrès Man-

1. La charité catholique est partout ingénieuse Les écoles de don Andrès Manjon me font songer à celles qu'un autre apôtre et un autre rénovateur, le commandeur Bartolo Longo, a fait surgir à Pompéi, près de Naples. Une des œuvres les plus admirables de cet homme dévoué est celle des *fils de captifs*. Persuadé que l'hérédité ne voue pas fatalement au vice les fils de criminels, le commandeur Bartolo Longo a fondé un orphelinat pour les fils de condamnés à perpétuité, et, de ces enfants nourris dans le crime, il fait des hommes d'honneur. Il les réhabilite et les transforme, et, en assurant l'avenir des fils, il console et gagne le cœur des pères.

Cliché HAUSER Y MENET

SÉVILLE. LA CATHÉDRALE

jon. Elle l'a déclaré son *hijo predilecto*. Le roi l'a contraint d'accepter la grand'croix d'un de ses Ordres. A sa vue, les gitanos se découvrent. Personne, sur l'Albaïcin ni dans Grenade, ne pourrait impunément insulter don Andrès.

Et lui passe, monté toujours sur son ânesse blanche. Il va faire son cours à l'Université, gravit le Sacro Monte, revient à ses petits et à ses pauvres. « Je me découvre devant cet homme, écrivait naguère le directeur des écoles de Grenade et je le considère comme extraordinaire. »

Un autre publiciste, don Miguel M. Pareja, écrivait ces lignes que je n'aurais pas osé signer : « Le peuple espagnol est un peuple ignorant, qui, actuellement, a perdu la conscience de sa destinée historique... L'égoïsme est l'anémie de l'âme. La société espagnole est une société égoïste. Aussi sa puissance morale et intellectuelle est faible ; les initiatives individuelles en faveur de ses intérêts sont rares. L'amour du prochain est ressenti par la minorité, bien que beaucoup se fasse gloire d'en être animés. On attend tout de l'État, et l'État fait bien peu. Les villes et les cités tendent toujours les mains, implorant la charité du gouvernement, et la charité officielle est insuffisante pour procurer notre régénération[1]. » Et, à ces maux, M. de Pareja indiquait, comme remède, l'exemple de don Andrès.

A ceux qui se demandent, de loin comme de

1. L'*Idearium*, Grenade, numéro du 31 octobre 1901.

près, quel avenir attend l'Espagne, je dirai que, si chacune de ses provinces comptait un don Andrès Manjon, l'avenir de ce noble pays ne devrait pas inquiéter. Ceux qui travaillent à ruiner sa foi en Dieu et son respect de l'autorité, à lui apprendre la haine, le mènent à de désastreuses révolutions. L'Espagnol est logique, mais impressionnable, extraordinairement prodigue de sa vie. Les éclats de sa passion sont redoutables. Irréligieux, il serait barbare.

Il a joué un trop grand rôle dans l'histoire pour qu'on puisse nier ses qualités natives. Ces qualités subsistent, inaperçues et endormies. Il en est de son âme comme de sa terre : le sol et le sous-sol sont opulents ; s'il les laisse en friche, c'est que l'Espagnol, aujourd'hui, est plus découragé encore qu'indolent. Lui qu'on croit vaniteux, il doute trop de soi ; il se laisse trop imposer les produits étrangers, et s'épuise trop en de stériles divisions. L'initiative privée ne sait pas assez exploiter les richesses nationales, mais les réserves d'intelligence et de dévouement qui gisent en ce peuple suffiraient à faire la grandeur d'un autre. Et j'estime que celui qui saurait les utiliser, pourrait encore tirer des moissons de fortune et de gloire de cette terre qui reste toujours une *terre d'épopée*.

CHAPITRE XII

SILHOUETTES CASTILLANES [1]

LA HAUTE-MANCHE.

« Je ne puis décrire l'enchantement où me jeta cette poétique et sauvage contrée. »

(Th. Gautier.)

Il est des physionomies mobiles qu'un instantané, si fidèle soit-il, défigure toujours. Elles auraient besoin, pour être rendues avec vérité, d'être montrées avec leurs expressions successives, et le fait seul de fixer une de leurs attitudes, à l'exclusion des autres, est une trahison.

De tous nos pays d'Europe, l'Espagne est peut-être celui qui souffrirait le plus de ces inductions hasardées, si chères au voyageur pressé : car aucun pays n'est plus complexe que celui-là, plus

1. J'ai publié ces *silhouettes*, il y a longtemps, dans la *Revue des Facultés de l'Ouest*. Il m'a semblé que, reproduites ici, elles achèveraient de faire comprendre un aspect de la *Terre d'Épopée*.

fait de contrastes soudés ensemble mais non fondus. Aussi, tout jugement qui s'énonce en ces termes : « L'Espagnol est ceci ; l'Espagnol est cela », est un instantané qui court risque d'être injuste. Bien que l'Espagne, en effet, soit une, et qu'elle ait assez prouvé qu'on l'entamait malaisément, elle se décompose cependant en éléments irréductibles qu'un peintre de mœurs ne saurait confondre. Le Basque et l'Aragonais, le *Gallego* et le Murcianais diffèrent, profondément, et j'ai encore dans l'oreille le cri d'indignation d'un Andalou de Grenade que j'avais pris un jour pour un Navarrais.

La survivance des *fueros* provinciaux, l'isolement mutuel, la variété du climat et de la flore, l'amour des traditions expliquent suffisamment ces différences très tranchées, mais qu'un voyageur hâté observe à peine. Pour les saisir, il ne suffit pas de rouler en chemin de fer de Bayonne à Madrid et à Séville, et de rentrer ensuite par Barcelone. Sur ce parcours officiel, il s'est formé une Espagne administrative, venue d'un peu partout ; et, comme elle est encore bien maladroite cette Espagne administrative, elle donnerait de l'autre, la vraie, une idée trop uniformément fâcheuse. C'est donc aux endroits où le chemin de fer ne va point, — ils sont si nombreux ! — qu'un amoureux de couleur locale devrait aller puiser, pendant qu'il en reste.

S'il ne redoute pas le trot pesant des chevaux andalous, ou le pas dolent des mules, ou les

affreuses secousses des *carros*, s'il peut supporter les omelettes à l'huile ou les *garbanzos* [1], qu'il parte en chasse. Ils savent si peu faire de réclame, ces bons Espagnols, et nous, Français, nous en avons tant besoin pour nous guider, que les beautés de leurs montagnes ou de leurs côtes, les incomparables splendeurs de leurs monuments ou de leurs ruines, tout cela reste inconnu ou s'oublie. La fascination est même si forte, qu'ils laissent leurs paysages des Asturies ou de la Biscaye, pour venir demander à nos Pyrénées ce dont ils avaient à revendre, comme ils dédaignent l'élégance de leurs modes et les traditions de leur littérature, pour essayer de se travestir et de penser comme nous.

Ils y perdent, et nous aussi. Je me souviens qu'arrivant un jour à Murcie, je regardais avec admiration cet océan de verdure que semble contenir à peine un cirque de montagnes arides. De beaux paysans en mauresques blanches le sillonnaient, montés sur de petits ânes gris. Il était huit heures du matin ; l'air commençait à s'embraser et à s'emplir de stridulations sans nombre. L'œil fatigué par cet éclat cherchait des teintes pâles et de l'ombre ; à ce moment je vis sortir d'une maison, en face de moi, un monsieur d'âge mûr, portant un pantalon noir, une redingote noire, et couronné, le malheureux, d'un chapeau de soie. Voilà de tes coups, ô civilisation cos-

1. Pois chiches.

mopolite ! J'ai pardonné, depuis, à ce maladroit, qui ne savait pas combien il était laid ; mais je n'en ai que plus aimé ces coins ignorés où de telles visions sont rares. C'est dans un d'eux que je voudrais revenir aujourd'hui. Ce n'est pas le plus beau ; beaucoup diraient que c'est le plus laid de l'Espagne ; mais c'est le pays de Don Quichotte.

Sur cet immense et dénudé plateau de la Nouvelle-Castille, que bornent au nord le Guadarrama, au sud la Sierra-Morena et, à l'est, les montagnes de Cuenca, entre Tolède et la Sierra-Morena, s'étend la Manche. C'est dans un village de la Haute-Manche, dans les environs du Toboso, patrie de Dulcinée, que je vais mener mon lecteur peu fait, sans doute, à pareil horizon. Si le ciel lui en paraît trop brûlant et la terre trop aride, si, en le parcourant, le mot « sauvage » lui vient à l'esprit, qu'il se méfie des instantanés, et qu'il ne juge pas toute l'Espagne d'après le peu qu'il en verra.

I. — LA NATURE ET LES NATURELS

Le voyageur qui s'avance vers Burgos, par la ligne du Nord, éprouverait, dès qu'il touche aux rives de l'Èbre, une pénible désillusion, s'il s'était fait de l'Espagne l'idée d'un paradis terrestre. Mais sa surprise serait au comble, si on le transportait soudain, de nos paysages de Touraine ou d'Anjou, dans une plaine de la Manche.

Sur ce plateau qui ondule à près de mille mètres d'altitude au-dessus de la luxuriante Andalousie, le terrain se soulève et s'affaisse avec d'étranges variétés ; rarement égal, jamais plat, il est sillonné de longues lignes de rochers dont les dentelures penchées offrent, durant la nuit claire, de fantastiques silhouettes, et, sans arrêter la vue, déchirent, dans tous les sens, l'interminable horizon. Quelques routes royales, rares et solennelles, ombragées uniquement par des poteaux télégraphiques, relient les capitales de provinces ; entre les principales villes, on voit des routes provinciales parfois bien entretenues ; le plus souvent de simples chemins à peine tracés courent à travers champs, et se changent alternativement, l'été en fondrières poussiéreuses, l'hiver en ineffables ornières.

Sur les teintes rouges ou brunes des champs, se détachent des plants d'olivier ou des vignes d'un vert sombre; de longues traînées crayeuses zèbrent le rouge ou l'ocre vif des terres: partout, dans la plaine, des champs de blé ou des terres en repos. Au printemps, les tiges qui verdissent dans les champs, les touffes de lavande ou de thym qui croissent sur les sierras égayent un peu le paysage ; en hiver, quand toute verdure a disparu, en été même, quand le soleil a tout brûlé, rien n'égale l'étrange monotonie de ces mornes solitudes. Ce qui les enlaidit irrémédiablement, c'est la pluie et le temps sombre : un jour d'hiver et de pluie, dans la Haute-Manche, est navrant.

Le soleil, au contraire, la transfigure, et il faut aller là pour voir ce que Dieu fait avec de la seule lumière. Au ciel, alors, pas un nuage ; un bleu pur, profond, doux au regard et qui ne se frange pas de brume à l'horizon, mais y prend seulement une teinte plus vaporeuse.

L'air très sec et très transparent n'altère aucun contour ; à d'énormes distances les objets gardent leur netteté et la fermeté de leurs ombres. Et sous les touches de cet ardent soleil la terre nue prend d'intraduisibles nuances ; les rochers blancs scintillent comme des perles; les masures et les ruines, imprégnées de lumière, sourient avec splendeur ; et ce paysage sans eau, sans arbres, sans vie, effroyablement pelé, grâce aux prestiges de la lumière, devient beau à ravir

un poète et à désespérer un aquarelliste.

Ils ont compté là-dessus, nos Castillans, et, sachant qu'ils ne parviendraient pas à enlaidir leur pays tant que le soleil de Dieu y brillerait, ils l'ont saccagé sans pitié. Dans certaines contrées, sur le flanc de quelques collines, on voit encore des bois de chênes-verts, au feuillage triste, entremêlés de pins. Le long de quelques ruisseaux courent des saules grossièrement émondés ou des peupliers ; près des villages on a souvent épargné une *huerta* qui fait une tache verte sur l'ocre vif de la campagne ; mais, au demeurant, point d'arbres dans la Haute-Manche et dans une immense partie de l'Espagne. La cause de ces massacres est multiple. Ils se sont mis, dit-on, en tête que les arbres attirant les oiseaux, et que, les oiseaux mangeant le blé, il fallait supprimer la cause pour empêcher l'effet. De plus, le droit de pacage accordé aux chèvres et aux moutons sur presque tous les terrains, sauf dans certaines contrées du nord, a rendu impossible l'entretien des jeunes pousses. Enfin les terrains boisés appartiennent à l'État, les terrains vagues sont communaux ; aussi ai-je vu souvent, même dans des provinces du nord, de belles flambées s'allumer sur une montagne et détruire des bois de pins. La guardia civil[1] arrivait en retard, majestueuse et menaçante ; elle ne trouvait pas de coupables, bien entendu, et le terrain dévasté était acquis à la commune.

1. Gendarmerie.

Impossible du reste de faire comprendre aux naturels le tort que leur porte leur fureur de déboisement. On n'y réussirait pas. — Les prairies leur sont inconnues ; toute la terre des sierras dénudées a dévalé dans la plaine, laissant percer des roches aiguës, semblables à de gigantesques ossatures.

Aussi rien n'arrête, sur ces plateaux, les tourbillons du vent ni les torrents qui se forment soudain dans les ravines, aux jours d'orage ; rien ne retient à fleur du sol la fécondante humidité des pluies. Près des ruisseaux, appauvris par de nombreuses saignées, on cultive péniblement quelques carrés de pommes de terre ou de garbanzos, mais le blé reste la grande, et, avec la vigne et un peu l'olivier, l'unique culture du pays. De sorte que la monotonie du travail, s'ajoutant à celle du paysage, imprègne le Manchego d'une sorte d'immobilité sereine et forte, semblable à celle de ses rochers et de sa lumière.

Plus encore que la nature, le naturel de Haute-Manche doit être interprété pour être compris et goûté. Il doit être longtemps fréquenté pour être aimé comme il le mérite. Agriculteur par nécessité et par goût, il est essentiellement homme de coutume, de routine même. Il procède actuellenent comme son très arrière grand-père s'est décidé à faire, le jour où le départ des Maures l'a forcé de mettre la main à la charrue. Mais, malgré son air un peu fruste, ce paysan

reste le fils des conquérants ; il n'est point serf, et cette sorte d'insouciance, qui fait dire à un étranger précipité que le Castillan est indolent, c'est le sans-gêne du seigneur ruiné qui travaille parce qu'il n'a plus de serviteurs, mais qui entend en prendre à son aise. Malheureusement son patrimoine a été terriblement rogné ; les guerres civiles, l'affreuse guerre de l'indépendance, l'ont ruiné, et il n'a rien relevé des ruines amoncelées. De pauvre il est devenu misérable. De tout temps le Castillan a été piètre financier. Aux jours où des galions d'or lui venaient d'Amérique, Philippe II était sans cesse à court d'argent. Je vous demande un peu ce qu'il en doit être du pauvre paysan de la Manche, à l'heure qu'il est, Il ne doit pas du tout s'en tirer, et il ne s'en tire pas.

C'est le soleil qui lui vient en aide, à lui aussi. Dès qu'un beau jour s'annonce, le plus misérable jette sur son épaule sa couverture brune, il allume sa cigarette, et, même s'il n'a rien mangé, il vient s'étendre en pleine lumière, contemplant ses montagnes aussi pelées que lui, mais radieuses aussi de clarté. Ne l'appelez point paresseux, le pauvre diable : que voulez-vous qu'il fasse ? Il n'y a aucune industrie dans le pays, rien, rien à faire. D'ailleurs, s'il voyait nos ouvriers travailler onze heures par jour dans une usine, il préférerait de beaucoup sa fière liberté à leur esclavage mieux salarié.

Ils mendient volontiers, les pauvres, là-bas, et la mendicité n'est pas pour eux un état tran-

sitoire et douloureux. Ils s'y habituent sans efforts. Après tout, ils se savent chrétiens et Castillans ; ils demandent et on leur donne pour l'amour de Dieu : cela ne les humilie ni ne les abaisse. Leur foi les met de niveau avec celui qui les assiste ; et, sous leurs loques, ils sont contents et fiers comme Don César de Bazan. C'est surtout aux endroits où furent jadis des couvents qu'on trouve de ces mendiants par vocation, à l'air résigné et noble, en tout semblables à ceux que Zurbaran et Murillo ont si souvent représentés. La foi est le soleil qui transfigure l'âme et la figure de l'Espagnol. Quand cette lumière s'éteint, les pauvres gens deviennent affreux, comme leur pays aux jours de pluie. C'est le Bédouin pillard qui se révèle en eux : en les abordant, il est recommandé d'avoir un revolver en poche.

Le paysan de la Manche, ni trop pauvre ni trop riche, possédant son petit lopin de terre, sa paire de mules et sa maison, assez pour être indépendant, ce paysan-là est aimable. Dur au travail, sage, ayant ce vrai courage calme et presque timide qui ne pose pas du tout, mais qui ne redoute rien, ne se doutant pas le moins du monde, par exemple, de ce qui se passe dans le reste du globe, et ne s'en souciant aucunement, il m'a toujours charmé. Chez lui, il est roi ; son fils, même grand, ne fume pas, ne se couvre pas en sa présence. Quand il dit à sa femme : « *Mujer*, fais ceci » ; sa femme sait qu'il

faut obéir. Devant un seigneur il n'est point gauche, comme seraient nos paysans de France. Il parlerait au roi comme il vous parle : le plus souvent en excellent castillan, sans embarras, semant sa causerie de ces adages que Sancho aimait tant. Il parle peu du reste. Sa voix est forte, mais douce.

Un proverbe dit :

De poeta, musico y loco
Todos tenemos un poco [1].

Il est musicien en effet ; il est rare qu'il ne sache tirer d'une guitare quelques accords et jouer quelques *jotas* lestes et expressives. Il accompagnera même son jeu de vers improvisés en votre honneur. Son chant est rude et guttural, mais jamais faux, et le timbre en est habituellement beau.

Il est ignorant, notre laboureur, mais pas de cette ignorance niaise qui agace. Il savait admirablement autrefois, en beaucoup d'endroits il sait encore très bien sa religion, et il en tire une formation morale et philosophique qui surprend chez un homme du peuple. La foi catholique dont il est imbibé lui agrandit l'esprit ; il sait où il va ; il raisonne avec naturel et profondeur. La plupart des grandes objections morales qui courent le monde n'étonnent pas son bon sens.

1. De poète, musicien et fou
Tous, nous tenons un peu.

Il voit le crime sans s'émouvoir et la richesse sans murmurer. Il a au cœur un trésor de noblesse et d'héroïsme, et, sous sa rude écorce, un grand fonds de bonté et de douceur. Il croit que c'est arrivé ; il n'a pas, mais pas du tout, l'idée de la réclame, du truc, de la lutte pour la vie, lutte que nous avons faite impitoyable et railleuse. Mais il est ouvert aux grandes idées ; facilement l'enthousiasme le gagne, et, sous son empire, il n'est pas de dévouement dont il ne soit capable. Je n'ai jamais pressé sa main qu'avec bonheur. Je l'ai entendu accuser de routine, de lourdeur, de sauvagerie. Je n'ai vu que sa noblesse, je ne me souviens que de sa bravoure et de l'adieu ému qu'il m'a lancé lorsque je l'ai quitté.

II. — LE VILLAGE

La population actuelle de l'Espagne est loin de répondre à sa superficie. Qu'on longe les côtes de la Méditerranée, de Girone à Alicante, ou qu'on traverse la Péninsule dans toute sa largeur, on est surpris de rencontrer de si vastes étendues solitaires. Les palmiers ou les orangers qui peuplent, à perte de vue, les plaines du royaume de Valence, rompent encore la monotonie de la solitude. Elle éclate dans sa morne évidence en Castille, et surtout de Tolède à Cuenca. Ce qui étonne surtout, c'est la soudaineté avec laquelle le désert recommence autour des plus grandes villes ou des plus fraîches oasis.

Les environs immédiats de Madrid, par exemple, sont ce qu'on peut rêver de plus dévasté: la terre y présente des tons d'ocre plus ou moins mélangés de craie ou de rouge de saturne, se changeant, selon les saisons, en poussière aveuglante ou en marécage boueux d'où les attelages de mules ont peine à se dépêtrer.

A des distances plus ou moins grandes, on rencontre, dans ces déserts, des *aldeas* ou hameaux, des *pueblos* ou villages, des *villas* ou

villes; ces dernières sont ornées d'une croix de fer en signe de leur dignité. Aucune ne s'espace librement dans la plaine ou sur la pente des collines; point de hameaux disséminés dans un rayon indéfini. Chaque pueblo s'isole, se concentre, et, s'il ne s'abrite plus derrière des remparts, il a soin du moins que toutes les maisons qui forment le pourtour de la localité soient réunies par un mur continu qui clôt entièrement le village. On n'y a donc accès que par des rues bien en vue. Les villages sont, en moyenne, éloignés d'une bonne lieue espagnole (6 kilomètres) les uns des autres. Chacun doit se suffire. D'un village à l'autre on ne se voit guère: bien des indigènes meurent sans avoir été au pueblo voisin. Aussi chaque localité a-t-elle son caractère propre, que des siècles de coutumes bonnes ou mauvaises ont arrêté. Dans tel village les enfants sont graves, respectueux, bons; chez le voisin, ils sont insupportables, ils ont un autre type ou des locutions différentes. Tel village vous prévient que, dans la ville que l'on voit à l'horizon, il se donne un nombre peu rassurant de coups de couteau; lui est, au contraire, paisible et doux.

Ce que nous appelons château, maison de campagne, est inconnu en Castille et surtout dans la Haute-Manche. Au centre des villages, près de l'église, se trouve souvent une grande maison carrée à la porte blasonnée : c'est le palais du seigneur. Celui-ci vient rarement au

village; il habite Madrid ou une autre grande ville, parfois Paris, ce qui ne tourne pas à l'avantage de son pays.

Au centre d'immenses propriétés, on rencontre aussi de grosses fermes formant toute une petite aldea; mais les maisons de plaisance, les cottages gracieux ou baroques dont nous environnons nos villes et dont nous égayons nos campagnes, restent absolument inconnus aux Castillans, amis, comme les Marocains, des gourbis bien défendus.

Souvent l'aspect d'un pueblo ou même d'une ville de Haute-Manche est triste. Où fut jadis une riche cité, s'étage un amas de ruines ou de maisons croulantes, aux murs de pisé et aux toits de tuiles.

Au cœur du village s'élève une vieille église à la tour carrée; aucune n'est neuve ni même fraîchement restaurée; elles datent quasi toutes du beau temps où l'on était riche, du temps de la Maison d'Autriche. Ce sont, elles aussi, de superbes mendiantes auxquelles il reste de splendides bijoux, mais pas de rentes.

Telles quelles cependant, il ne faut pas les dédaigner, ces vieilles églises qu'on a le tort de n'ouvrir que le matin, pour la messe. A l'intérieur elles sont fraîches et sombres. Le regard, ébloui par la lumière du dehors, se fait lentement à leur obscurité. Il est vite attiré par le maître-autel dont le grand retable en bois doré monte jusqu'à la voûte et représente la légende

du saint patron de la localité. C'est d'ordinaire un morceau d'assez bonne sculpture. Parfois c'est un chef-d'œuvre. Il est rare du moins qu'une statuette ou un bas-relief n'attire l'attention; car toute église d'Espagne, à moins qu'elle n'ait été pillée par des connaisseurs, conserve quelque merveille : soit une sculpture polychromée ou une grille de fer forgé, soit de riches parures pour la Vierge de l'endroit, ou de ces massifs vases sacrés qui les font sourire de dédain à la vue de nos splendeurs de ruolz. Mais dans ce pays de contrastes, à l'église comme partout, la splendeur côtoie la misère et le délabrement, ce délabrement oriental qui provient moins de la pauvreté que de l'incurie et du manque de savoir-faire.

Aussi ces églises sont bien l'expression de la foi castillane. Elle gît ignorée et sans influence, cette foi simple et profonde des Castillans. Nous autres, Français, nous la jugeons parfois avec un sans-façon et une sévérité inouïe; nous la dédaignons parce qu'elle n'a pas cette initiative ingénieuse que nous donnons à la nôtre, parce qu'ils ne savent pas s'en servir comme ils ne savent se servir d'aucune de leurs richesses ; mais avec la foi d'un de leurs pauvres villages on transformerait l'esprit de beaucoup de nos villes, comme avec une de leurs lourdes navettes d'argent on replaquerait le trésor de beaucoup de nos églises.

Les ruines abondent en Espagne, et c'est

grand'pitié de voir comme on laisse un chacun les mutiler à son gré. Pauvres vieux châteaux-forts qui avaient résisté si longtemps aux Maures, ruines historiques à tant de titres, on les rase pour bâtir des masures, pour combler les fondrières d'une route ; on les détruit sans raison ! Je comprends qu'on ne puisse, faute d'argent, les restaurer ; mais une des choses que j'ai le moins pardonnées aux Manchegos est la fureur inintelligente qu'ils mettaient à anéantir ces témoins de leur ancienne fortune. Quant aux ruines de ces admirables couvents que le juif Mendizabal a fermés et volés en 1835, comment les compter et comment les décrire ? Il n'est pas une ville d'Espagne qui n'en possède plusieurs. Des monuments sans prix, par suite de cette infâme et inepte confiscation, ont été dévastés ou sont devenus, comme Nuestra-Señora-la-Blanca de Tolède, des greniers à paille. En moins de soixante ans, des monastères immenses ont été rasés dans certains villages,

« Qui vivaient de leur vie et qui meurent sans eux. »

Quand on ne les a pas rasés, on a vendu du moins les arbres de l'enclos et tous les bois des toits et de la charpente. Ensuite, qui a voulu a emporté portes et fenêtres, puis ces matériaux arrachés n'ont servi à rien bâtir, car rien n'est neuf dans le village. Tout est éteint autour du grand couvent abandonné ; bientôt du village il ne restera rien ; ce sera un *despoblado* de plus

dans la plaine, et l'on y reconnaîtra l'œuvre des hommes de progrès.

Devant l'église du pueblo, s'étend d'ordinaire une place rectangulaire qui porte invariablement le nom de « place de la Constitution ». La mélopée un peu endormante qui sort des environs indique que les écoles municipales sont proches. L'harmonie est entière entre l'école et l'église. Le curé peut visiter l'école quand il lui plaît, et l'enseignement y est avant tout catholique. La prière se fait avant et après les classes, à haute voix. C'est à l'école, non à l'église, qu'on enseigne le catéchisme. Dans les villages, peu de garçons et presque pas de filles de douze ans qui ne sachent lire. Chaque année un examen est passé devant l'alcalde, l'ayuntamiento et les notables; c'est le curé, comme de juste, qui interroge sur l'instruction religieuse. Les petits Castillans sont très précoces, leur intelligence est pénétrante ; jusqu'à dix ou douze ans ils sont d'ordinaire charmants, d'une gravité à la fois et d'un sans-façon amusants. Beaucoup, s'ils étaient secondés, deviendraient remarquables. Mais dans les villages où leur éducation se fait trop dans la rue et cesse trop tôt, il se produit chez eux, dès l'âge de douze ans, dès qu'ils vont aux champs, un changement profond : leur intelligence paraît tomber avec leur bonne grâce ; ils deviennent facilement laids, noirs et sauvages. Comme ils sont pourtant bons enfants, on les tiendrait absolument si l'on savait, en Espa-

gne, organiser ces œuvres que notre clergé de France multiplie avec tant de zèle et d'industrie. Malheureusement, et pour des causes multiples, l'action du clergé est loin d'être, en Espagne, ce qu'elle pourrait être.

On s'est mis dans l'esprit, et l'on répète qu'un Espagnol est essentiellement oisif et négligé : c'est bien à tort. Sans doute l'Andalou de Séville ou de Cadix n'a pas la vigueur du Basque et du Navarrais, ni la patience invincible du Catalan ou de l'Aragonais : il sait flâner royalement. Mais, même sous l'ardent soleil de Murcie ou de Valence, le pauvre cultivateur de piments ou de maïs travaille admirablement. Quant au paysan de Castille, vigneron ou laboureur, il est loin d'être paresseux. N'ayant ni industrie, ni commerce, ni routes, ni prairies, ni bois, il sème et il récolte du blé, utilisant le moindre pli de terrain, disputant le sol aux chardons et aux pierres, dont il fait de grands tas au bord de son champ.

De grand matin, notre homme part du village pour sa terre souvent très éloignée. Sa tête est entourée d'un grand foulard noué par derrière et dont les deux bouts flottent au vent. Il porte un gilet rouge ou jaune-isabelle, une large ceinture de laine noire. L'hiver, une *manta* [1] brune bordée de rouge lui sert de toge. Il part avec ses deux grandes mules, assis sur l'une d'elles,

1. Couverture.

laissant balancer son corps à leur pas allongé, chantant sur un air demi-arabe, d'une voix trop gutturale, une mélancolique romance.

Arrivé à son champ, il laboure en chantant encore ; de temps en temps il s'interrompt pour interpeller ses mules : *arre macho! arre mula!* Ces cris résonnent dans la plaine ; l'attelage fumant obéit, et la romance interrompue reprend. A midi le laboureur s'arrête, mange à peine, puis dort en plein soleil, tandis que ses mules, aussi sobres que lui, mâchonnent solennellement leur paille hachée, seul fourrage du pays. Le soir, le paysan revient ; sa charrue est légère, c'est une sorte d'épieu en fer, croisant à angle aigu un long montant en bois. Il la décroche, suspend l'épieu aux harnais des mules et laisse traîner par terre l'extrémité du montant. Ce bois traînant soulève, en râclant le sol, un nuage de poussière. Les paires de mules se rencontrent sur le chemin et rentrent en file au village ; la journée a certes été bien remplie ; nos Castillans chantent encore de ce chant grave qui s'allie si bien à la mélancolie du jour qui tombe.

Quel rude travail surtout que celui de la récolte du blé ! Les machines sont rares dans le pays. On récolte comme on faisait au temps de la conquête, comme on faisait aux aires de Booz. Autour de chaque village sont de larges places, pavées de petits cailloux soigneusement recouverts d'argile battue. Vers la fin juin, on les répare en les nivelant au rouleau de pierre. Puis on étend

sur les aires les gerbes déliées. Un traîneau, tiré par trois à quatre mules attelées de front, passe au galop sur les gerbes. Le traîneau est une lourde claie dont le dessous est hérissé de morceaux de silex. Un enfant, garçon ou fille, est debout sur cette planche, fouettant les mules et chantant encore, merveilleux d'aisance, et prenant, sans s'en douter, de ravissantes attitudes. Quand la paille est bien hachée et l'épi égrené, des hommes lancent en l'air le mélange ; le vent aidant, et les grains tombant plus vite que la paille, le partage se fait, la paille et le grain sont empilés séparément, les grains mis en sac, et la paille hachée transportée par charretées au village.

Rien ne rend l'animation des aires pendant les trois mois de juillet, d'août et de septembre. On y travaille tous les jours dès l'aurore ; tous les jours, le dimanche compris, sauf dans les provinces du Nord. Le repos dominical est, en Espagne, étrangement violé, et la misère agricole de ces pays fertiles pourrait bien être, en partie, le châtiment de cette faute [1]. Hâtons-nous de le dire, pourtant : une tolérance, ou même une permission régulière, autorise le travail du dimanche pour les trois mois de la récolte du blé, et il faut reconnaître que, grâce aux procédés qu'ils emploient, nos Castillans n'ont pas de temps à perdre pour achever la récolte du blé avant l'époque des vendanges [2]. Leur impré-

1. Un récent *orden real* a rendu ce repos obligatoire.

2. Ne leur conseillez pas d'acheter une machine qui achèverait

voyance, leur manque de savoir-faire pratique expliquent la nécessité où ils se trouvent; mieux aidé et mieux instruit, ce pauvre et bon peuple aurait moins de torts et serait plus heureux.

Souvent, en parcourant les aires aux jours de travaux, j'ai demandé à de petits garçons ce qu'ils gagnaient à se démener ainsi dans la poussière et la chaleur. La réponse était triste : « Rien. J'ai été promis à Don X... pour la récolte ! » — « Comment cela ? » — « Parce que mon père lui avait emprunté, cet hiver. » — Ce qui voulait dire qu'une pauvre famille, manquant de blé pendant l'hiver, avait dû en emprunter pour vivre. Personne n'ayant consenti à lui en prêter, elle avait dû recourir à un riche propriétaire pour obtenir cinquante francs, au taux jugé honnête de quatre ou cinq francs par mois d'intérêt. Encore avait-on mis la condition que les enfants travailleraient aux aires pendant l'été. Il fallait bien vivre, on avait accepté.

Ce cas d'ignoble écrasement est commun. L'usure est habituelle en Espagne. Dans presque tous les villages de Castille, pour ne parler que de ceux-là, quelques individus, enrichis souvent par l'achat des biens conventuels, en 1835, tiennent sous le joug les pauvres, imprévoyants et sans défense. Pour éluder les lois et dissimuler l'usure, on prête 50 francs et on écrit sur le billet 70 à 100 francs, payables à telle date. Si l'emprun-

le travail en quelques jours. Je connais des propriétaires qui s'étaient fourni de machines. Leurs gens les ont brisées.

teur ne peut rembourser à la date fixée, un compère offre à ce malheureux sa rançon, mais à des conditions pires que les précédentes : finalement la saisie arrive, la ruine est consommée ; corps et biens, le malheureux appartient à son maître. Il vous le dit trop tard pour qu'on le sauve. Ah ! que de juifs en Espagne, parmi les chrétiens !

Les maisons, dans les *pueblos* ou les *aldeas*, sont d'assez chétive apparence. Des murs blanchis à la chaux, un toit de tuile, une vieille porte large et assez basse, garnie de gros clous en fer ou en bronze ; à portée de la main, mais assez haut, une petite fenêtre grillée d'où l'on reçoit les sérénades ; des grilles du reste à toutes les fenêtres, jolies grilles ouvragées souvent. Derrière la maison, une cour ou *corral*, fermée par des murs en pisé : ce corral sert à la fois de basse-cour et de dépôt de fumier. Dans bien des villages, surtout quand on a peur d'une contagion, le badigeonnage à la chaux se renouvelle ; ailleurs tout garde ses vieilles teintes et son air minable.

Point d'élégance dans les rues, rien de ce cachet pimpant et gracieux que la verdure, les fleurs et les jolies maisons donnent à nos villages. De loin ces aldeas grises ressemblent à des carrières en exploitation. Aucune boutique sur la rue qui égaye et attire le passant. Les marchands vendent chez eux, à l'intérieur. Le service de la voirie est rudimentaire. Les cours n'envoient

aucun parfum, et l'huile qui sert à la cuisine répand, quand on la met au feu, une odeur forte, spéciale aux villages espagnols et arabes, et qu'on peut comparer à l'odeur de suif, parfum des villages russes. Souvent, à l'approche des villages, dans des buttes d'argile ou de craie, on a creusé des grottes où vit toute une population plus pauvre encore et plus misérable que celle des maisons.

Aucun confort dans ces pueblos ; les carreaux manquent à beaucoup de fenêtres : tout au plus si, à leur place, on colle du papier. On gèle l'hiver, on grille l'été ; la famille est souvent entassée dans un étroit espace. On comprend qu'un étranger, de mauvaise humeur, dise, en traversant ces pauvretés, des mots amers.

Mais entrez dans ces maisons, même dans ces grottes : de bon matin la femme, armée d'un balai court et sans manche, a tout balayé ; les chaises de bois blanc paraissent neuves, tant elles sont bien lavées ; l'unique cheminée haute est garnie de papier blanc et rose. De naïves images de saints décorent l'appartement. Tout est très propre. Le bois manquant dans le pays, on n'a d'autre combustible que des broussailles, de la paille hachée et des fagots de thym que les âniers vont chercher sur la montagne, et dont la charge, longue à réunir, n'est payée que huit sous. Toute la cuisine se fait parfois dans la pièce unique où l'on vous reçoit : mais avec une propreté, une simplicité d'appareil qui étonnent.

La vaisselle est parfaitement nette. Sur une table, recouverte d'un grand tapis, brille la lampe de cuivre jaune, le *candil* à quatre becs, donné au jour du mariage ou reçu des grands-parents. La moindre tache qui en ternirait l'éclat serait un déshonneur pour la ménagère. Les Espagnols ont le luxe du linge. Sur le lit de fer, quand il y en a, vous apercevez de grands draps à larges garnitures de dentelles. Et l'on vous reçoit avec un regard si heureux ! Pas d'obséquiosité ni de grands frais de politesse. En entrant, vous avez dit, comme salut : « *Ave Maria purisima.* » On vous a répondu : « *Sin pecado concebida* ». L'homme, dignement, vous tend sa main sans faux empressement. Ne refusez pas ce qu'il vous offre ; un regard froid vous prouverait que vous l'offensez. Ils se moquent de notre politesse française et de tous nos compliments ; d'autre part ils ont peur de nos railleries et de notre air moqueur, mais allez-y simplement avec eux ; montrez-leur que vous vous livrez à eux : vous serez bientôt ravi de cette hospitalité d'Arabe de grande tente, cordiale et large, touchante par ce qu'elle donne ou par ce qu'elle voudrait donner.

Pour moi, j'ai passé beaucoup de ces pauvres seuils, j'ai visité beaucoup de ces cuevas ouvertes sur la route. J'en suis sorti le cœur souvent ému de leur misère, mais toujours touché et ravi de la bonté qui m'avait accueilli et des adieux que j'emportais, toujours étonné de la propreté

qui régnait dans ces humbles logis. Ces hommes basanés aiment le linge fin aux broderies délicates, et c'est un contraste de plus chez eux que cette incurie de l'extérieur et le soin presque artistique de l'intérieur. Ou plutôt ce n'est pas un contraste : s'ils jettent dans les champs leurs mules mortes et laissent aux chiens et aux vautours le soin d'en faire disparaître les restes ; si leurs maisons sont d'aspect si minable ; s'ils s'entendent si peu en hygiène, c'est qu'ils savent souffrir et endurer, tandis qu'ils ne savent pas s'industrier. Si la ville venait plus en aide au village, si l'Espagne, lasse de guerres et d'agitations, savait avec habileté utiliser ses nombreuses ressources, un luxe de propreté et de bien-être ferait place aux ruines actuelles. En attendant, le paysan, laborieux mais impuissant, se réfugie dans son *home*, et là, du moins, non sans peine, il fait régner la propreté qu'il aime... comme il le peut.

III. — ORGANISATION MUNICIPALE. FINANCES ET JUSTICE.

La raison qui fait qu'un chat échaudé craint l'eau froide, porte le Castillan à se défier des étrangers, à se défier du voisin, à s'isoler comme au temps où les Maures rançonnaient leur pays. De l'individu, cette tendance séparatiste gagne la famille et passe au village. Aussi tout village est-il autonome, et chaque *aldea* tâche-t-elle de se suffire à elle-même. Elle a son curé, très pauvrement rétribué, son maître d'école et son sacristain. Elle n'a pas toujours de pharmacie. Sur les routes alors, on voit souvent des enfants portant au bras un petit panier; ils vont chrecher des remèdes à la *botica* d'un village plus fortuné. Si le cas est urgent, les pauvres petits pressent plus vivement leurs ânes, afin de ne pas revenir trop tard.

Dans certaines petites villes, on trouve d'assez bons médecins; dans beaucoup d'*aldeas*, une manière de vétérinaire, portant le titre de *sangrador* ou de *cirurjano*, en usurpe crânement les fonctions, et se livre, à l'occasion, à d'invraisemblables essais. Un forgeron exerce d'ordinaire l'emploi délicat de dentiste. On comprend

que certains propriétaires prudents, dès qu'ils se sentent saisis d'un malaise sérieux, montent vite à cheval, et fuient à la ville prochaine, jugeant le chirurgien du lieu plus à craindre que le mal.

Ce principe d'isolement devient surtout néfaste quand sévit une maladie contagieuse. Chaque village, en effet, se barricade en ce cas chez lui, dominé par une peur inintelligente et cruelle, et se garde bien de porter secours au voisin, dépourvu de médecins et de remèdes.

L'*ayuntamiento,* ou conseil municipal, préside aux destinées des villes. Lui-même est présidé par l'*alcalde,* qui est un tout autre personnage que le maire de nos communes françaises. Calderon, dans un de ses chefs-d'œuvre, l'*Alcalde de Zalamea,* a montré quel était le pouvoir des alcaldes d'antan, et comme ils savaient le faire respecter, même des rois.

Tout est aujourd'hui moins fier : roi et alcaldes.

L'autorité morale de l'alcalde est incontestée dans le pueblo. Ses pouvoirs sont d'autant plus étendus que leur limite est mal définie. Il peut faire arrêter et incarcérer, imposer des amendes ou des travaux forcés au profit de la commune. Son administration a déjà une teinte, je ne dirai pas d'arbitraire, mais d'absolutisme oriental, ou, si l'on préfère, patriarcal. Ce n'est pas ce fonctionnaire automatique et impersonnel créé par la centralisation administrative ; c'est encore le *cheik* débonnaire et respecté, père de la tribu.

Grâce au respect que l'autorité inspire encore là-bas et à l'aisance avec laquelle le Castillan joue un rôle, l'alcalde de village n'a pas ce ridicule que nous prêtons parfois chez nous à Môsieu le Maire. C'est précisément dans les tout petits pueblos que j'ai le plus goûté ce laboureur devenu *el señor alcalde,* à qui tous cèdent le pas, qui le prend sans pose et avec dignité, et qui vous fait, avec le plus parfait naturel, les honneurs de son bourg.

L'ayuntamiento, qui assiste l'alcalde de ses lumières, constitue une personne morale, à laquelle un orateur s'adressera au singulier, comme à un personnage ; et, de même que les villes espagnoles ont des titres honorifiques, acquis par leurs hauts faits [1], de même les ayuntamientos ont droit, selon leur rang, au titre d'Illustre, d'Illustrissime ou d'Excellentissime. Dans une cérémonie officielle, au lieu de dire : « Monsieur le Maire, Messieurs les Adjoints », ce qui est banal, un orateur dira donc, en s'adressant au Conseil municipal : « *Excelentisimo Señor Ayuntamiento* [2] », et Son Excellence *Monsieur* le Conseil Municipal s'inclinera.

L'une des attributions les plus importantes de l'ayuntamiento est la répartition des impôts. Le secrétaire de l'ayuntamiento est le principal agent

1. Bilbao par exemple s'intitule: *Muy noble, muy leal é invicta.* Séville : *Muy noble, muy leal, muy heroica é invicta.* Grenade: *Muy noble, muy leal, nombrada grande, celebradisima y heroica,*

2. Au conseil royal de Castille on disait également: *Serenisimo Señor Consejo Real.*

de cette répartition, et ce rôle en fait un personnage redouté. Pensez-y donc : outre les impôts indirects affectant les matières du commerce, il estime, au jugé, la consommation d'une famille, *los consumos*, d'après l'étendue de ses terres, ou le nombre de ses membres, ou ses dépenses présumées ; et il la taxe, d'après cette estimation, où l'arbitraire, on le conçoit, a trop beau jeu. Aussi verra-t-on un riche propriétaire, possesseur de dix ou vingt paires de mules, payer 40 francs d'impôt, un pauvre diable qui n'a qu'une maigre paire de mules, ou moins encore, payer davantage. La même famille, suivant qu'elle a joué quelque tour au terrible secrétaire, ou qu'elle lui a rendu service, subira une hausse ou une baisse de taxe.

Pour obtenir des votes, un candidat à la mairie promettra à son parti de le favoriser dans la répartition des *consumos* et d'écraser le parti contraire. Si ces deux partis restent ensuite brouillés à mort, il ne faudra pas trop s'en étonner.

Chaque village doit à la province et à l'État des redevances annuelles, qui varient suivant son importance. Le gouverneur de province se contente sans doute de surveiller la rentrée de ces redevances et laisse les villages débrouiller à leur aise leurs comptes de ménage. Quelquefois on entend bien dire que certain secrétaire d'ayuntamiento, invité à justifier ses perceptions, a été mis en prison ; mais ces exécutions sont

rares, et ne remédient pas au mal qui provient du système lui-même de décentralisation désordonnée.

Ce n'est point d'ailleurs d'une fraude consciente et réflexe que proviennent ces exactions et ces détournements. Leur cause est une sorte de routine qui oblitère les notions exactes de justice distributive ; c'est aussi une tendance à agir toujours un peu à la bonne et comme en famille, avec ce désordre si funeste en affaires ; peut-être encore les agents, étant mal rétribués, essaient-ils de se rémunérer eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus notoire que l'insuffisance d'organisation financière en Espagne.

Un diplomate d'une haute distinction, et on ne peut mieux au courant des affaires de la péninsule, m'a donné de nombreux exemples des torts que le favoritisme cause de son côté aux finances du pays. On ne saurait croire le nombre d'exceptions que les Espagnols obtiennent par faveur, et des pertes dont le trésor souffre de ce fait.

La population agricole est surchargée de taxes, et les tarifs de douane sont ce qu'on peut rêver de plus capricieux et de plus inconséquent. Ainsi les viticulteurs espagnols ont beaucoup souffert de nos derniers traités de commerce ; mais, comme un honorable député l'a fait remarquer aux Cortès, les droits d'entrée de ville à ville, en Espagne même, sont plus élevés qu'ils ne le sont actuellement sur notre frontière. Une *arroba*

(16 litres) de vin de Malaga, entrait, et entre je crois encore, à meilleur marché en France qu'à Cuenca. Il semble vraiment que, dans ce pays qui devrait tant favoriser la circulation de ses produits, on cherche à l'arrêter par des obstacles déconcertants. Aussi l'anémie et la pléthore se touchent dans cet organisme ; et ces régions fertiles, habitées par des races intelligentes, sobres et laborieuses, forment, en somme, un pays malheureux.

Du reste, ce désordre cesse de surprendre quand on songe aux crises que l'Espagne a traversées durant ce siècle : guerre étrangère et guerres civiles, tout s'est uni pour appauvrir cette nation.

Une émission exagérée de monnaie d'argent a gravement compromis ses finances, et l'Espagne attend encore l'homme qui saura et qui pourra mettre de l'ordre dans sa fortune, relever son agriculture et assurer un stimulant et des débouchés à son industrie et à son commerce [1].

1. Ces lignes sont vieilles et, très heureusement, je dois aujourd'hui les corriger. Dans un remarquable article intitulé *Le Relèvement économique de l'Espagne*, et publié dans le *Correspondant* du 10 septembre dernier, M. J.-E. Berge montrait que la perto de ses dernières colonies, loin de nuire à la Péninsule, lui avait donné un coup de fouet heureux, et que « recueillie en elle-même, l'Espagne comprend... tout ce qu'auraient pu lui donner, pendant de longs siècles de négligence, ses terres si fertiles et son sous-sol merveilleux. Elle s'est remise à l'œuvre. » Des bras et des capitaux ont été rendus à une agriculture agonisante ; d'importants travaux d'irrigation sont entrepris ; la revision du cadastre a permis de combattre cette « occultation » qui dérobait au fisc deux, peut-être cinq mil-

Cliché HAUSER Y MENET

GRENADE. LE GÉNÉRALIFE

On entend, la nuit, à chaque heure, dans les villages de Castille, une douce et traînante mélopée. Une voix sonore chante: « *Ave Maria purisima! Las dos, y sereno!* » Ce sont les veilleurs de nuit qui disent l'heure. Plus ou moins nombreux, selon l'étendue des pueblos, drapés dans leur cape brune, la tête couverte d'une de ces *gorras* de fourrure qui les fait ressembler à des brigands de Salvator Rosa, ils parcourent les rues, depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, armés d'une lanterne, d'une pique et d'un pistolet. A chaque heure ils recommencent leur tournée en chantant: *Ave Maria purisima!* pieux hommage rendu à la Sainte Vierge; puis l'heure, *la una,* ou *las dos*; enfin l'indication du temps: *lluvia* (pluie), *nublado* (temps couvert), *sereno* (temps serein). Cette dernière indication

liards de richesse imposable. Le relèvement commercial et industriel est aussi sensible que le relèvement agricole.

A l'intérieur, les voies de communication se multiplient; les exportations croissent. Le progrès des exploitations minières est considérable; il serait plus complet si l'industrie espagnole exploitait elle-même le minerai qu'elle exporte. « L'Espagne est devenue un véritable chantier, dit M. Berge. Qu'elle prospère pendant vingt ans comme elle le fait depuis la guerre, et elle étonnera le monde. » Par des conversions et des consolidations heureuses, d'habiles ministres ont rendu peu sensible l'augmentation de la dette. Ils ont accru le chiffre des recettes, tout en dégrevant de leur mieux l'industrie. La dépréciation de l'argent reste un problème qu'ils résoudront. Dores et déjà la balance économique de l'Espagne s'équilibre. Le relèvement de son crédit et son surcroît de richesse l'amèneront à niveau. De la bonne politique fait de bonnes finances et le gouvernement actuel de l'Espagne fait de l'excellente politique.

revient le plus souvent; aussi appelle-t-on ces veilleurs de nuit des *serenos*.

Ils remplissent les fonctions des guetteurs d'autrefois, savent qui entre ou qui sort de la ville, raccompagnent chez eux les bonnes gens, réveillent ceux qui les en ont priés la veille, et qui ont mis devant leur porte autant de pierres qu'il en fallait pour indiquer l'heure du lever ; ils empêchent aussi les petites brouilles de se trancher à coup de *navaja*.

Ah! les petites brouilles et les longues *navajas !* En Espagne quelles places elles tiennent dans le roman, et, malheureusement aussi dans la réalité! Il ne faut pas trop crier aux barbares. Ils font ce qu'on pratiquait chez nous, quand on portait l'épée au côté. Fiers comme des gentilshommes, se moquant de la mort, et armés, que voulez-vous qu'ils fassent devant une injure ? Eux ne frappent point par derrière, ni à armes inégales; ils n'ont guère de ces ridicules duels, qui se changent souvent en comédie de bravoure, et sont plus criminels, étant plus prémédités; mais quand leur sang bout, ceux de Valence saisissent leur *trabuco*, les autres déploient la navaja large et acérée qu'ils portent tous; et que la Vierge leur soit en aide alors, car cette arme terrible ne s'égare pas longtemps.

Aussi lorsque, dans un village, on voit deux hommes se disputer et en venir aux mains, surtout si l'un d'eux a jeté l'autre par terre, on s'arrête en se signant : c'est grave. On sait que

ces hommes-là ne se battront pas à coups de poings comme des manants. De fait, si vous repassez à l'endroit de la lutte quelque temps plus tard, vous trouverez peut-être une petite croix de pierre ou de bois, et une inscription invitant à prier pour un défunt[1].

En cas d'accident, la justice se met en mouvement, du pas boiteux qu'Homère prête aux Prières filles de Jupiter. Le juge municipal, sorte de juge de paix, de juge d'instruction, de prud'homme, une manière de *cadi* arabe, apprend toujours avec un mortel déplaisir qu'un mauvais coup a été perpétré sur son territoire. Le plus longtemps qu'il peut, il feint de l'ignorer, et tout l'entretient dans cette ignorance affectée.

Personne ne veut être témoin à charge, car les témoins doivent se déplacer et se nourrir à leurs frais durant l'instruction et les interminables interrogatoires. On leur fait même subir à eux, honnêtes témoins, de la prison préventive. Aussi n'a-t-on rien de plus à cœur, lorsqu'une *cuestion* a été vidée, que de fuir le cadavre gisant sur la place. Personne n'a rien vu, mais tous les enfants vous désigneront, quand vous le voudrez, le meurtrier.

1. Un missionnaire me racontait qu'en Navarre, à la suite d'une mission, où il avait essayé de raisonner son monde, tous les hommes lui avaient porté leurs navajas. Les lames fondues avaient été changées en une petite croix de mission. « Mais pensez-vous, lui demandai-je, que quinze jours après, ils n'auront pas acheté d'autres navajas ? » — Le missionnaire me répondit par un sourire.

L'État ne se charge pas de poursuivre les causes criminelles ; c'est à la famille de la victime d'intenter un procès, s'il lui plaît, à ses risques et périls évidemment. Or les risques pécuniaires sont nombreux ; et, si le condamné est absous, s'il revient au village, s'il a des fils âgés, les périls de vengeances à affronter ne manquent point. Par suite, bien des violences se commettent dans ces petits villages, dont aucun journal ne dit mot et qu'aucun châtiment ne punit.

Je ne puis rechercher ni signaler tous les points faibles de l'administration judiciaire en Espagne. Ils tiennent aux mêmes causes que les imperfections de son système économique et financier. Ils ont leur explication et leur excuse dans sa pénurie d'argent, dans l'intervention abusive des protections, dans l'héritage d'abus légués par les révolutions et les guerres qui ont rempli ce siècle. Ils ne prouvent aucunement une infériorité morale dans ce peuple. Le caractère espagnol permet seulement d'augurer une chose : c'est que le jour où la crainte de Dieu ne le maîtrisera plus, de fier et courageux qu'il était, il deviendra sauvage et féroce. La bonhomie bourgeoise n'entrant pour rien dans l'alliage dont son humeur est composée, son tempérament seul ne le préservera jamais des excès.

Je veux raconter comment en Espagne un coupable subit sa peine : la scène que je vais décrire se passait, au mois de mai 1892, dans une petite ville de la Haute-Manche. Rarement, mieux qu'à

l'occasion de ce drame, le caractère castillan s'est révélé à moi.

On avait assassiné, d'une façon assez sauvage, deux fermiers au bourg voisin. Un homme avait été saisi que sa réputation désignait comme auteur possible du forfait; bien que l'instruction eût laissé planer bien des doutes sur sa culpabilité, il avait été condamné à mort. Il devait être étranglé; et, son caractère n'étant pas des plus doux, on se demandait avec inquiétude dans quels sentiments il mourrait. L'exécution devait avoir lieu à huit heures du matin. La veille au soir, vers huit heures, le condamné était *mis en chapelle*.

La chapelle consiste en une salle attenante à la prison, et divisée en deux par une grille; d'un côté est un autel disposé pour le saint sacrifice; l'autre partie est réservée au condamné. Tous les prêtres du pueblo étaient autorisés à entrer dans cette salle. Tant qu'ils restent en capilla, les condamnés deviennent l'objet d'une fraternelle et chrétienne prévenance. Dans les grandes villes, des confréries dites de *paz y caridad* sont instituées pour les secourir. Le petit bourg n'en possédait pas, mais on s'était réuni, entre pauvres gens, pour lui procurer de quoi adoucir ses dernières heures et sanctifier ses dernières pensées. Les prêtres attendaient avec anxiété, pensant avoir à faire à un désespéré. Une porte s'ouvrit, un homme parut, pieds et mains étroitement serrés; il s'avança vers un fauteuil qu'on

lui présentait, et s'y laissa tomber, sans pouvoir se défendre d'une profonde émotion.

Puis, soudain, relevant la tête, et sans faire attention à ceux qui l'entouraient, avec une douceur étonnante, il pria naïvement la Vierge de son village, la *Virgen del Carmen*, le Christ de chez lui, *el Cristo de la humildad*. Il leur disait des choses charmantes, les priant de ne pas l'abandonner dans ce mauvais moment où il était humilié et accablé. Les plantes jaillissent du sol desséché de Castille dès qu'un peu d'eau l'a huméfié; des sentiments d'une élévation surprenante jaillissent de l'âme d'un Espagnol quand la foi y pénètre. « Ne me plaignez pas, disait le condamné. Je suis très heureux... Je me serais perdu et damné sans doute. Ce qui m'arrive me relève et me sauve... Je suis un pécheur. Je n'ai pas commis le dernier crime dont on m'accuse... Mais j'ai commis d'autres fautes. » Et ce fut chez cet homme, dont on redoutait les blasphèmes, toute une nuit d'épanchements pieux, des prières d'une délicatesse rare, des sentiments d'une élévation qui confondait. Il trouvait pour s'exprimer cette aisance qu'a facilement le Castillan, et cette grandeur sereine que l'on conserve malaisément en de pareils états.

Pour ne pas le laisser seul pendant sa dernière veille, les prêtres se succédaient près de lui. Un d'eux lui avait donné un petit crucifix de cuivre. « Après ma mort, vous l'enverrez à ma sœur, et lui direz comme je suis heureux de mou-

rir. En le recevant elle comprendra que je suis bien mort. Dites-lui que je vais à *la gloria...* » C'est leur expression, là-bas, pour dire le Ciel.

A cinq heures du matin un prêtre célébra la sainte messe. Le condamné demanda la permission d'avoir les mains détachées, et demeura tout le temps de la messe les bras en croix.

A mesure que l'heure approchait, ceux qui l'entouraient sentaient l'angoisse les envahir. Lui était calme. Au remue-ménage qui se faisait dans la prison, il comprenait bien à quels préparatifs on s'occupait, et souriait un peu tristement. Bientôt eut lieu une scène touchante. Le bourreau pénétra dans la prison, et, après s'être mis à genoux et avoir prié devant un christ de bois, il dit au condamné : « Frère » — c'est toujours ainsi qu'il l'appelle — « Frère, je viens remplir un office pénible. Mais tu le comprends, c'est par devoir. Pardonne-moi en chrétien et mets ce vêtement. » — Un peu ému par ces paroles, le condamné répond : « Je sais que tu fais ton devoir et je te pardonne » ; et il l'embrasse, puis il revêt le *sanbenito* que portent encore les condamnés allant au supplice. C'est une grande robe sombre, aux larges manches. Un bonnet noir, orné d'une croix blanche, complète le costume.

Les prêtres avaient été bons pour lui. Il dit à l'un d'eux : « Si vous pouviez me tuer, vous, vous le feriez doucement. » Puis se ravisant : « Mais, je le sais, vous ne le pouvez pas. »

On vint enfin avertir le malheureux que l'heure était arrivée. Pour sortir de la prison il fallait traverser un petit *patio*. Tous les détenus étaient rangés dans un coin de cette cour. Ils chantaient sur un air mélancolique le *Salve Regina*. Le condamné se tourna vers eux, et, de ses mains enchaînées, leur montrant le ciel : « *A la gloria, a la gloria !* » leur cria-t-il joyeux. On répondit à son adieu : « *Asi sea ! Asi sea !* » Qu'il en soit ainsi ! Le matin, les prisonniers avaient entendu la messe et communié pour leur frère qui allait mourir.

On avait tenu à donner une grande solennité à l'exécution. Un bataillon de chasseurs, venu de Madrid, occupait la tête du cortège. Devant le chariot où l'on fit monter le condamné, un homme portait un grand crucifix. Le prisonnier était dans le char, assis entre deux prêtres.

Une foule immense remplissait les rues ; mais cette foule ne respirait pas cette curiosité malsaine de gens avides de voir couler du sang. Ils semblaient assister à une cérémonie de réparation religieuse, et montraient une compassion pieuse, telle qu'on en témoignait sans doute aux *auto-dafés* du vieux temps.

Avant de monter sur son chariot, le condamné avait reconnu un enfant de son village. Il l'appela. L'enfant voulait fuir, effrayé, mais son père le conduisit au malheureux qui l'appelait. Celui-ci, de ses deux mains liées tenait son petit crucifix de cuivre. Il le montra à l'enfant et lui

dit : « Mon fils, si tu ne veux jamais aller où je vais, évite les mauvais compagnons. Puis regarde cette croix et ne perds jamais la foi au Christ. » L'enfant baisa la croix et partit en pleurant.

Durant tout le trajet, l'infortuné souriait à ceux qu'il reconnaissait, lançant à tout le monde le même adieu : « A la gloria ! A la gloria ! » Il causait aussi avec les deux prêtres, ses deux amis, les amis des heures d'abandon.

L'échafaud, très grandiose, était dressé en dehors du village. Une balustrade entourait la vaste plate-forme à laquelle on arrivait par un large escalier. Le condamné frémit un peu en l'apercevant et en gravit péniblement les marches. Arrivé au sommet, voyant l'énorme foule, il parla. Il dit ce qu'il avait répété toute la nuit : que c'était pour lui une grâce de mourir, qu'il en était heureux, qu'il demandait pardon de ses fautes, et qu'il allait au ciel où il donnait à tous rendez-vous. Chaque fois qu'il redisait : « A la gloria, je vais à la gloria ! » la foule attendrie répondait : « *Asi sea* ! » Qu'il en soit ainsi !...

On fit un signe au bourreau, qui, s'approchant doucement du malheureux, lui dit : « Frère ! il est temps ! » Le condamné embrassa les deux prêtres et le curé du bourg, puis on l'assit contre un poteau auquel on l'assujettit fortement. Il tenait toujours son crucifix qu'il regardait pieusement. On ferma sur son cou la cravate de fer, et le bourreau fit signe au curé. D'une voix forte celui-ci commença la récitation du Credo que la

foule reprenait mot par mot après lui. Quand on parvint à ces paroles : « *Et en Jésus-Christ, son fils unique,* » le bourreau, d'un tour de vis, étrangla le condamné.

Il agita ensuite son mouchoir. A ce signal les cloches de la paroisse sonnèrent le glas des trépassés, et la foule agenouillée pria pour le défunt.

IV. — QUELQUES FÊTES

Il a besoin d'étaler ces joies, ce peuple de Castille, de les chanter par les belles nuits, quand le ciel d'un velours foncé ruisselle de diamants, de les exprimer par beaucoup de tapage, de les traduire par de vives couleurs. Le soir, à Murcie, dès que la nuit a fondu brusquement sur la plaine, sans ce long crépuscule des pays septentrionaux, sous les figuiers de la vaste huerta on voit s'allumer des feux ; des accords de guitare se font entendre ; et les gais crépitements des castagnettes annoncent que dans chaque famille les enfants dansent joyeux. L'austère Castille ne connaît pas cette délicieuse poésie des soirs d'Andalousie. Les hommes y sont moins souples ; leurs voix gutturales écorcheraient les fraîches *malagueñas* qu'on chante auprès des lauriers-roses et des figuiers de Malaga. Les enfants ne prennent pas d'aussi jolies pauses en accordant leurs guitares : ceux de Séville ou de Cadix les traiteraient simplement de sauvages. Leurs fêtes pourtant méritent d'être contées.

L'hiver a peu de fêtes. A la veillée des Rois, un groupe de musiciens parcourt les principales rues du village, et donne une sérénade aux

notables. Un d'eux a composé les vers qu'ils chantent. L'air est toujours une de ces mélopées à la saveur orientale, que les guitares et les flûtes accompagnent si heureusement. Ces rudes laboureurs sont certainement musiciens. Malheureusement, l'éducation artistique leur manquant, ils altèrent vite leur goût, perdent tout sentiment des nuances, et au lieu de chanter, ils crient et nasillent. Dès qu'on les exerce, ils se transforment, et l'on est émerveillé de rencontrer en eux un tel sentiment de la mélodie, une oreille si juste, une facilité d'assimilation si générale, et, chez plusieurs, si remarquable, des voix d'un timbre pur et riche, pleines de lumière et de chaleur. Dans son jeu, cependant, l'Espagnol est toujours plus fruste, plus rugueux, ou, si l'on aime mieux, moins délicat que l'Italien ; mais sa gravité austère et mélancolique pénètre l'âme, et le timbre de sa voix, comme l'exubérance de son exécution, a quelque chose de copieux, d'opulent et de splendide.

La fête patronale est la grande fête de l'année, surtout si elle se confond avec une fête de la Vierge, de la Vierge de leur village. Car chaque village a la sienne, aimée de tous et avec une passion sincère. On raconte qu'Ignace de Loyola voulait pourfendre un musulman qui parlait mal de la *Purisima* ; aujourd'hui encore, il ne faudrait pas manquer de respect à *Maria santisima* devant un paysan espagnol. Il ne supporterait pas la plaisanterie, et pourrait bien

répondre en ouvrant sa navaja ; auquel cas, je lui reprocherais sans doute sa vivacité, mais je la blâmerais moins, je l'avoue, que la parfaite indifférence des gens très bien élevés de chez nous.

Le prélude obligé d'une fête patronale est le chant solennel du *Salve*, exécuté en guise de premières vêpres. Du reste, tout le jour se passe en cérémonies. On débute par une grand'messe avec sermon. Une grand'messe ne va jamais sans sermon, et toute faculté est laissée à l'orateur de s'étendre indéfiniment ; cela nous semblera de la dernière imprudence, mais il faut savoir qu'un Espagnol ne s'ennuie jamais : c'est même un des points de sa psychologie le plus à retenir [1].

Une procession est annoncée pour l'après-midi. Les hommes et les plus beaux gars luttent à qui portera la statue de la Vierge. Les cloches carillonnent à tout rompre ; bien qu'on soit en plein jour, on fait, sur tout le parcours, partir des fusées, dont les bruyantes détonations assourdissent ; de temps en temps, les hommes lancent des vivats à la Vierge ; et, derrière le curé et l'ayuntamiento, le flot des femmes se presse, dans la plus complète inconscience des notions de rang et d'ordre.

Désirant voir la Vierge, et du plus près pos-

1. A la fin du sermon, quelqu'un crie *viva*, ou *vitor* ; tous les hommes qui ont écouté debout, massés sous la chaire, répètent vigoureusement ce *viva*, dont l'intensité indique le degré de leur enthousiasme.

sible, elles trouvent ce tassement on ne peut plus naturel, et elles ne comprendraient pas du tout le despote qui aurait la bizarre idée de les aligner sur deux rangs. Du reste toute cette foule prie, chante, s'exclame, avec gravité. Aucun homme n'a la tête couverte. Ils sont heureux comme au paradis. Les bergers ont revêtu leur veste de bure brune, leur gilet jaune, leur culotte ornée sur les coutures de pièces de cuivre, leurs guêtres de laine, serrées seulement au genou et à la cheville, et laissant percer un caleçon blanc comme neige. Tous, sauf peut-être quelques misérables, ont des habits très propres, et du linge très blanc, sur lequel se détache fortement leur figure brunie par le soleil.

Elles sont éloquentes ces processions chères aux Espagnols ! processions des jours de fête, processions des jours d'angoisse; quand la sécheresse menace de détruire la moisson, quand une maladie contagieuse approche du village. « Toute notre vieille Espagne est là! » disait devant moi un sénateur du royaume, qui regardait une de ces processions de village sortir d'un monastère ruiné. « Toute notre vieille Espagne est là; de même qu'elle était ici, ajoutait-il tristement, dans ces couvents aujourd'hui déserts »; et, me montrant des cloîtres bâtis par Herrera, il récitait avec émotion la strophe célèbre de Luis de Léon :

« ! Que descansada vida
La del que huye el mundanal ruido,

Y sigue la escondida
Senda, por donde han ido
Los pocos sabios que en el mundo han sido[1] ! »

Un feu d'artifice, une *polvora*, termine la journée. Ce bruit et cette lumière, ces gerbes d'or se répandant dans la nuit, ravissent nos Castillans qui les saluent de vivats frénétiques. Ils ont toujours eu le goût et le secret, appris peut-être des Arabes, de faire de superbes *polvoras* à peu de frais; et un pauvre artificier de village en organise que nos grandes villes ne dédaigneraient pas.

Un village qui ne célèbre son saint qu'un jour durant, n'est pas réputé fervent. Aussi plusieurs consacrent-ils à leur patron trois jours de fête.

Un gros bourg de quatorze cents âmes devait célébrer sa patronne, Notre-Dame des Remèdes. Un berger, il y a quatre ou cinq siècles, avait trouvé sur une montagne voisine une statue de la Vierge. Cette image, depuis très honorée, était devenue le palladium de la contrée, et trois jours de réjouissance rappelaient, chaque année, son heureuse découverte.

Le premier jour, dès sept heures du matin, la la moitié de la population rapporte la Vierge

1. « Quelle vie reposée,
Celle de l'homme qui fuit le bruit du monde,
Et suit le caché
Sentier, par où ont passé
Le peu de sages qui dans ce monde ont vécu ! »

à l'endroit où le berger l'avait trouvée. C'est à une lieue du village, sur un mamelon que domine un ermitage, parmi les ruines à moitié ensevelies d'une ville romaine. Le principal attrait de ces fêtes devait être la danse qui, sous une forme ou une autre, ne discontinuera guère pendant trois jours.

Les danses religieuses se font rares en Espagne; à Séville, la danse des enfants devant le Saint-Sacrement a bien gardé sa splendeur d'autrefois, mais je doute que beaucoup de villages offrent les scènes que je vais raconter.

Devant un chœur de huit figurants, marchent les deux huissiers de la danse. Ils ont disposé leur chapeau de feutre gris en tricorne, garni de fleurs et de clinquant; ils portent en main un roseau long de deux mètres, terminé par un bouquet de fleurs et par des clochettes. A première vue, le groupe qui les suit donne l'idée d'une complète mascarade. De solides gaillards, d'une trentaine d'années, les plus souples des laboureurs du pueblo, sont vêtus en personnages de corps de ballet : bas et souliers blancs, jupes blanches chargées de broderies, de rubans et de dentelles, corsage blanc finement brodé. Chacun porte une large cravate bien voyante; à la ceinture et en écharpe, de larges rubans bleus, roses ou verts; aux poignets ou sur la poitrine des bijoux plus ou moins précieux; sur la tête enfin, une invraisemblable coiffure, sorte de casque à large visière, couvert d'étoffe rouge, et atta-

ché sous le menton par un ruban. Une pyramide de fleurs artificielles sert de panache à cet étrange casque : de petits miroirs y sont piqués. Puis, tranchant sur ces étoffes blanches, sur ces rubans et sur ces fleurs se détachent des figures basanées, que le contraste rend encore plus noires. Un enfant d'une douzaine d'années, attifé de la même façon, est mêlé aux huit hommes.

Un *alcalde* de la danse dirige les mouvements.

Ils précèdent la procession en dansant, graves et souples. Un petit orchestre composé de castagnettes, de fifres et de tambourins, les accompagne et leur marque la mesure.

L'ascension de la colline ne semble pas les fatiguer. Arrivés à l'ermitage, ils se partagent en deux camps. La foule se masse autour d'eux, compacte, mais grave, elle aussi, et attentive.

Un des chœurs du ballet représente les Maures. Tout en dansant au son des fifres qui devient plus aigre, ces prétendus Maures chantent des airs, interrompus par de petits discours. Ce sont des insultes à la Vierge, insultes anodines évidemment, mais qui suffisent pour leur donner le rôle de mécréants. — Les fifres s'adoucissent ; les chrétiens entrent alors en scène, et dansent en répondant aux Maures. Les tambourins précipitent leur jeu, les castagnettes claquent avec furie, les altercations se succèdent, représentées par un dialogue plus serré, une danse croisée plus rapide. Enfin les choses se gâtent : on en

vient aux mains. La bataille est figurée par la danse des bâtons. On se croise, on se fuit, on se retrouve et l'on s'entremêle; chaque danseur est armé d'un petit bâton dont il frappe, à la volée, le bâton de son antagoniste. Des figures se dessinent : croissants ou croix. Ils ont dû se préparer longtemps, ces gens pris à la charrue, pour exécuter si prestement de si compliqués menuets.

L'enfant qui s'était dérobé au combat, veut faire office de pacificateur ; après d'inutiles essais, il se retire, et la lutte reprend de plus belle, jusqu'à ce qu'enfin les Maures vaincus tombent à genoux, font amende honorable à la Vierge et demandent le baptême.

Du coin de l'œil, de vieux Castillans surveillaient l'impression que me causait leur fête. Un d'eux se hasarde : « Eh bien! Est-ce qu'on voit cela chez vous? » — « Assurément non. » — « Ah! ces danses datent de loin; elles remontent au temps des Maures, on ne sait pas quand. Puis soyez sûr que l'on ne voit cela qu'ici. » — Et ils sourient tous d'un air de triomphe.

Le soir, vers quatre heures, la statue devait rentrer au village. La Sainte Vierge arrivant, il était juste que Sainte Anne allât à sa rencontre. On conduit donc en procession, sur la route, une statue de Sainte Anne. Une fanfare de trente musiciens l'accompagne, jouant avec exubérance des morceaux d'un répertoire assez usé, parmi lesquels mon oreille française retrouvait avec

ravissement : *Les Pompiers de Nanterre!* Quelle scène vraiment! Des danseurs; Sainte Anne; le célébrant sous un dais; devant, derrière, sur les côtés, une foule confuse avançant comme un troupeau de moutons; chacun voulant être à égale distance de la statue; tout ce monde grave, la bouche bée, le front découvert; de loin en loin, de chaleureux vivats à Sainte Anne lancés par les hommes; des fusées éclatant; des cloches sonnant affolées; puis, *Les Pompiers de Nanterre,* ou la *Valse des roses* brochant sur le tout!

Deux petites filles marchent près de la statue; de temps en temps elles lancent sur Sainte Anne des poignées de dragées; on en jette également des balcons. Alors filles et garçons, danseurs et porteurs, se bousculent pour les ramasser, sans que ces cohues, répétées à tous les cent pas, troublent la gravité de la fête, ou ajoutent sensiblement au désordre de la marche.

Enfin les porteurs de la Vierge et de Sainte Anne se rencontrent! Les détonations éclatent, les vivats aussi; et les dragées pleuvent, pleuvent sur les statues. Ceux qui en jettent, tiennent à ne pas manquer leur but. Ils se mettent bien près de la statue; puis, vlan! lui envoient une grosse poignée en plein visage. — Aux processions du Saint-Sacrement, j'ai remarqué le même soin à jeter en plein sur l'ostensoir des feuilles de roses ou de jasmin.

La foule pourtant s'écarte; les infatigables

danseurs donnent à leur jeu un caractère nouveau. L'enfant esquisse le premier la figure que tous devront répéter ; par des courbes gracieuses, il amène devant la Vierge un danseur qui s'agenouille ; il les fait tous, l'un après l'autre, s'agenouiller en dessinant une croix. Puis reprenant la figure en sens contraire, il relève un à un les danseurs prosternés. La procession continue alors sa marche, et arrive à la place du village, où l'on va représenter la *bénédiction des paroles*.

L'alcalde de la danse s'avance vers la Vierge, et, tout en dansant, lui débite un charmant discours. L'enfant le remplace et chante une paraphrase en vers du *Salve Regina*. En modulant sa douce et plaintive prière, il se balance devant la Vierge. Les danseurs viennent, l'un après l'autre, interrompre son chant, et débiter leurs discours. A peine chacun a-t-il achevé, qu'un cri énergique s'élève : « Vive Notre-Dame des Remèdes ! » Par malheur un des orateurs s'embrouilla à sa seconde phrase ; il fut impitoyablement hué.

On entre enfin dans l'église, en chantant et en dansant encore. Ces malheureux avaient voltigé pendant plus de deux heures, et à travers d'affreux chemins.

Le lendemain devait être le point culminant de la fête, le jour de la grand'messe et de l'interminable sermon, le jour des danses dans l'église.

Les bonds énergiques de nos hommes prouvent que le repos de la nuit a été salutaire. Ils conduisent, en dansant, le curé à l'autel, et le prédicateur en chaire ; ils répètent leurs figures gracieuses et compliquées. Le soir surtout, devant le Saint-Sacrement exposé, la danse redouble plus furieuse que jamais. Les jupes, en tourbillonnant, atteignent plusieurs têtes, qui se baissent devant l'ouragan ; mais aucun des fidèles ne songe à rire, les danseurs moins que les autres. Ce ne sont plus seulement les fifres qui indiquent la mesure ; l'orgue et la fanfare se sont mis de la partie. Le chef d'orchestre improvise un solo de baryton, pour lequel l'organiste improvise un accompagnement. Personne ne bat la mesure ; on ne s'occupe pas du voisin. C'est un sauve-qui-peut musical, auquel, du reste, on ne trouve rien à redire ; et l'orgue poursuit ses fugues, et la danse ses évolutions, pendant que les bonnes femmes, assises sur leurs talons, s'éventent avec ferveur, et se frappent la poitrine en gémissant de pieuses invocations.

Il n'y a point de fête en Espagne sans course de taureaux. Cette année-là, à défaut d'une course en règle, les jeunes gens de l'endroit en voulaient une en miniature. L'alcalde s'y était bien opposé, mais on avait obtenu la permission du gouverneur de province ; et, forts de cette autorisation, on avait disposé sur la place un cercle de chariots, gradins improvisés, d'où l'assistance devait jouir de son spectacle favori. On

introduit sur la place de jeunes taureaux : au lieu des passes savantes en usage aux vraies courses du cirque, les jeunes gens se contentent d'agacer le bouvillon, puis de se dérober à ses coups de tête en sautant sur les chariots. Les vivats ou les huées se succèdent, récompensant les adroits ou les braves, flétrissant les maladroits ou les peureux ; mais les petits taureaux étaient bons ce jour-là, et une dizaine d'audacieux furent prestement enlevés d'un coup de tête et jetés sur l'assistance. Ils eussent été en bien piteux état, si les cornes des bouvillons avaient été plus longues.

J'ai parlé de taureaux. Il est dans certains villages, même dans certaines grandes villes, un amusement très rare, mais trop pittoresque pour que je n'en dise rien.

Deux hommes vigoureux attachent, au bout d'une longue et solide corde, un taureau : non plus un bouvillon comme ceux de tout à l'heure, mais un vrai taureau de combat, un taureau de deux ans. On parcourt les rues et les places, et le suprême plaisir est de lancer l'animal contre les passants attardés. La corde tendue arrête bien la bête et l'empêche de frapper, mais il n'en est pas moins singulièrement désagréable de se sentir serré de près par ses terribles cornes.

Aucun personnage, m'a-t-on dit, sauf l'Évêque, n'est à l'abri de cette brimade. Si on a la fortune de rencontrer le gouverneur, on n'en lance l'ani-

mal qu'avec plus d'entrain sur son illustrissime personne ; et, des fenêtres, partent des rires joyeux et frais, des quolibets mordants qui ajoutent à la fureur et à l'épouvante du fugitif. Heureux s'il trouve une porte ouverte où il puisse se blottir !

J'arrête ici mon expédition en Haute-Manche. Je n'en ai pas montré tous les recoins ; je n'en ai pas décrit toutes les beautés. Je n'ai voulu que fixer d'un trait léger quelques silhouettes qui flottaient dans ma mémoire. Si mes croquis portaient quelque peintre plus habile à se lancer dans les chemins que j'ai suivis, j'en serais heureux pour l'Espagne et pour lui. Après l'avoir beaucoup étudié autrefois, et beaucoup aimé, nous négligeons aujourd'hui et nous dénigrons trop ce noble pays.

En vain Victor Hugo l'a-t-il chanté souvent ; en vain Ozanam a-t-il écrit son *Pèlerinage au pays du Cid*, Mérimée ses contes, Théophile Gautier son expédition *tras los Montes*[1] ; les commis-voyageurs et les brasseurs d'affaires, les gens les moins faits pour comprendre l'Espagne, nous ont répété qu'il n'y avait rien à tirer de ce peuple : et nous les avons crus.

Dans son étude sur Gautier, M. Maxime du Camp raconte qu'il parlait un jour à un riche industriel du Midi, des beautés d'Avignon, de son ciel, de ses ruines, du palais des Papes. —

1. Je dois ajouter : M. René Bazin, sa *Terre d'Espagne*.

« Eh bien, répondit tristement l'industriel, depuis qu'on n'y cultive plus la garance, ce pays ne dit plus rien. »

Cultivateurs de garance, mes bons amis, n'allez point en Espagne. Ce pays ne vous dira jamais rien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — FONTARABIE : Italie et Espagne. — Les fêtes de la Semaine-Sainte. — Le siège de 1638. — Mot de Basque. . . 1

CHAPITRE II. — BURGOS ET LE CID : La ville, la cathédrale, les archives. — *La Chanson du Cid*. — Le Cid et don Quichotte. — Cardeña. 31

CHAPITRE III. — DE VALLADOLID AU DUERO : *Histoire d'un évêque et d'une reine*. — Valladolid d'autrefois et d'aujourd'hui. — Simancas et Juan de Acuña. — Tordesillas et Jeanne la Folle 71

CHAPITRE IV. — SALAMANQUE : La Florence espagnole. — Les *charros*. — Don Cadoc. — La cathédrale et San-Estevan. — Les *bandos* et Maria la Brava. — L'Université. — Luis de Léon. 99

CHAPITRE V. — AVILA : Une autre Sienne. — Alba de Tormès et le cœur de Sainte Thérèse. — *La Santa*. 117

CHAPITRE VI. — TROIS PALAIS : Saint-Thomas d'Avila et les Rois Catholiques. — Torquemada artiste. — L'Escurial et Philippe II. — Yuste et Charles-Quint 125

CHAPITRE VII. — LES CAPITALES : *La vivante (Madrid)*. — Le *Salve* royal et la procession du *Corpus*. — La Reine-Mère. — L'Espagne d'aujourd'hui. — Habsbourg et Bourbons. — Les *autos sacramentales*. — L'art espagnol : Vélasquez et Murillo. 147

La morte (Tolède). — Le paradis des romantiques. Ruines et souvenirs. — La cathédrale. — *Ramesouram vaut Tolède!* — Luca Giordano et le *caractère*. — *El Greco*. — L'antisémitisme espagnol et le Saint-Office. — La *limpieza de sangre*. 173

CHAPITRE VIII. — CORDOUE: Vers l'Andalousie! Tolosa : bataille de las Navas. — Vues cordouanes. — La mosquée : histoire et description. La *Capilla mayor*. — Science, art et tolérance arabes. — La mosquée, musée chrétien. — Splendeurs d'antan. — Muladies et mozarabes. — L'école chrétienne de Cordoue 199

CHAPITRE IX. — SÉVILLE : Du sommet de la Giralda. — Naples et Séville. — Les sonneurs. — La Giralda; époques de l'art arabe. — Hispalis. Saint Isidore et l'école de Séville. — Les Abbassides. — Pierre le Cruel et l'Alcazar. — Les Palais. — La Cathédrale. . . . 235

CHAPITRE X. — CADIX: La Marenne. — Une *bodega*. — La bataille du Guadalete. — Les cités blanches. — L'île d'argent. 267

CHAPITRE XI. — GRENADE : Bibarambla et Bibataubin. — Les Nasrides et l'Alhambra. — La prise de Grenade et l'expulsion des Maures. — Grenade chrétienne. — La cathédrale. — La chapelle des Rois. — Don Andrès Manjon et les écoles de l'*Ave Maria* 279

CHAPITRE XII. — SILHOUETTES CASTILLANES :
La Haute-Manche. 321
I. — La Nature et les Naturels 325
II. — Le Village 333
III. — Organisation municipale. — Finances et justice. — Le relèvement économique de l'Espagne 347
IV. — Quelques fêtes 363

Mayenne, Imp. CH. COLIN.